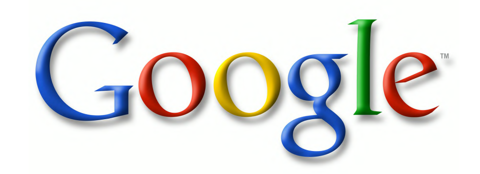
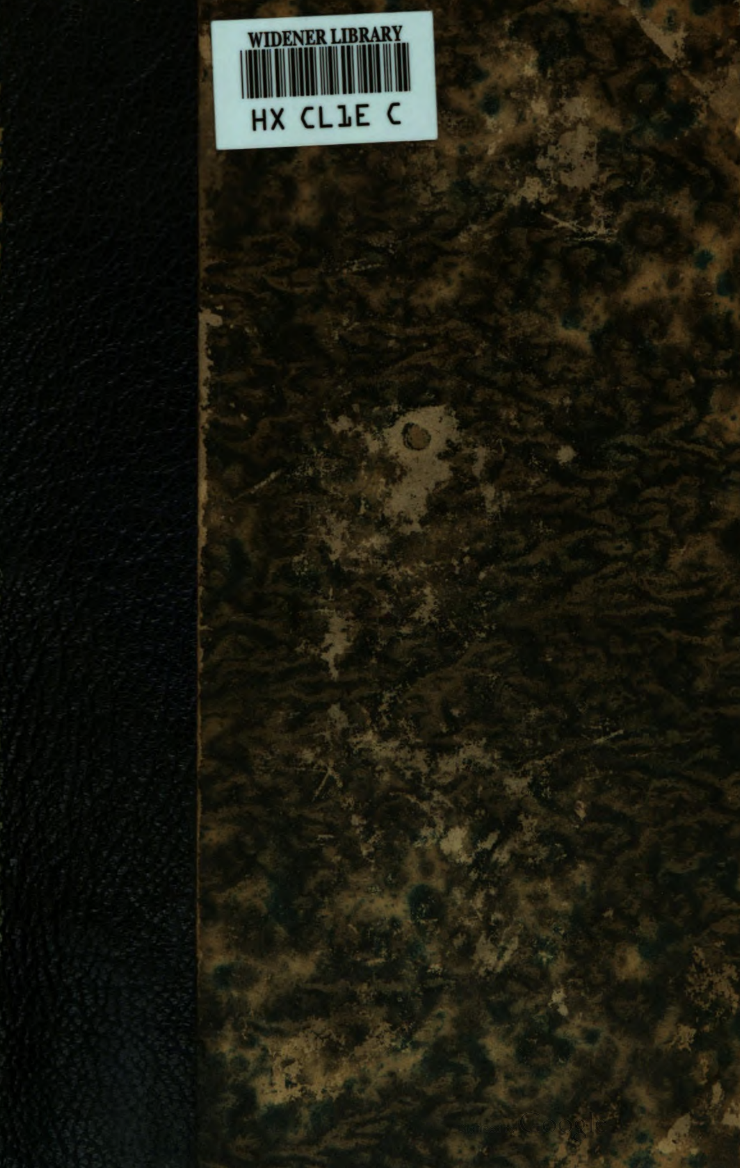
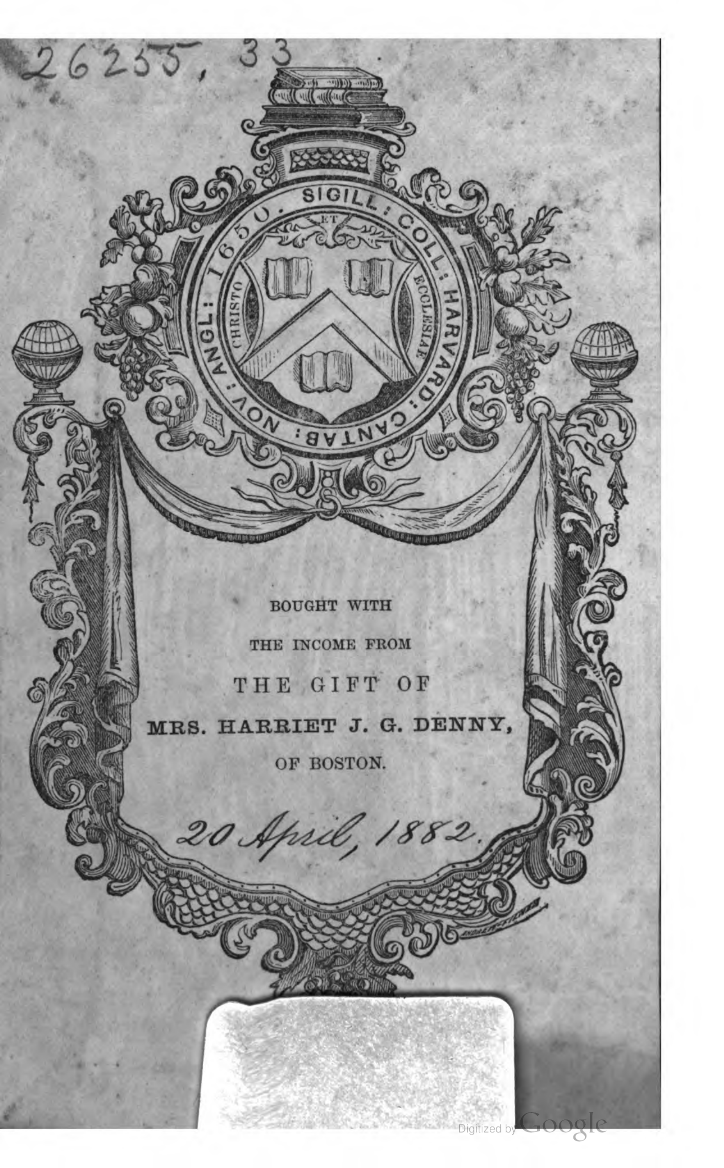
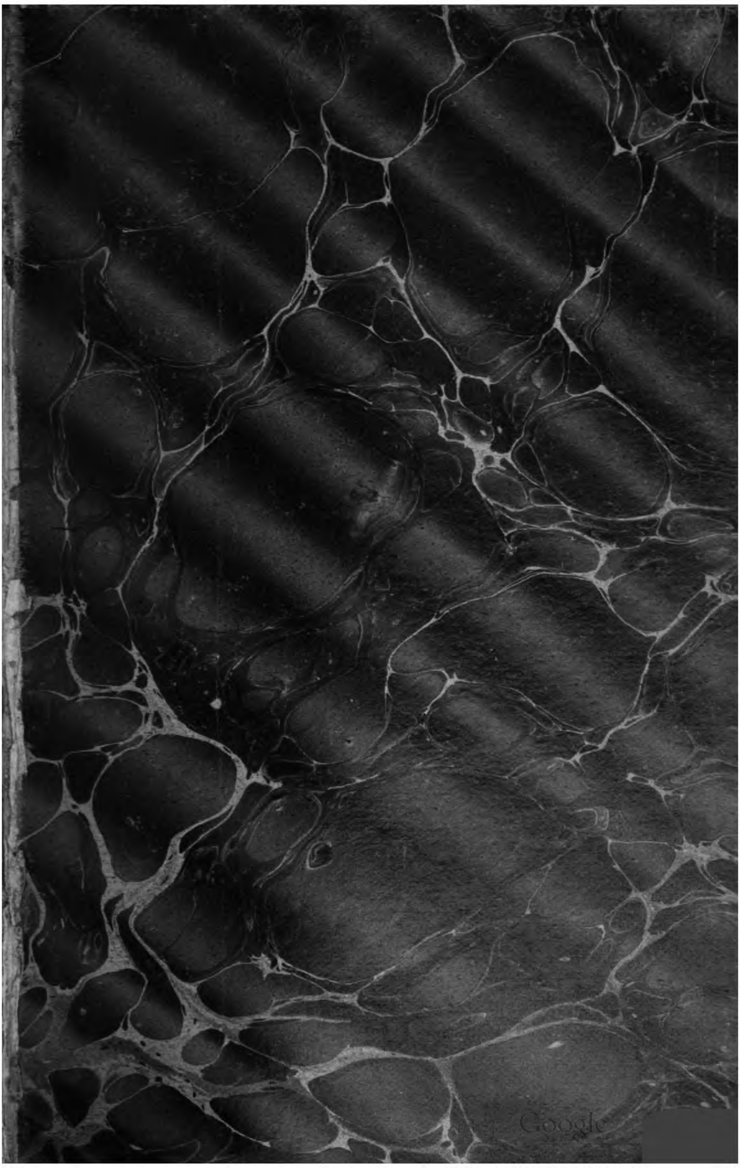



WIDENER LIBRARY
HX CL1E C



26255, 33
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
MRS. HARRIET J. G. DENNY,
OF BOSTON.
20 April, 1882.



COLLECTION

DE

CHANSONS ET DE CONTES POPULAIRES

II

CHOIX DE VIEUX

CHANTS PORTUGAIS

DU MÊME AUTEUR

Poètes et Romanciers de la Lorraine, 1 vol. in-12.

Les vieux auteurs Castillans, 2 vol. in-12.

La cour littéraire de don Juan II, 2 vol. in-12.

Petit romancero, choix de vieux chants espagnols, 1 vol. in-18.

Chants populaires du pays Messin, 1 vol. in-12.

Le Victorial chronique de don Vero Niño, traduit sur le manuscrit en collaboration avec M. le comte Albert de Circourt.

SOUS PRESSE :

Chants populaires du pays Messin, 2e édition.

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS.

COLLECTION DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

ROMANCEIRO

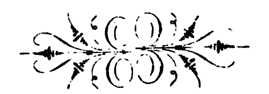
CHOIX DE VIEUX

Chants portugais

TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR

LE COMTE DE PUYMAIGRE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1881

INTRODUCTION



INTRODUCTION

Dans ce grand mouvement qui, depuis quelques années, s'est produit en France vers la poésie populaire de tous les pays, on a laissé de côté les romances du Portugal, non moins dignes d'attention que ceux de l'Espagne. Nous le reconnaissons d'ailleurs, la proximité des contrées, la ressemblance des idiomes peuvent sembler mêler les chants de deux royaumes qui, à deux reprises, ont formé un seul état, et dont l'un est un fragment de l'autre. Cependant, si les romances portugais ont le rythme, le style, quelquefois le fond des romances espagnols, il

en est dont l'inspiration est originale, ou qui, au-delà du Minho, ont reçu une forme particulière, c'en est assez pour que, réparant un singulier oubli, nous veuillions donner un choix de ces chants traduits dans notre langue. Mais, avant d'entrer, à leur sujet, dans des explications nécessaires, il sera bon peut-être de dire un mot du pays où ils sont nés et de la littérature dont ils sont une branche assez vigoureuse.

M. Ferdinand Denis a rappelé qu'on avait comparé le Portugal littéraire « à une de ces îles dont les navigateurs ont vu les côtes, mais dont on ignore complètement les richesses [1] ». Avant M. Denis lui-même, ces richesses étaient, en effet, restées presque entièrement inconnues, et maintenant encore, nous nous sommes, en France, si peu occupés du Portugal, que des notions préliminaires pourront avoir de l'intérêt pour quelques lecteurs, qu'elles serviront du moins à raviver des souvenirs peut-être un peu effacés.

1. *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, préf., p. x.

La partie de la péninsule hispanique dont nous avons à nous occuper se compose, outre le Portugal proprement dit, de la province d'Algarve qui fut conquise sur les Mores, par Dom Affonso III. Un archipel de l'océan Atlantique, situé à plus de 800 kilomètres de la côte occidentale de l'Europe, appartient aussi aux Portugais qui le découvrirent en 1432, ce sont les îles Açores. Nous leur devons bien une mention, car c'est là qu'ont été retrouvés beaucoup des chants qu'on lira dans ce volume.

Le pays que les anciens nommaient Lusitanie et qui, d'après une tradition mythologique célébrée par Camoens, reçut son nom de Lusus, fils de Bacchus, forme à peu près le Portugal actuel. On y rencontre encore des légendes, des superstitions, des croyances communes à tous les peuples celtiques, et tels furent, en effet, les premiers habitants de cette contrée. La Lusitanie fut conquise par les Carthaginois, puis par les Romains. A la chute de l'Empire, elle fut envahie par les Alains, les Vandales, les Suèves et enfin par les Goths, devenus maîtres de

l'Ibérie, et auxquels de longs rapports avec les Latins avaient fait perdre leur barbarie primitive.

Comme l'Ibérie, la Lusitanie tomba, au VIIIe *siècle, au pouvoir des Arabes. Alors commença contre les conquérants cette croisade interminable des chrétiens de la péninsule hispanique. Le Portugal fut reconquis, mais il ne le fut qu'après les Asturies, le Léon, la Vieille-Castille et la Galice.*

A la fin du XIe *siècle, l'ancienne Lusitanie appartenait à Don Alfonso VI, roi de Castille et de Léon. A l'aide de ce prince vaincu par les Almoravides, accourut Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils du roi de France, Robert le Pieux. Alfonso récompensa les services du prince français en lui donnant en mariage une de ses filles, Tareja, et cette partie de son royaume qui contenait l'Entre Duero, et Minho, la province de Tra os montes et celle de Beira. Henri (1086-1112), ou, comme l'appellent les Portugais, Dom Henrique, agrandit ses domaines, qui portaient seulement le titre de comté, par de nombreuses victoires sur les Mores, ses*

voisins. Son fils qui se fit proclamer roi, Dom Affonso Henriques, obligé d'abord de combattre sa mère qui voulait le déposséder, eut un règne dont Camoens a redit toute la gloire [1]. Le poète a dignement célébré, et la prise de Lisbonne à laquelle concoururent les croisés qui se rendaient en Palestine sous l'étendard de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, et une guerre contre l'Espagne, et ces nombreux combats contre les Mores qui valurent à Dom Affonso le surnom de Cid portugais. Camoens n'a pas oublié non plus un digne compagnon de ce roi, un autre Régulus, Egas Moniz, au dévouement duquel il a consacré de magnifiques stances.

L'origine française de la famille régnante ne fut pas sans influence sur l'idiome portugais; c'est ce que reconnaît Frédéric Diez dans sa Grammaire des langues romanes :

« La langue portugaise qui est très voisine de l'espagnol, mais qui n'en est pas un dialecte, — dit-il, — qui maintient au contraire son originalité par d'importants

1. Canto III, st. 30 et suiv.

caractères grammaticaux, a les mêmes sources et, par conséquent, à peu près les mêmes éléments. Il faut remarquer cependant que le portugais contient beaucoup moins de mots basques que l'espagnol, soit que les Ibères fussent moins nombreux en Lusitanie, soit que, venus du pays basque, ces mots aient atteint la Castille sans pénétrer jusqu'en Portugal. On doit relever aussi la proportion plus forte des mots français qu'on attribue, non sans vraisemblance, aux nombreux compagnons qui suivirent le comte Henri de Bourgogne. Le commerce avec l'Angleterre introduisit, en outre, en portugais plusieurs mots inconnus en Castille.... La langue a pour domaine le Portugal et en outre la Galice... Le portugais et le galicien sont une seule et même langue... Mais l'idiome de la Galice, politiquement unie à l'Espagne, s'est peu à peu éloigné de son ancienne forme [1]. »

La langue portugaise n'est donc pas une fille bâtarde de la langue espagnole.

1. *Grammaire des langues romanes,* t. I, p. 90. V. aussi Milà y Fontanals, *De los Trobadores,* p. 494.

Pour celle-ci, c'est une sœur et même une sœur jumelle. Les conditions de leur naissance sont les mêmes, l'une et l'autre ont été produites par le latin altéré qui s'était répandu sur les dialectes préexistants. Dans les anciens Foros, on voit ce latin corrompu se transformer peu à peu en une langue nouvelle [1]. Arrivée à sa maturité, elle conserva assez de ses éléments primitifs pour qu'il ait été possible d'écrire quelques vers, ou quelques lignes de prose qui appartiennent tout à la fois aux deux idiomes. Au reste, les analogies étaient telles entre les langues romanes, que Lope de Vega a pu composer un sonnet espagnol en empruntant tour à tour des vers à Horace, à l'Arioste, à Pétrarque, à Camoens, au Tasse et à Boscan. On connaît d'autres tours de force du même genre : des poésies qui, à la rigueur, peuvent à la fois passer pour catalanes, castillanes, latines et portugaises [2].

Le plus ancien document en portugais

1. *Portugaliæ monumenta historica.* T. I. — *Costumes e Foros.*

2. Clarus, *Darstellung der spanischen literatur*, t. I, p. 79.

pur que l'on connaisse, est une charte de l'année 1192. Le premier monument poétique, bien authentique, est le Cancioneiro *de Don Alfonso X de Castille (1252-1281); mais, pour que ce roi écrivît, ainsi le portugais ou galicien, il fallait que cet idiome eût déjà été employé par bien des prédécesseurs dont les noms ne nous sont point parvenus* [1].

Les premiers temps de la monarchie nouvelle furent assez brillants, pour que de cette splendeur il pût rejaillir un certain éclat sur la langue portugaise, et les rois descendants de Dom Henrique furent, pour la plupart, tellement amis des lettres que ce ne sera pas un hors-d'œuvre de mêler à cette esquisse leurs noms dont nous ferons d'ailleurs des espèces de points de repère. L'influence du nord de la France paraît s'être fait sentir d'abord au Portugal. Elle avait pour cause toute naturelle l'origine même de la maison royale. Cette influence fut entretenue ensuite par les

1. Milà y Fontanals, *De los Trobadores*, p. 499; De los Rios *historia critica de la Literatura española*, t. III, p. 501 et suiv.

circonstances qui agirent aussi sur l'Espagne. Nous les avons indiquées ailleurs avec plus de développements que nous ne pouvons le faire ici [1] *: mariages entre maisons princières, pèlerinages savants allant fréquenter l'Université de Paris, jongleurs circulant d'un pays à l'autre, monastère de Cluny fournissant des évêques aux diocèses de la péninsule, chevaliers franchissant les Pyrénées, au-delà desquelles ils se faisaient souvent une patrie, chevaliers espagnols venant à leur tour jouter dans nos pas d'armes, voilà ce qui établissait d'incessantes communications entre les deux peuples. On trouve dans le Portugal des croyance, des légendes, des interventions de fées ou de démons qui, nous le croyons, n'existent pas en Espagne, et Almeida Garrett, dont l'opinion a été sanctionnée par Wolf* [2]*, faisait remonter un vieux romance aux compagnons d'Henri de Bourgogne. Chose curieuse! aujourd'hui encore notre littéra-*

1. *Vieux auteurs castillans*, t. I, p 89. *Cour littéraire de Don Juan II*, t I, p. 35.

2. *Proben Portugiesischen und cat. Volksromanzen*, p. 54.

*ture populaire est en vogue près des basses classes portugaises, comme les œuvres des trouvères dont elle procède l'avaient été dans le palais de Dom Joan! Le peuple portugais s'amuse de l'*Histoire des trois bossus de Besançon, *devenue pour lui* A historia dos très corcovados de Setubal. *Robert le Diable, Pierre de Provence et la belle Maguelone, sa mie, lui sont bien connus, grâce aux aveugles qui ne cessent de raconter leurs aventures* [1].

La Provence eut aussi son action sur le Portugal, mais plus tardive. Cependant suivant Braga, Sancho Ier (1185-1211) eut pour les troubadours les mêmes faveurs que son père Dom Affonso Henriques (1112-1185) et que son fils Dom Affonso II (1211-1223); mais, tandis que Braga fait ainsi voyager des troubadours en Portugal, Milà y Fontanals croit que très peu d'entre eux visitèrent ce pays, tout en reconnaissant pourtant qu'il s'y produisit comme une infiltration de la poésie provençale. Sous Sancho II

1. *Historia da poesia popular*e, par Braga, p. 189 et suiv.

(1223-1246), aux guerres étrangères s'ajoutèrent les guerres civiles qui amenèrent la déposition de ce roi. Son frère, Dom Affonso III, qu'on lui donna pour successeur, fut non-seulement un politique habile, un guerrier heureux, mais aussi un prince très lettré. Il subit vivement l'influence française. Il avait fait, étant infant, de longs séjours à Paris, où il avait fréquenté tous les hommes distingués de cette ville dont un vieux poète espagnol disait :

La ciutad de Paris yaz en medio de Francia
De toda la clerizia avie y abondançia.

Il avait épousé Mathilde de Boulogne, la bru de Philippe-Auguste. Il donna à son fils pour maître de gai-savoir Aymeric Ebrard, de Cahors, qui plus tard fut appelé au siège épiscopal de Coïmbre. Ce fils fut Dom Diniz, dont le règne paisible et heureux (1279-1325) a inspiré de belles stances à Camoens [1], *et dont nous reparlerons bientôt.*

1. Canto III, st. 96 et suiv.

Dès cette époque, le portugais était singulièrement formé. Il fut une langue littéraire comme la langue d'oc. Comme elle, il était entendu dans des pays d'où il n'était pas originel. Nous avons déjà dit un mot des cantiques qu'Alfonso X, roi de Castille, composa dans cet idiome, en l'honneur de la Vierge.

Revenons un instant à ces poésies, le monument bien authentique le plus ancien que possède la langue galicienne. Les pièces qui le composent sont de deux espèces : les unes lyriques, pleines de sentiment, et qui ne manquent pas d'un certain souffle ; les autres offrant le récit de miracles racontés avec une charmante simplicité [1]. *Quant à la forme rythmique, contrairement à l'opinion de Ticknor* [2], *M. Milà y Fontanals ne peut y voir, à l'exception d'un très petit nombre de morceaux, ni une dérivation de la poésie artistique provençale, ni l'emploi de mètres exclusivement nationaux. Il y trouve plutôt un*

1. Milà y Fontanals, *De los Trovadores en España*, p. 495.
2. Ticknor, *Hist. of spanish literatur*, t. Ier, p. 35.

système spécial inspiré par les pratiques de la poésie ecclésiastique et celles de la poésie populaire [1]. *Parmi les miracles rapportés par Alfonso X* [2], *on en rencontre plusieurs qui avaient été déjà racontés par Gonzalo de Berceo, poète castillan du* XIII[e] *siècle, et avant Gonzalo de Berceo par le vieux Gautier de Coincy, qui lui-même avait mis à contribution d'autres hagiographes, Herman et Hugues Farsit* [3]. *C'est ainsi qu'on retrouve dans les Cantiques l'histoire de saint Idelfonse et de la chape merveilleuse que lui donna la sainte Vierge, histoire qui forme le premier miracle de Gonzalo de Berceo et la seconde légende de Gautier de Coincy; l'aventure d'un pèlerin se rendant à Compostelle, que le légendaire castillan a rappelée dans son huitième* miracle, *qui figure dans la* Vie de Guibert de Nogent, *et qui occupe le dix-septième récit de Gautier... D'autres prodiges dus à l'intervention de la Vierge appartiennent au*

1. *De los Trovadores*, p. 496.
2. De los Rios, *Hist. crit. de la literatura Española*, t. III, p. 508.
3. *Vieux auteurs castillans*, t. I[er], p. 294.

temps même de Don Alfonso X, ou sont tirés des souvenirs de sa famille.

Ce livre des Cantiques [1] *montre combien, dès le* XIIIe *siècle, le gallego-portugais était déjà perfectionné. Deux cents ans plus tard, il avait conservé une sorte de suprématie littéraire. Le marquis de Santillana, dans une lettre adressée à Dom Pedro* [2], *connétable de Portugal, et bien souvent citée, disait que mieux que partout ailleurs la gaie-science s'était acclimatée en Galice, et que de la langue de cette province, — langue identique au portugais, nous le répétons, — se servaient tous les poètes, fussent-ils nés en Castille, en Estramadure ou en Andalousie. Le galicien venait alors de recevoir une illustration nouvelle de Macias l'enamouré, qu'une fin tragique avait placé dans le martyrologe du gai-savoir. Dans cette lettre, Santillana raconte que dans sa jeunesse il avait vu chez son aïeule,*

1. V. encore sur ce livre Wolf, *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen nationalliteratur*, p. 702, et Bellermann, *Die alten Liederbücher der Portugiesen*, p. 15.

2. Sanches, *Poesias cast. anteriores al siglo* XV, p. 13.

doña Maria de Cisneros, un manuscrit renfermant un grand nombre de chansons, pastourelles et dits, dont la majeure partie était due à Dom Diniz. Dom Diniz était le roi que cette digression nous a fait un instant perdre de vue.

Il est certain qu'avant son règne, le Portugal avait eu déjà des troubadours; si l'on n'a plus leurs vers, on sait encore les noms de plusieurs d'entre eux; mais ce fut à partir de Dom Diniz que l'école provençale exerça sa grande influence. Dom Diniz lui-même, qui ne fut pas un médiocre poète, semble s'enorgueillir d'avoir pris les troubadours pour modèle :

Quer' eu en maneyra de proençal
Fazer agora um cantar d'amor,

dit-il dans une de ses poésies, et ailleurs il ajoute :

Proençaes saen muy ben trobar
E dizen elles qu'é con amor...

Le Cancioneiro de Dom Diniz offre de continuelles preuves de cette influence des

troubadours ; on y remarque aussi de gracieuses petites pièces rappellant le ton de la poésie populaire et la simplicité de nos pastourelles et des serranas castillanes [1]. *Dom Diniz groupa autour de lui de nombreux émules, Estevan de Guarda, Juan Vas, Juan Soarez Coelho, Juan Soares de Pavia, appelé par antonomase le troubadour, et qui, suivant Santillana mourut d'amour... La vogue fut donc à la Provence et les troubadours avaient, depuis plus d'un siècle, disparu de cette contrée que leur influence, restée vivace chez les Portugais et les Galiciens, fut par eux transmise aux Espagnols de Don Juan II (1406-1454)* [2]. *A la cour de ce roi lettré retentit le dernier et tardif écho d'un chant qui avait cessé depuis longtemps. Dom Diniz et sa pléiade de poètes étaient bien réellement les disciples des troubadours, c'est ce qu'a constaté parfaitement le savant Milà y Fontanals : « Par l'époque, dit-il, où commença à fleurir l'école*

1. V. *Cancioneiro del rey Dom Diniz*, aux pages 118, 138, 142, 144.
2. *Cour littéraire de Don Juan II*, t. I, p. 42.

portugaise, par le ton qui y domine, par l'absence d'érudition scolastique comme par le rang de la plupart de ceux qui la cultivèrent, elle est, entre toutes les poésies lyriques de l'Espagne, celle qui, avec le plus d'exactitude, peut s'appeler école des troubadours. Mais, si ses productions offrent une analogie particulière avec celles des Provençaux qui se distinguent le plus par le naturel et le caractère tendre, la sphère des idées y est toutefois plus limitée, le style plus simple, moins ambitieux; ce qui, malgré quelque monotonie, ne laisse pas d'avoir un certain attrait [1]. »

Malgré son goût pour la poésie provençale, Dom Diniz connaissait aussi notre littérature de la langue d'oïl. Iseult, Tristan, Floire et Blancheflor, d'autres personnages de nos romans, sont cités dans ses vers. Dom Diniz fut le protecteur de plus sérieuses études. Il fonda à Lisbonne une université à laquelle celle de Paris servit de modèle.

A Dom Diniz succéda Dom Affonso IV (1325-1357) qui, lui aussi, tint les lettres

1. *De los Trovadores en España*, p. 503.

en grande estime, et prit place parmi les troubadours. C'est lui peut-être qui, étant infant, s'intéressa à l'amour de Briolanja [1] *et sollicita l'auteur d'*Amadis *de modifier, en faveur de cette princesse, le caractère traditionnel de l'amant modèle. Si cette anecdote n'est pas une invention de l'auteur du fameux roman, la question d'origine, si longtemps débattue, serait tranchée; ce serait bien au Portugal qu'appartiendrait cette œuvre célèbre et elle remonterait même à une époque assez reculée, mais non exactement sous sa forme actuelle, où la longueur des discours et des dialogues, les délicatesses d'un amour idéalisé, une grande habileté d'agencements indiquent un remaniement dont on doit faire honneur à l'Espagnol Garci Ordoñes de Montalvo* [2].

A l'époque où l'on a cherché à placer la naissance de cette fiction, tant lue, tant louée, tant traduite, tant discutée et trop imitée, la prose portugaise s'était déjà

1. *Libros de Caballerias, discurso preliminar*, p. XXIII-IV. — *Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 181.
2. Wolf, *Studien..*, p. 178.

essayée dans des œuvres importantes, notamment dans une traduction de la Chronique générale, *attribuée à Don Alfonso X. Cette traduction, exécutée sous Dom Diniz prépara l'influence espagnole que favorisa l'amitié mutuelle de Dom Affonso IV et de Don Alfonso XI, devenu son gendre. Unis, ces deux princes gagnèrent la bataille de Rio Salado dont le roi de Portugal écrivit, dit-on, le récit. Bien des poètes, leurs contemporains, célébrèrent aussi cette victoire. Affonso Giraldez, entre autres, en fit le sujet d'une œuvre dont on ne connaît plus que quelques vers.*

Outre Dom Affonso IV, Dom Diniz laissa deux fils naturels, très lettrés l'un et l'autre, et qu'il aimait tendrement. Dom Affonso Sancho, comte d'Albuquerque, et Dom Pedro, comte de Barcellos. Du premier, un cancioneiro, conservé au Vatican, a recueilli quatorze chansons. Le second, qui fit aussi des vers, écrivit un livre curieux connu sous le titre de Libro nobiliario, *et dans lequel, à des renseignements généalogiques, se mêlent des légendes rattachées à quelques-*

unes des familles dont il est parlé dans cet ouvrage. On trouve là l'histoire du roi Léar, empruntée au roman de Brut [1], *histoire qui existe aussi en Portugal sous une forme populaire, rappelant un conte sicilien* [2], *l'Histoire de la dame au pied de chèvre* [3], *qui n'est pas sans analogie avec notre Mélusine, et d'autres récits indiquant le goût des Portugais pour les fictions romanesques. Le livre du comte de Barcellos avait été précédé d'œuvres du même genre, et, entre autres, du* Libro velho *où l'on rencontre aussi des fables confondues à des détails généalogiques. Telle est une tradition sur le roi Ramiro à la recherche de sa femme enlevée par un roi More, et, comme dans nombre de poésies populaires, se faisant reconnaître d'elle grâce à une bague* [4].

On attribue trois chansons à Dom Pedro le Justicier (1356-1367). On pourra

1. Braga, *Manual da historia da litteratura portugueza*, p. 72. — *Portugaliæ monumenta*, fasc. II, p. 238
2. Pitrè, *Fiabe, novelle e racconti pop. siciliani, L'acqua e lu sali*, tome I, p. 83 et tome IV, p. 370.
3. Braga, *Manual da hist. litt.*, p. 76.
4. *Id.*, p. 78.

trouver qu'elles ne s'accordent guère avec la réputation de sévérité qu'a laissée ce roi. Mais, au moyen âge, souvent il existait bien peu de rapports entre les vers et le caractère, ou la position de leurs auteurs. On ne se douterait guère, par exemple, que certains vers amoureux de Tanneguy du Chastel sont l'œuvre du meurtrier probable de Jean sans Peur [1]. *Les chansons de Dom Pedro* [2] *ont pu, du reste, être composées avant son avènement au trône et pour cette Ignès de Castro, dont il vengea impitoyablement la mort. Quoi qu'il en soit, bien des poètes vécurent sous ce roi et sous son fils Dom Fernan (1367-1383). Tel fut Vascoz Perez de Camoens qui, en 1370, passa de la Galice, sa patrie, à la cour du Portugal, et qu'on croit un des ancêtres de l'auteur des* Lusiades; *tel fut encore Fernan Cascaes, dont Santillana a conservé le nom dans sa lettre au connétable. Dom Fernan n'eut pas les vertus propres à un souverain, il*

1. V. *Cour litt. de Juan II*, t. I, p. 51, note.

2. Elles se trouvent dans le *Cancioneiro de Resende*, et ont été données par Bellermann, *Die alten Liederbücher der Portugiesen*, p. 22 et 62.

n'eut guère que le mérite de fonder des archives nationales et de créer les fonctions de chroniqueur royal; mais son règne pénible fut agité de troubles incessants. Camoens, — nous le rappelons souvent, et ce souvenir est tout naturel, tant le poète a su, dans sa grande œuvre, introduire toute l'histoire de sa patrie, — Camoens a comparé ces troubles aux horreurs d'une tempête, pendant une affreuse nuit, et a comparé à l'aurore sereine qui lui succède [1] *le règne réparateur de Dom Jaan Ier. Dom Fernan fut le dernier descendant légitime, en ligne directe, de Henri de Bourgogne. A sa mort, un bâtard de Pedro le Justicier, grand maître d'Avis, s'empara du pouvoir après une anarchie de deux ans (1385-1433). Il inaugura une brillante époque. La prise de Ceuta ouvrit la voie aux expéditions maritimes qui préparèrent la découverte du Nouveau-Monde. Ce fut alors que Gonsalho Velho Cabras aborda dans une des Açores. Joan Ier fut un grand roi et un prince érudit. Il passe pour l'auteur d'un dialo-*

1. Canto IV, st. 11.

gue allégorique A Corte imperial *et d'autres ouvrages qui faisaient partie de la bibliothèque de son fils Dom Duarte. Joan avait épousé une fille du duc de Lancastre, et ce mariage rapprocha le Portugal de l'Angleterre. Camoens a rappelé comment alors deux chevaliers portugais se rendirent dans la Grande-Bretagne pour y venger l'honneur de dames outragées* [1]. *Les exploits de ces paladins furent dignes des romans de chevalerie dont la vogue paraît alors avoir été grande. On importa d'Angleterre le* Saint Graal, Joseph d'Arimathie *et d'autres livres du même genre. On commença aussi, vers cette époque, à s'occuper de l'antiquité. Ce fut alors que Pedro de Berchense introduisit, dans sa traduction de Tite Live, beaucoup de mots empruntés au latin; plusieurs d'entre eux faisaient déjà partie de la langue portugaise, mais ils s'y étaient introduits simplement formés par les procédés de dégénérescence phonétiqne, ils y reparaissaient ayant à peine perdu leur aspect originel* [2]. *A peu près*

1. Canto VI, st. 43 et suiv. — 2. Braga, *Manual da hist. da litt. portugueza*, p. 109 et suiv.

dans le même temps, un travail analogue se produisit dans la langue française. Elle renferme aussi deux couches de mots empruntés au latin, mais les uns par les illettrés, les autres par les érudits [1].

Les trois fils de Dom Joan furent au nombre des hommes les plus remarquables de leur temps. Le chroniqueur Ruy de Pina a dit de l'un d'eux, Dom Pedro : « Il fut bon latiniste et versé dans les sciences et les lettres et très adonné à l'étude, il traduisit du latin le Gouvernement des princes (O regimento de principes), *composé par Gil Correado, et les* Offices *de Tullius et Végèce :* De re militari, *et, en outre, écrivit un ouvrage qui se nomme* La vertueuse bienfaisance (A virtuosa benefeituria). » *Dom Pedro fut poète aussi, non-seulement dans sa langue, mais encore en espagnol, subissant, comme beaucoup de ses contemporains, l'éclat de la cour si littéraire de Don Juan II, roi de Castille. L'infant échangeait des vers avec le célèbre Juan de Mena, et ce fut dans l'idiome de ce dernier qu'il composa*

1. Brachet, *Grammaire historique,* p. 70 et suiv.

une œuvre de cent vingt-cinq octaves : El menosprecio del Mundo. *Dom Pedro fut encore un grand voyageur : « Son insatiable désir d'apprendre l'avait éloigné de sa patrie dans sa jeunesse, dit De los Rios, le poussant à visiter les cours les plus brillantes de l'Europe, où il fit amitié avec les hommes les plus instruits. Ses voyages s'étendirent même à quelques parties de l'Afrique et de l'Asie, donnant origine à la croyance populaire qu'il avait parcouru les sept parties du monde et lui valant d'être désigné ainsi :* Dom Pedro, celui des sept parties [1]. » *Ce prince, doué de grandes qualités politiques, joua un rôle important dans le royaume; il fut le tuteur de son neveu, Dom Affonso V, mais d'horribles calomnies ne l'épargnèrent pas et sa mort fut bien tragique. Le fils de cet illustre infant fut le connétable de Portugal, lui-même très lettré, à qui Santillana adressa une lettre que nous avons souvent rappelée, et qui est un resumé de l'histoire poétique de la pénin-*

1. De los Rios, *Historia critica de la literatura española*, t. VII, p. 71.

sule ibérique. Dom Henrique, frère de Dom Pedro, fut également un prince très remarquable. Il fit faire de grands pas à la science géographique ; voyageur intrépide, il accompagna Bartholomeo Ferestrello, dont Christophe Colomb devint le gendre, et découvrit avec lui l'île de Madère.

Le roi Dom Duarte (1433-1438) ne fut pas moins savant que ses deux frères. On a imprimé de lui un gros traité : El leal Conselheiro, *ouvrage doctrinal, tour à tour théologique, philosophique, moral, qui rappelle un peu* El libro de Castigos *du roi de Castille, Don Sancho-el bravo. Dans ce* Leal conselheiro, *on retrouve neuf opuscules qui avaient été publiés isolément et quatorze autres qui étaient restés inédits. Aux premiers appartiennent des observations sur l'art de bien traduire :* De manera para bem tornar algua leytura em nossa linguagem *(Cap. L. R,* VIII, *p. 476). Joignant l'exemple aux préceptes, Dom Duarte mit en vers portugais un hymne latin du* X[e] *siècle. C'est la seule poésie que nous connaissions de lui. Il composa toutefois bien d'autres*

vers, ils formaient tout un volume Libro das trovas del rey, *qui malheureusement semble perdu. A la suite du* Leal Conselheiro, *on peut lire une autre œuvre que Dom Duarte avait écrite dans sa jeunesse sur la manière de monter à cheval :* Livro do ensinença de bem cavalgar toda sella.

Le Leal Conselheiro *dénote une réelle érudition et la connaissance de sept à huit langues. Remarquons, en passant, que dans ce livre les mots* a lingua ladinha *désigne les langues romanes. On sait encore les titres de plusieurs des livres qui composaient la bibliothèque de Dom Duarte. On y trouvait la* Dialectique *d'Aristote, Valère Maxime, Sénèque, Végèce, César, puis à côté d'autres ouvrages historiques ou théologiques : le* Roman de Tristan, *l'*Amant de *Gower, le* Livre de Galaaz, Merlin, *l'*Arbre de bataille, *le* Livre du comte Lucanor, *les* Poésies de l'archiprêtre de Hita, *la* Gran Conquista de Ultramar, *des* Traités sur la chasse, *la* Fauconnerie, *l'*Agriculture *de Dom Joan, père de dom Duarte.*

On peut s'étonner de ne pas voir figurer dans cette collection le fameux roman

d'Amadis, *surtout s'il était d'origine portugaise et aussi connu à cette époque qu'on l'a dit. Le souvenir d'un autre livre de chevalerie s'attache au règne de Dom Duarte. Juan Martorell dédia à l'infant Dom Fernan le roman de* Tyran le Blanc *qu'il prétendait avoir traduit de l'anglais : « L'histoire et les actions de* Tyran le Blanc, *disait-il, sont en langue anglaise; il a plu à Votre illustre Seigneurie de me prier de les mettre en langue portugaise, pensant qu'ayant été longtemps en cette île d'Angleterre, je dois mieux savoir cette langue qu'un autre* [1]. » *Cette assertion de Martorell sur l'origine de* Tyran le Blanc, *prouve que le goût des romans anglais, favorisé en Portugal, comme nous l'avons déjà dit, par le mariage de Dom Joan Ier et d'une fille du duc de Lancastre, persistait encore au temps de Dom Duarte* [2]. *Notons, puisque*

1. *Libre del valeros e strenu cavaller Tirant lo Blanch.* — Préface.

2. Cervantes, par la voix du curé de Don Quichotte, attribue *Palmerin d'Angleterre* à un très spirituel roi de Portugal. Mais un acrostiche, placé en tête du premier

l'occasion s'en présente, que le Cycle carlovingien *ne semble pas avoir, en Portugal, joui de la même vogue que le* Cycle breton *dont procède évidemment le roman d'A-*madis, *et qui, paraît-il, a inspiré une importante composition restée inédite et de laquelle deux manuscrits existent encore* [1].

A l'influence anglaise se joignit une action très vive exercée par l'Espagne, dans la langue de laquelle écrivirent beaucoup de Portugais. Il y eut aussi alors chez eux, comme chez les Castillans, un retour vers les lettres classiques ; enfin, l'Italie ne devait pas tarder à exercer une certaine séduction, sur les poètes lyriques surtout.

Les chroniques furent nombreuses à l'époque où nous conduit maintenant ce résumé. Au commencement du XVe *siècle, furent traduites les chroniques de monastère de S. Vicente : « Là, dit M. Braga, se rencontrent les premières traditions poé-*

volume, contient le véritable nom de l'auteur de ce roman : Luis Hurtado.

1. Milà y Fontanals, *De la poesia heroico-popular*, p. 381.

tiques liées à la mémoire des Français qui vinrent aider à la prise de Lisbonne. Telle est la touchante histoire du chevalier Henrique et de son fidèle page. Dans les Lusiades, *Camoens n'a pas oublié la légende hagiologique de la palme qui naît sur le tombeau du chevalier Henrique*[1]. »

On eut aussi des chroniques particulières, la Vie de Dom Tello, *l'*Histoire du connétable Dom Nuno Alvarez Pereira. *On voit dans ce dernier livre combien le connétable se plaisait à la lecture des romans de chevalerie. On y trouve aussi une légende d'épée enchantée, dont un grand poète moderne, Almeida Garrett, a profité dans son drame* O Alfagem de Santarem *(l'Epée de Santarem).*

Fernan Lopez fut le créateur de la science historique en Portugal. Sur l'ordre de Dom Duarte, il rédigea les chroniques de ce royaume. De ce grand travail il ne reste sous son nom que les chroniques de Dom Pedro Ier, Dom Fernan et Dom Joan Ier, celle-ci incomplète. Des copistes paraissent s'être attribué ses autres

1. *Manual da hist. da litt.*, p. 157.

œuvres, la chronique de Dom Henrique et celle de Dom Duarte entre autres. Gomes Eannes de Azurana, Ruy de Pina qui vécut d'Alfonso V à Joan III, lui succédèrent. A côté de ces importants ouvrages, on compta aussi d'assez nombreuses relations de voyage. L'infant Dom Pedro traduisit lui-même le livre de Marco Polo; un marin, Alvaro Velho peut-être, écrivit le Roteiro da viagem de Vasco de Gama, *important document dont Camoens ne dédaigna pas de se servir.*

La poésie ne fut pas négligée non plus. On avait déjà réuni les vers des troubadours les plus fameux du temps de Sancho II et d'Affonso III, dans un recueil connu sous le nom de Cancioneiro de Ajuda. *Le* Cancioneiro *du comte de Marialva s'était alimenté surtout des poètes du règne d'Affonso IV. Dans ce* Cancioneiro *figurait une pièce ayant pour sujet le tribut de cent vierges exigé par Abd-el-Rahman et appelé* Chanson de Figuereido. *On la cite, — mais, telle qu'on la connaît, elle a été remaniée, — comme un des plus anciens spécimens de la langue portu-*

gaise. On cite de même des couplets portant le nom d'Egaz Moniz, qui ne fut certes pas le personnage du même nom vivant sous Affonso Henriques.

Le Cancioneiro *le plus célèbre est celui de Garcia de Resende, qui fut un poète assez remarquable lui-même, et fit sur Ignes de Castro des vers non dépourvus de mérite, mais que ceux de Camoens, sur le même sujet, ont fait oublier. Garcia de Resende vécut sous Affonso V (1438-1481), fils de Dom Duarte, et sous Dom Joan II (1431-1495), que ces sujets appelèrent le Prince parfait. Ce fut un grand règne que le sien, il débuta toutefois par des actes sanglants : l'exécution du duc de Bragance, beau-frère de la reine, le meurtre du duc de Viseu, que Joan II poignarda de sa main. Sous ce roi, Bartholomeo Diaz doubla le cap des Tourmentes, appelé depuis le cap de Bonne-Espérance. Tant de glorieuses expéditions maritimes allaient bientôt inspirer Camoens. Avant d'arriver à cet illustre poète, il nous faut citer encore d'autres noms moins éclatants, mais qui ne peuvent être oubliés Gil Vicente, con-*

temporain de Dom Manoel (1495-1521), et de Dom Joan III (1521-1557), fut le plus ancien poète comique portugais. Dans un temps où l'imitation de l'Italie enlevait à la poésie de son pays son originalité, il résista à ce mouvement et ne méprisa pas la vieille inspiration populaire dont ses pièces, comme celles de Iorge Ferreira de Vasconcellos, offrent de nombreuses traces. Dans leurs comédies, l'un et l'autre intercalent beaucoup des romances, — sujet de ce volume, — dont nous n'avons rien dit encore, mais dont nous ne tarderons pas à parler. D'autres auteurs dramatiques encore s'inspirèrent directement de cette vieille poésie. Un poète célèbre, Sa de Miranda, qui composa des églogues, des épîtres où l'on voit se refléter l'influence classique et l'influence italienne, dans plusieurs œuvres dramatiques chercha à se rapprocher des anciens. Ce fut aussi ce que tenta avec succès Antonio Ferreira; sous Dom Sebastian (1557-1578), il écrivit cette belle tragédie d'Ignes de Castro qui l'a rendu justement célèbre.

Au VXIe *siècle appartient encore, pour*

ne citer que les hommes éminents, Bernardim Ribeiro, auteur de Menina e Moça, *roman pastoral dont l'excellente prose est parsemée de beaux vers. On trouve là le romance d'Avalor qu'Almeida Garrett a reproduit dans son recueil. Bernardim Ribeiro paraît souvent, — grande rareté chez les anciens écrivains, — très sensible aux beautés de la nature. Il se plaît aux descriptions et, dans l'analyse des sentiments comme dans l'impression que cause sur eux les objets extérieurs, il y a quelque chose d'une inspiration moderne.* Menina e moça *doit avoir servi de modèle à la* Diana, *d'où Honoré d'Urfé tira les élégants bergers dont il peupla les rives du Lignon. Mais Montemayor, l'auteur de la* Diana, *n'écrivit jamais en portugais. Avant lui, du reste, beaucoup de ses compatriotes, — nous l'avons déjà dit, — avaient écrit en castillan. Chose assez singulière et que nous signalons en passant, dans les œuvres dramatiques portugaises du* XVIe *siècle où maints romances sont cités, ils le sont toujours en espagnol, bien que nous les retrouvions aujourd'hui pour la plu-*

part dans un texte portugais. Chose bizarre encore, dans beaucoup de ces compositions dramatiques, les personnages vulgaires parlent castillan, et non portugais comme les interlocuteurs des classes élevées. Dans Le roi Séleucus de Camoens (Obras, t. IV, p. 193), un valet s'exprime en espagnol. Deux autres pièces du même poète, Amphytrion (t. IV, p. 234), Filodemo (p. 325), fourniraient le sujet d'une observation analogue. Ainsi, d'un côté, le castillan semble avoir été l'objet d'une espèce de faveur puisque nombre de romances, avaient cours dans cette langue castillane et fournissaient sous cette forme d'assez fréquentes interpolations aux poésies lyriques de Camoens, et, d'un autre côté, cet idiome était, dans les comédies, attribué aux gens de bas étage. De même, dans les pièces de notre vieux répertoire, le gascon ou le picard était mis dans la bouche des valets ou des paysans. Nous remarquons cette espèce de contradiction, cette bizarrerie, sans chercher à l'expliquer.

Pendant que sous la plume habile de Bernardim Ribeyro, le roman acquérait

une véritable importance littéraire, l'histoire était traitée par divers écrivains. Nous devons un souvenir à Bernard de Brito, parce que, à diverses reprises, il s'est occupé des poésies populaires dont nous allons, à notre tour, traiter tout à l'heure. Nous tenons aussi à mentionner Juan de Barros dont les Decadas *ne furent pas inutiles à Camoens.*

Ce n'est cependant pas dans le Portugal que Camoens nous semble avoir trouvé le livre qui put lui paraître un modèle et qu'il devait dépasser de si haut. C'est en Espagne. Son Brunetto Latini fut un poète castillan qui souvent se montra grand poète : Juan de Mena. Celui-ci rêvait une œuvre à l'honneur de sa patrie, une œuvre dans laquelle il ferait entrer tous les souvenirs héroïques et les noms de tous les hommes illustres de l'Espagne. Il écrivit son Labyrinthe. *Camoens eut la même ambition pour le Portugal, et la réalisa souvent par des procédés analogues, par des combinaisons ingénieuses propres à faire entrer dans un cadre assez étroit des faits disséminés dans le long cours des siècles, en leur donnant comme lien l'a-*

mour de la patrie. Quand on lit dans les Lusiades *cette belle description de l'Europe, qui occupe une partie du troisième chant, on se rappelle la description du monde qu'au début du* Labyrinthe, *la Providence fait à Juan de Mena; dans le chant* VII *des* Lusiades, *l'explication des peintures qui ornent les étendards portugais, fournit au poète le moyen de revenir sur de glorieux souvenirs, de remonter très loin dans le passé. Dans le* Labyrinthe, *la vue d'un trône magnifique, où sont représentés les héros de la Castille et leurs exploits, avait de même donné à Juan de Mena l'occasion de chanter de nobles souvenirs; c'est ainsi qu'il était parvenu à intercaler dans son œuvre le récit de la mort du comte de Niebla, un des plus brillants passages du* Labyrinthe. *Ce n'est pas seulement par des agencements pour ainsi dire matériels que Camoens semble se rattacher à Juan de Mena, c'est aussi par le style. Il a pris l'octave italienne et non la* copla *castillane, mais on sent qu'il a été frappé par l'éclat, par la pompe que Mena a souvent donnés à ses stances, par ses com-*

paraisons heureuses, par l'ampleur de certaines descriptions. Mais ce qui n'était qu'à l'état d'ébauche dans le Labyrinthe *est arrivé à un épanouissement magnifique dans les* Lusiades. *L'ordonnance du poëme est habile; avec bien moins d'effort que Mena, Camoens a fait entrer dans son livre l'histoire de sa patrie, et l'a reliée aux grandes expéditions maritimes, qui portèrent si haut la gloire du Portugal. Poète par l'invention, il fut poète éclatant par le style, par l'harmonie, par l'émotion vraie, par les images. Il est un de ces hommes, comme Dante, comme le Tasse, comme Shakespeare, qu'il suffit de nommer pour qu'on les voie dans toute leur gloire. Camoens apparut à la fin même des phases héroïques qu'il avait chantées. Il assista aux désastres du règne de Dom Sébastian, au règne éphémère du cardinal Henrique, dont un quatrain populaire a conservé le triste souvenir :*

Viva el rei dom Henrique
No inferno muitos annos,
Pois dexou en testamento

Portugal aos Castelhanos.

« *Vive le roi dom Henrique,*
En enfer bien des années,
Puisqu'il a laissé par testament
Le Portugal aux Castillans. »

Camoens, à l'hôpital, succomba au moment où les troupes du roi d'Espagne, Dom Felipe II, marchaient sur le Portugal. Comme il l'écrivait à son ami, Don Francisco da Almeida, il mourait avec sa patrie.

Le Portugal resta uni à l'Espagne pendant soixante ans. En 1617, le duc de Bragance, qui descendait de Joan Ier, délivra sa patrie du joug étranger, et, sous le nom de Joan IV, monta sur un trône qu'il avait relevé et que, depuis lors, ses descendants n'ont cessé d'occuper.

A partir de l'avénement du duc de Bragance, il nous paraît inutile de nous arrêter à la situation littéraire du Portugal. Le XVIIe *siècle y fut une époque de recherches, d'académies, d'imitation, de poésies sans enthousiasme, de rupture, pour ainsi dire, avec la tradition natio-*

nale, de séparation entre l'écrivain et le peuple. Nous ne trouverions à citer qu'un écrivain, un orateur d'un grand mérite, mais tout à fait en dehors de la nature de nos recherches, le P. Vieira. Le siècle suivant ne fut pas non plus fécond en créations originales. Les chants dont nous avons formé notre recueil, étant d'ailleurs antérieurs à cette période, n'ont pu en recevoir aucun genre d'influence.

Nous franchirons près de deux cents ans pour nous arrêter devant un poète éminent qui, de nos jours, a le premier fait connaître les romances de sa patrie. Ce poète fut Joan Baptista de Silva Leitao de Almeida Garrett, né à Porto en 1799 [1]*. Obligé de quitter son pays à la suite des événements politiques de 1820, il y revint, apportant d'Angleterre un grand enthousiasme pour l'école romantique. Frappé des travaux que la poésie populaire avait inspirés à Walter Scott, il songea aux romances où d'abord il pensa trouver le sujet de petits poëmes dans le*

1. *Diccionario bibliographico portuguez* d'Innocencio Francisco da Silva, t. III, p. 309.

genre de quelques-unes des œuvres de lord Byron. Il commença par emprunter à ces chants oubliés les motifs de plusieurs productions de courte haleine. Dès 1828 il avait publié à Londres Adozinda,*poëme tiré des romances de Silvanha. Il donna ensuite* Bernal Frances, *également emprunté à un romance, et d'autres pastiches de la même espèce. Malgré tout son talent, tout son goût, ces remaniements n'ont pas autant de charme que les vieux chants, leur point de départ. Ce n'est pas une étude sans intérêt d'examiner cette métamorphose de la poésie populaire, de voir ce qu'un littérateur très éminent a fait de ces chants antiques. On trouvera qu'il existe entre la poésie populaire et la poésie artistique des différences telles que leur fusion est à peu près impossible, et que ce qui appartient en propre à la première l'emporte de beaucoup sur les combinaisons artificielles et sur les développements de la seconde. Ces combinaisons, ces développements auraient leur raison d'être dans une œuvre écrite entièrement sous une inspiration moderne, mais s'appliquent mal sur la donnée sim-*

ple et très dramatique du romance. Il y a là des différences de ton qui choquent l'oreille.

Plus tard, complètement séduit par les charmes ingénus de la poésie populaire, Almeida Garrett se mit à en recueillir les vestiges sans arrière-pensée. Le fit-il avec les scrupules, exagérés peut-être, qu'on montrerait aujourd'hui dans une tâche semblable? On peut croire que quelquefois il refit un vers boiteux, et lui-même avoue que certaines pièces ont été composées de la jonction de diverses versions. Mais le soin même qu'Almeida Garrett prend d'avertir de ces agrégations, l'abondance des variantes qu'il donne en marge, suffisent pour prouver qu'on n'a pas affaire à un autre Chaterton. D'ailleurs, la plupart des chants rassemblés par Garrett ont été retrouvés depuis par M. Braga, souvent avec des différences peu considérables. Ce dernier écrivain a, de son côté, publié deux remarquables recueils, le Romanceiro geral *et les* Cantos populares do Archipelago açoriano. *D'autres publications analogues ont ensuite paru : Bellermann a reproduit à peu*

près les textes d'Almeida Garrett, Estacio da Veiga a donné les romances de l'Algarve, mais on peut craindre que ce n'ait pas toujours été avec une fidélité assez grande; enfin, Hardung a composé deux volumes d'éléments fournis par ses devanciers, et de quelques découvertes personnelles. C'est d'après toutes ces recherches que nous formons notre recueil.

Arrivons maintenant aux petits poëmes qui le composent. En raison de points de départ communs, nous ne pouvons parler des romances portugais sans demander à l'Espagne de premiers renseignements.

Le mot romance était, comme le mot français roman, qui en serait l'exacte traduction, appliqué à toute œuvre en langue vulgaire [1]. *Il finit par désigner*

1. Profitons de cette explication à propos du mot romance pour expliquer aussi certaines différences dans la manière d'écrire les noms. Hors ceux de pays et de villes, et quelques noms appartenant à l'histoire universelle, nous ne les avons pas traduits, mais ils ne s'écrivent souvent pas de même en portugais et en espagnol. Dans la même page, on verra, quand il s'agira d'un Espagnol, un nom écrit d'une manière, et d'une autre quand il sera question d'un Portugais. Quand nous traduirons des textes castillans où il est fait mention de personnages portugais, nous donnerons ces noms tels que les fourniront ces tex-

spécialement de courtes compositions épiques. Au delà des Pyrénées, il a le genre masculin que nous lui conserverons. On n'aurait sans doute jamais songé à le changer si une mauvaise prononciation n'eût prêté à ce mot une apparence féminine. Romance doit se prononcer romanecé. *On appelle* romancero *en Espagne et* romanceiro *en Portugal non un chant isolé, mais le recueil de plusieurs romances, comme nous nommons chansonnier une collection de chansons.*

Tous les pays, pour ainsi dire, possèdent, sous des titres différents, de petits poëmes dans le genre de ceux qui, dans la péninsule hispanique, ont acquis une si grande célébrité. Il n'y a donc pas lieu de disserter sur l'origine d'une espèce de production, née spontanément partout; on peut toutefois penser qu'en Espagne bien

tes, c'est-à-dire avec l'orthographe espagnole. Même remarque à propos de don qui prend un *m* en portugais : dom, et de doña, qui, dans cette langue, n'a point de *tilde :* dona. Encore un mot d'explication : l'imprimeur de ce volume n'ayant pas à sa disposition les *a* et *e* surmontés d'un *til* en usage dans le portugais, nous n'avons pu reproduire l'orthographe de certains noms et les avons écrits, autant que possible, comme ils se prononcent.

des romances dérivent d'antiques chansons de geste, et l'on est certain que d'autres plus récents se sont détachés des chroniques, dans lesquelles les chansons de geste avaient été elles-mêmes très souvent incorporées. En Espagne, les héros carlovingiens ont été plusieurs fois célébrés, on n'en retrouve que deux ou trois en Portugal, et ils ont dû y être importés des chants castillans. Un élément fort intéressant qui a été très fécond en Espagne, l'élément historique, manque à la poésie populaire portugaise. Nous avons cherché à combler ce vide en donnant, à la fin de notre recueil, quelques romances castillans sur des sujets portugais. Nous l'avons dit déjà, plusieurs chants qui n'existent plus aujourd'hui que dans ces derniers textes étaient, au XVIe *siècle, connus dans une rédaction espagnole. L'inverse a dû se produire; il est probable que d'autres romances, maintenant en castillan, furent autrefois en portugais; ne peut-on supposer que tels purent être certains chants relatifs à l'histoire du Portugal, nous le pensons. Si notre supposition est erronée, ces morceaux, par*

leur sujet, appartiennent encore assez à notre travail pour qu'on ne nous blâme pas de les avoir accueillis.

Quoiqu'il en soit, les romances en langue portugaise contiennent tout au plus de rares allusions à des faits historiques; les personnages qui y figurent n'appartiennent pas à des traditions nationales, ils sont le produit de l'imagination et se meuvent dans des scènes romanesques dont parfois des événements réels ont pu inspirer l'idée. Les romances anciens sont de deux sortes, les uns populaires, les autres composés par des jongleurs. Ceux-ci rappellent les premiers par beaucoup de points, ils en ont la simplicité, le tour de phrase, la rudesse; ils n'en ont pas toujours la candeur, ni la spontanéité. Ils paraissent plutôt des œuvres destinées à la récitation ou à la lecture que des improvisations transmises oralement. La distinction est d'ailleurs assez difficile entre ces deux sortes de romances, et ceux du Portugal nous semblent à peu près tous appartenir à la seconde catégorie.

Les romances ont un rythme particulier. Ils sont généralement écrits comme

s'ils étaient octosyllabiques. Disposés ainsi, les vers pairs offrent seuls, non une rime, mais une assonance; les vers impairs sont blancs. L'assonance est une rime imparfaite, la répétition d'une voyelle prédominante. En Portugal, elle appartient seulement à la poésie populaire; en Espagne, elle a passé souvent de celle-ci à la poésie lettrée. En France, on la rencontre dans quelques-uns de nos poëmes, la Chanson de Roland, Garin le Lohérain, Aucassin et Nicolette; *mais elle ne s'y produit pas d'après des règles déterminées comme au-delà des Pyrénées.*

Aujourd'hui beaucoup d'érudits considèrent les vers impairs comme de simples hémistiches, et placent de suite les mots qui, fractionnés, donneraient deux lignes octosyllabiques.

Les romances portugais les plus anciens ne semblent pas dépasser le XVe *siècle. Mais, avant cette époque, on découvre certaines pièces d'une inspiration plus ou moins populaire. Tel est un couplet satirique contre Dom Joan Ier, tels sont divers chants sur le connétable Nuno Alvarez Pereira. La poésie populaire prit*

*dans le Portugal bien d'autres formes que celles des romances. On y a de nombreux quatrains rappelant ceux que Fernan Caballero a recueillis en Andalousie et qui roulent sur toute espèce de sujets. On y a aussi des poésies lyriques de plus longue haleine, des chansons, des cantiques. On y a encore des distiques aphoristiques sur les saisons. On y connaît sous le nom d'*endeixas *des chants funèbres analogues aux* voceri *corses. La* celeuma *est une chanson qui scande, pour ainsi dire, les efforts faits par plusieurs hommes travaillant à une même besogne, ou les coups de marteau du forgeron retombant en cadence sur le fer. On appelait* prosa *une narration poétique ayant surtout une légende pieuse pour sujet. Les* maggi *étaient des chants par lesquels on accueillait le retour du mois de mai. La* chacota *accompagnait la danse. Le* solao, *appartenant plutôt à la poésie érudite, était un chant d'amour, probablement un retentissement des vers provençaux. Le mot* xacara, *qui paraît avoir primitivement désigné une production burlesque, caracterise un romance de*

coupe dramatique où le poète s'efface derrière les personnages qu'il met en scène. On peut trouver dans quelques ouvrages historiques ou littéraires du Portugal quelques allusions aux romances. Nous avons dit déjà que Bernardo de Brito s'intéressait aux vieilles poésies de sa patrie; il s'est plu à en publier quelques-unes dans ses œuvres, et, entre autres, la chanson de Figueiredo qui a donné lieu à quelques controverses. Nous ajouterons que la chronique de Bernardo de Cruz rapporte ce fait : avant la funeste bataille où Dom Sebastian perdit la vie, un des musiciens de ce roi commença à chanter, ce qui fut regardé comme un sombre pronostic, le célèbre romance de don Rodrigo :

Ayer era rey de España
Hoy no lo soy de una villa.

« *Hier j'étais roi d'Espagne, aujourd'hui je ne le suis pas d'une ville.* »

Mais ce sont les œuvres dramatiques, nous en avons déjà parlé, qui offrent le plus de traces des romances. Almeida

Garrett et Braga ont relevé dans les pièces de Gil Vicente et de Vasconcellos de nombreux emprunts faits à la poésie populaire, comme nous pourrions, dans la Comédie des chansons *et dans quelques autres œuvres de notre ancien théâtre, rechercher des fragments de rondeaux encore répandus dans nos villages.*

Un certain nombre de romances portugais existent dans les recueils espagnols. Quelquefois ils sont de véritables traductions les uns des autres. D'autres fois les altérations sont assez notables pour que des œuvres produites par une même donnée semblent véritablement différentes. Assez fréquemment, le chant portugais est supérieur à son similaire castillan; cette perfection est-elle la preuve d'un travail plus moderne, moins populaire? Tient-elle à cette propriété de la langue portugaise, de se prêter particulièrement au rythme, propriété qui, pendant des siècles, l'avait rendue chère aux poètes de toutes les parties de la Péninsule?

Nous n'avons pas hésité à donner ici plusieurs des romances qui n'offrent pas

de grandes différences avec les chants castillans. Ils nous ont paru mériter cette insertion, soit par le mérite plus grand de la forme, soit au moins à titre de variantes. Les chants que le Portugal peut réclamer comme bien à lui, ne sont du reste pas en grand nombre, et pour plusieurs il arrive que quand on ne découvre pas leur lieu d'origine en Espagne, la mémoire les rattache sans peine à des compositions analogues d'autres pays. Ces rapprochements ne sont pas, du reste, un des côtés les moins curieux que péuvent présenter des livres du genre de celui-ci.

Nous ne nous arrêterons pas aux caractères particuliers de la poésie populaire, ils sont les mêmes partout; et aujourd'hui elle a donné lieu à tant de recherches, elle a reçu si bon accueil des lettrés qu'il n'est plus nécessaire de chercher à la définir, de mettre en évidence ses grâces, d'excuser ses défaillances, on l'aime telle qu'elle est. Et c'est bien telle qu'elle est que nous nous sommes efforcé de la laisser voir. Mais nous ne nous flattons pas d'avoir réussi dans cette entreprise. Un

bon juge, Ticknor, a dit au sujet de ces vieux chants : « Aucune traduction, qu'elle soit littérale, qu'elle soit libre, ne peut reproduire les romances avec cette fraîcheur, cette séduction qu'ils ont dans leur idiome natal. »





PRINCIPAUX LIVRES CITÉS

Ballades et chants pop. de la Roumanie, rec. par Alessandri. Paris, 1851.

Barzas-breiz par La Villemarqué. Paris, 1846. 2 vol.

Baronessa di Carini, publ. p. S. S. Marino. Palerme, 1873. 1 vol.

Cancioneiro popular par Braga. Coïmbre, 1867. 1 vol.

Cancioneirinho de trovas antigas. Vienne, 1820. 1 vol.

Cancioneiro del rey dom Diniz, p. par C. L. de Moura. Paris, 1847. 1 vol.

Cansons de la terra, cants pop. catalans par Pelay-Briz. Barcelone, 1866-77. 5 vol.

Canti popolari inediti, umbri, liguri, etc., par Marcoaldi. Gênes, 1877. 1 vol.

Canti marchigiani par A. Gianandrea. Rome, 1875. 1 vol.

Canti pop. Monferrini par Ferraro. Rome, 1870 1 vol.

Canti pop. veneziani par Bernoni. Venise, 1873. 1 vol.

Cantos populares do archipelago açoriano par Braga. Porto, 1869. 1 vol.

Canzoni popolari del Piemonte par le chevalier Nigra. *Rivista Europea* et tirage à part en six fascicules.

Chants historiques de l'Ukraine par Chodzko. Paris, 1877. 1 vol.

Chants et chansons pop. des provinces de l'Ouest par Bujeaud. Niort, 1866. 2 vol.

Chants et chansons populaires recueillis dans le pays messin par Puymaigre. Paris, 1869. 1 vol.

Chants pop. recueillis dans la vallée d'Ossau par le même. *Romania*, t. III.

Chants populaires de la Grèce moderne par Marcellus. Paris, 1860. 1 vol.

Chants pop. du Nord, tr. par Marmier. Paris, 1850. 1 vol.

Chants populaires de la Provence par Damase. Arbaud. Aix, 1862. 2 vol.

Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, par F. Denis. Paris, 1839. 2 vol.

Contes populaires de la Grande-Bretagne par Brueyre. Paris, 1877. 1 vol.

Contes pop. de la haute-Bretagne, par P. Sebillot. Paris, 1880. 1 vol.

Contes pop. en Italie, par Marc-Monnier. Paris, 1880. 1 vol.

Cour littéraire de D. Juan II par Puymaigre. Paris, 1873. 2 vol.

Cuentos y poesias pop. andaluces par F. Caballero. Leipzig, 1866. 1 vol.

Darstellung der spanischen literatur par Clarus. Mayence, 1846. 2 vol.

De la poesia heroico popular par Milà y Fontanals. Barcelone, 1874. 1 vol.

De los Trovadores en España par le même. Barcelone, 1861. 1 vol.

Deutsches bolladenbuch. Leipzig, 1858. 1 vol.

Deutschen Volkslieder par Simrock. Francfort, 1851. 1 vol.

Diccionario bibliographico portuguez par In. Fr. da Silva. Lisbonne, 1868. 6 vol.

Die alten liederbucher der Portugiesischen par Bellermann. Berlin, 1840. In-4°.

Documentos de la Corona de Aragon, t. XIII (historia del rey de Hungria). Barcelone, 1857.

Etudes sur la poésie pop. en Normandie par Beaurepaire. Paris, 1856. Br. in-8°.

Fabliaux et contes des poètes françois. Paris, 1808. 4 vol.

Fiabe novelle e racconti del popolo siciliano par G. Pitrè. Palerme. 1875.

Figlia del re di Dacia par Wesselofski. Pise, 1866. In-8°.

Grammaire des langues romanes. Paris, 1873-76. 3 vol.

Gwerziou breiz-izel par Luzel. Lorient, 1868. 2 vol.

Historia de Menina e moça par Bernardim Ribeyro. Lisbonne, 1785. 1 vol.

History of spanish literatur par Ticknor. Boston, 1864. 3 vol.

Historia da poesia popular par Braga. Porto, 1867. 1 vol.

Historia critica de la poesia española par J. A. de los Rios. Madrid, 1861, 1865. 7 vol.

Iahrbuch für romanische und englische literatur (Romances asturiens), t. III. Berlin, 1861.

Leal conselheiro o qual fiz Dom Duarte, p. par Roquette. Paris, 1842. 1 vol.

Libre del valeros e strenu cavaller Tirant-lo-Blanch, escrit par Johanot Martorell. (Bib. cat. dir. par M. Aguiló y Fuster.) Barcelone, 1877. 1 vol.

Libros de Caballerias. Madrid, 1857. 1 vol.

Littérature pop. de la Gascogne par Cenac Moncaut. Paris, 1868. 1 vol.

Manual da historia da literatura portugueza par Braga. Porto, 1875. 1 vol.

Novellaja fiorentina par V. Imbriani. Livourne, 1827. 1 vol.

Novelle pop. italiane par Comparetti. Rome, 1875, 1 vol.

Noels et chants pop. de la Franche-Comté par Max-Buchon. Salins. 1 vol.

Obras de Luis de Camoens. Lisbonne, Imprimerie nationale, 1854. 7 vol. in-8°.

Observaciones sobre la poesia popular par Milà y Fontanals. Barcelone, 1853. 1 vol.

Poésies populaires de France, coll. man. n° 3338. Bibl. Nationale, nouv. acquisitions.

Poetas castellanos anteriores al siglo XV. Madrid, 1864. Gr. in-8°.

Poésies pop. françaises de l'Armagnac et de l'Agenais par Bladé.

Portugaliæ monumenta historica a sæclo octavo. Lisbonne, 1866.

Portugiesische Volkslieder und romanzen par Bellermann. Leipzig, 1864. 2 vol.

Proben portugiesischer und catalanischer Volksromanzen par Wolf. Vienne, 1856. In-8°.

Popularia carmina Græciæ, p. par Passow. Leipzig. 1 vol. 1860.

Primavera y flor de Romances par Wolf et Hoffmann. Berlin, 1856. 2 vol.

Reali di Francia. Venise, 1821. 1 vol.

Résumé de l'histoire littéraire du Portugal par F. Denis. Paris, 1826. 1 vol.

Romancero de Champagne par Tarbé. Reims, 1863-64. 5 vol.

Romancero general par A. Duran. Madrid, 1854, 2 vol.

Romanceiro par Almeida Garrett. Lisbonne, 1839. 3 vol.

Romanceiro geral par Braga. Porto, 1867. 1 vol.

Romanceiro do Algarve par St. da Veiga. Lisbonne, 1870. 1 vol.

Romanceiro portuguez par Hardung. Leipzig, 1827. 2 vol.

Russie épique par Rambaud. Paris, 1876. 1 vol

Studien zur geschichte der spanischen und portugiesischen nationalliteratur par Wolf. Berlin, 1859. 2 vol.

Trovadores galecio portuguez par Braga. Porto, 1871. 1 vol.

Vaux de vire d'Olivier Basselin. Paris, 1858. 1 vol.

Victorial, chronique de D. Pedro Niño, tr. par le comte de Circourt et le comte de Puymaigre. Paris, 1867. 1 vol.

Vieux auteurs castillans par le comte de Puymaigre. Paris, 1861. 2 vol.

Volkslieder aus Venetien par Widter et Wolf. Vienne, 1864. 1 vol.

Westfoelische Volkslieder par Reifferscheid. Heilbronn. 1 vol.

Ueber die erste portugiesische kunst-und hofpoesie par F. Diez. Bonn, 1863. 1 vol.

Zur Volkskunde par Liebrecht. Heilbronn, 1879. 1 vol.

ROMANCEIRO PORTUGAIS

4



ROMANCEIRO PORTUGAIS[1]

I

CHANSON DE FIGUEIREDO

DANS le bois des figuiers, j'entrai, moi Figueiredo, dans le bois des figuiers j'entrai. Là je rencontrai six filles, six filles j'ai rencontrées. Je m'approchai de ces filles, d'elles je me suis approché. Je les trouvai pleurantes, pleurantes je les ai trouvées; je leur demandai aussitôt, aussitôt je leur ai

1. Voir les notes sur les Romances à la fin du volume.

demandé qui les maltraitait de si cruelle façon.

Dans le bois des figuiers, moi Figueiredo, j'entrai, dans le bois des figuiers j'entrai.

L'une d'elles me répondit : Je ne sais, infançon, mais malheur au pays qui a un mauvais roi ! Si je maniais les armes, et cela je ne le sais faire, un homme ne m'eût enlevée de si cruelle façon. Allez avec Dieu, jouvenceau, je ne sais si où vous m'avez parlé, vous me parlerez encore.

Dans le bois des figuiers, moi Figueiredo, j'entrai, dans le bois des figuiers j'entrai.

Je lui répondis : Sur ma foi, point d'ici ne m'en irai, car les yeux de ce visage chèrement je les payerais. Dans des pays lointains à votre suite j'irais, les routes longues je les parcourrais, les langues des Arabes, je les parlerais, les Mores que je verrais je les massacrerais.

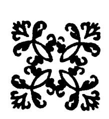
Dans le bois des figuiers, moi Figueiredo, j'entrai, dans le bois des figuiers j'entrai.

Alors j'allais à la recherche du More qui la gardait. Il menaça la fille, je m'emportai

contre lui. Il saisit une branche, je saisis un rameau, il voulait tout écraser, moi je les écrasai tous. Il avait enlevé les filles. Les filles, je les enlevai. Celle qui m'avait parlé, je l'enfonçai dans mon cœur.

Dans le bois des figuiers, moi Figueiredo, j'entrai, dans le bois des figuiers j'entrai.







II

LA DAMOISELLE

QUI VA EN GUERRE

Les bans sont criés pour la guerre entre la France et l'Aragon. — Ah! disgrâce! me voici vieux, je ne puis répondre à l'appel. De sept filles qui me sont nées que pas une ne soit un garçon!

La plus jeune répond alors avec un air délibéré : Que j'aie des armes, un cheval, et je serai votre garçon.

— Mais tu as les yeux bien brillants, fille on te reconnaîtra.

— Quand je passerai sur les rangs, mes yeux, je les tiendrai baissés.

— Tu as les épaules bien hautes, fille on te reconnaîtra.

— Que j'aie des armes bien pesantes, les épaules s'abaisseront.

— Tu as la poitrine élevée, fille on te reconnaîtra.

— Que j'aie un pourpoint bien serré, ma poitrine s'aplatira.

— Tu as les mains mignonnes, fille on te reconnaîtra.

— Que j'aie des gantelets de fer, elles y seront renfermées.

— Tu as les pieds bien délicats, fille on te reconnaîtra.

— Je chausserai bottes éperonnées, jamais mes pieds n'en sortiront.

— Monsieur mon père, madame ma mère, je sens au cœur grande souffrance, les yeux du comte Daros sont des yeux de femme, d'homme, non.

— Engagez-le, mon fils, à se promener avec vous dans un verger ; si c'est une femme, vous la verrez mettre la main sur une pomme.

La demoiselle, avisée qu'elle était, s'arrêta devant un citronnier.

— Les beaux cédrats, comme ils sont bons pour parfumer un cavalier. Les jolies pommes pour qui aurait dame à qui les présenter.

— Monsieur mon père, madame ma mère, je sens au cœur grande souffrance, les yeux du comte Daros sont des yeux de femme, d'homme, non.

— Invitez-le, mon fils, à dîner avec vous; si c'est une femme, jambes croisées, sur l'estrade elle ira s'asseoir.

La demoiselle, avisée qu'elle était, alla s'asseoir sur les hauts bancs.

— Monsieur mon père, madame ma mère, je sens au cœur grande souffrance, les yeux du comte Daros sont des yeux de femme, d'homme, non.

— Engagez-le, mon fils, à faire avec vous un tour au champ de foire; si c'est une femme, certainement les rubans la tenteront.

La demoiselle, avisée qu'elle était, fit le tour du champ de foire, elle passa devant les rubans et s'acheta une dague.

— Quelle belle dague voilà pour ferrailler avec les hommes. Les rubans sont bien jolis pour qui aurait à en parer une dame.

— Monsieur mon père, madame ma mère, je sens au cœur grande souffrance, les yeux

du comte Daros sont des yeux de femme, d'homme, non.

— Engagez-le, mon fils, à se baigner avec vous dans la rivière, si c'est une femme, certainement elle trouvera une défaite.

La demoiselle, avisée qu'elle était, commençait à se déshabiller, quand son page lui apporta une lettre. Elle lit, se met à pleurer : — Voici nouvelles qui m'arrivent, nouvelles pleines de tristesse. On m'apprend que ma mère est morte, mon père près de trépasser. Les cloches de ma paroisse, d'ici je les entends tinter. Les deux sœurs que j'ai laissées là-bas, d'ici je les entends pleurer. Monte à cheval, cavalier, si tu veux m'accompagner.

Ils arrivent au château, promptement mettent pied à terre. — Monsieur mon père, je vous amène un gendre si vous le voulez accepter. Il fut mon capitaine à la guerre et d'amour me voulut conter. Si maintenant il m'aime encore à mon père, il lui faut parler.

Sept ans je fus à la guerre et fis le rôle de garçon. Nul ne me reconnut pour femme si ce n'est mon capitaine; il me reconnut par mes yeux, mais par autre chose, non.



III

LA JUSTICE DE DIEU

Le comte est traîné en prison, il est conduit sous bonne garde. Ce n'est point pour avoir volé, ni avoir commis quelque meurtre. C'est pour avoir fait violence à une fille qu'il rencontra, s'en revenant de Compostelle. Non content d'en abuser, ses désirs assouvis, il l'a laissée à son valet. Il l'assaillit dans la montagne, bien loin de tout lieu peuplé, et il la laissa pour morte sans pitié, ni souci; trois jours et trois nuits durant, elle resta tout en larmes dans ce désert. Elle y fût restée plus longtemps à pleurer, si Dieu, qui toujours secourt les malheureux, n'avait fait passer par là un vieux soldat, pauvre vieillard à barbe blanche comme neige.

Il s'appuyait sur son épée qui lui tenait lieu de bourdon. Son esclavine et son chapeau étaient bordés de coquillages. De la pauvre pèlerine il s'approcha. D'une voix douce, affectueuse, il lui dit : Ne pleure plus, ma fille, tu as trop pleuré. Ce félon de chevalier est emmené sous bonne escorte.

Ainsi parlant, le vieux soldat prend la fille en sa compagnie. Il se présente à l'audience du roi où déjà l'on avait traduit le comte : — Bon roi, par le saint Apôtre, je réclame qu'à la pèlerine tout droit soit fait. La loi de Dieu veut qu'il l'épouse, la loi des hommes le condamne à être décapité. Nuls privilèges de noblesse ici ne sauraient le couvrir. Privilèges ne valent pas lorsque Dieu est l'offensé.

Le roi dit à ceux du conseil, d'un air courroucé :

— Sans délais que cette affaire devant moi soit expédiée.

— L'affaire est considérée, Sire; elle est jugée, bien jugée. Qu'il choisisse : l'épouser ou bien être décapité.

— Tel est mon plaisir, dit le roi; faites venir le comte. Ou épouser la pèlerine, ou perdre la tête à l'instant.

— Vienne le bourreau et sa hache, répondit le prisonnier. Plutôt souffrir mille morts que vivre dans l'ignominie.

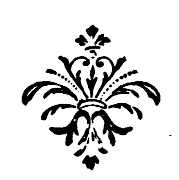
Alors se dresse le vieillard, le bon vieux brave soldat :

— Bon roi, c'est mauvaise justice! Votre sentence est mal rendue. D'abord épouser la fille, ensuite être décapité. Avec le sang l'honneur se lave, mais le péché n'est pas lavé.

Tout en disant ces paroles, il avait jeté son épée. Ses insignes de pèlerin, ses armes de soldat disparaissent et il se montre en habit de saint évêque. Sa mitre était de pierres fines, sa crosse de bel or massif. Il prit la main de la pèlerine, celle du comte il y mit. Ainsi présentes les personnes, par sacrement il les unit. Les assistants pleuraient tous. Plus que tous, le criminel. En larmes il demandait la mort, pour mettre fin au déshonneur.

Du saint évêque il reçut, tout contrit, l'absolution et on l'emporta mourant sans qu'il fût besoin du bourreau. La main de Dieu était sur lui, avant une heure il expira. Mais alors le saint Apôtre vint à l'aide de cette âme, car pèlerin, soldat, évêque, n'étaient rien autre que lui.

5





IV

LA PRINCESSE PÈLERINE

La princesse par pays s'en allait voyageant, en quête d'un chevalier qui l'avait abandonnée, peine amère ! Près d'un château flanqué de tours, la princesse, un soir, s'arrêta. Elle pensa, sur certains indices, que là le chevalier devait être. — Est-il ici le chevalier ? C'est bien ici qu'il doit être. — Une dame lui répondit, courtoise dans sa parole : — Le chevalier est dehors, mais ne doit tarder à rentrer ; si la voyageuse est pressée, je le ferai appeler. — Ces paroles n'étaient pas dites que le chevalier rentrait : — Que faites-vous ici, madame ? Qui vous a conduite ici ? — C'est l'amour d'un chevalier qui jusqu'ici m'a amenée. Il promit de revenir bientôt, mais

je ne l'ai plus revu. J'ai quitté mon père, ma maison, j'ai couru par terre et par mer en quête de ce chevalier sans jamais le pouvoir atteindre. — C'est un mauvais destin, madame, qui si tard vous fit arriver. Moi, j'avais dû fuir votre père; parce qu'il voulait me tuer, jai parcouru bien des pays, j'ai passé les mers et suis ainsi venu à ce château. Vous m'aviez fait vous jurer qu'avant une année et un jour avec autre dame ou damoiselle je ne me marierais point. Un an et un jour étaient passés, de vous je n'avais ouï parler et avec la dame de ce château, hier, je me suis marié. — Ces paroles n'étaient pas dites, voilà la voyageuse qui meurt: — Ah! peine de ma vie, ah! vie de ma peine! que faire de cette beauté qui dans mes bras vient de mourir?

Du haut de la tour, sa femme était en fureur. — Ote-la d'ici, chevalier, et jette-la dans la mer. — Telle chose ne ferai-je, madame, car elle est de sang royal et aima à l'extrême qui lui fut déloyal. Pour qui ne sait être constant, meilleur serait ne pas aimer. Ces paroles n'étaient pas dites le chevalier expirait. La dame du château ordonna de les enterrer dans deux tombes bien profondes sur le rivage de la mer. Sur la tombe

du chevalier poussa un bouquet de funèbres pins. La tombe de la dame se couvrit de mélancoliques roseaux. La châtelaine ordonna de les couper, mais de leurs racines toujours ils venaient à repousser et, la nuit, la châtelaine les entendait soupirer.







V

LE CAPTIF

Je venais du port de Hambourg sur une belle caravelle, les Mores nous ont capturés entre la guerre et la paix. Pour me vendre, ils me conduisirent à Salé, qui est leur pays. Il n'y eut More ni Moresque qui de moi donnât un liard. Il n'y eut qu'un chien de Juif qui voulut bien m'acheter. Il me rendait la vie bien dure, me faisait une vie de chien, le jour fouler la sparterie et la nuit moudre la canelle, avec un bâillon dans la bouche pour que je n'en puisse manger. Mais bonne fortune voulut que j'eusse une bonne patronne qui me donnait du pain blanc, du pain qu'elle même mangeait. Elle me donnait ce que je demandais, plus même

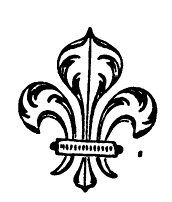
que je ne voulais, et dans les bras de la Juive je pleurais, mais non pour elle. Elle me disait alors : — Ne pleure pas, chrétien, retourne dans ton pays. — Comment m'en irai-je d'ici, madame? Je n'ai pas d'argent. — Si c'est pour avoir un cheval, je te donne une jument; si c'est pour avoir un navire, je te donne une caravelle. — Belle maîtresse, ce n'est pas pour me procurer un cheval, car Masagan est loin d'ici, loin est Ceuta la Castillane. Ce n'est pas non plus pour avoir un navire avec quoi m'enfuir. M'enfuir, ce serait voler ton père qui m'a acheté. — Prends cette bourse, chrétien, cette bourse de soie jaune. Lorsque ma mère mourut, elle m'en laissa maîtresse. Va-t'en, paie ton rachat et aux dames de ton pays raconte l'amour de la Juive, combien il vaut mieux que le leur.— Ces paroles n'étaient pas dites, voilà le patron qui vient. — Soyez le bienvenu, patron, et que Dieu soit loué, car je viens de recevoir nouvelles que ma rançon est arrivée. — Chrétien, chrétien, que dis-tu là? — Il te faudrait bien des cruzades. Qui t'a donné assez d'argent pour te pouvoir racheter? — Mes deux sœurs en ont amassé pour moi une partie et l'autre partie, je l'a-

vais réservée. Un ange du ciel m'a porté cet argent, un ange par Dieu envoyé. — Écoute, chrétien, dis-moi; si tu voulais renier, de toi je ferais mon gendre et tu serais maître de mon bien. — Je ne veux pas être Juif, encore moins turc renégat. Je ne veux pas être maître de ton bien, si grand qu'il soit, car je porte dans mon cœur mon Jésus crucifié.

— Oh! qu'as-tu, fille Rachel, dis-moi, fille bien-aimée si par ce maudit chrétien tu as été mise à mal? — Laisse ce chrétien, mon père, je n'ai rien à lui réclamer; s'il a eu la fleur de mon corps, c'est moi qui la lui ai donnée.

Il l'enferma dans une tour qu'il fit bâtir toute en pierres, de peur que les Mores ne dissent : La Juive est déshonorée.— Mandoline, ma mandoline, au mur reste suspendue pour toujours; mes amours s'en vont emportés par les flots amers.







VI

HELÈNA

Ah ! le mal du pays me prend, je voudrais être chez mon père. Le mal d'enfant s'annonce aussi et ma mère n'arrive pas. — Si tu as le mal du pays tu peux aisément t'en guérir. Le mal d'enfant n'est pas si proche; fais tes paquets et vite en route.

— Ce soir quand viendra mon mari, qui lui servira son souper ? — Du gibier qu'il apportera je lui ferai faire un bon plat. Je lui donnerai de mon pain, de mon vin ce qu'il lui faudra.

—

— Où est Hélène, mon épouse ? Pourquoi

manque-t-elle au souper? — Ton époųse Hélène, mon fils, pour toujours elle est partie. Elle est allée dans sa maison, elle ne peut plus nous souffrir. Elle m'a appelée vieille chienne, toi fils de ta chienne de mère. — Mon bon cheval andaloux, vite, vite, qu'on me le selle. Cette femme, de par Dieu, elle le paiera chèrement.

—

Bonne nouvelle, à l'arrivé ici vous attend, mon gendre, c'est un garçon, un beau garçon un ange à mettre sur l'autel. — Bonne nouvelle vous me donnez, moi j'en apporte de mauvaises. La mère qui l'a mis au monde, n'est pas celle qui l'élèvera. Hélène, sors de ton lit, il te faut m'accompagner. — Femme accouchée depuis une heure, où prétendez-vous l'emmener? — Pas loin d'ici, par beaux chemins. La traite ne sera pas rude. La lune brille encore au ciel et mon cheval andaloux marchera plus vite qu'elle. — Qu'il aille vite ou lentement, où voulez-vous mener ma fille? — Oh! ma mère, faites silence; il n'y a pas à contredire. En mariage bien ordonné c'est au mari à commander. Que l'on me

donne une ceinture afin que je serre mon ventre, ce pourpoint garni de fourrures pour me tenir chaudement. Et maintenant apportez-moi mon fils, je veux l'embrasser. Ah! de ces baisers, mon fils, garderas-tu le souvenir? Faites l'en souvenir, ma mère, aussitôt qu'il saura parler. — Ma fille, que dis-tu? Que dis-tu, chère fille? — Ma mère tout est bien aisé, le voyage sera bref, nous marcherons par beaux chemins et le cheval andaloux ira plus vite que la lune.

—

Le cheval était andaloux, il devançait bien la lune, mais le chemin était pierreux, le cheval trébuchait souvent. Ils voyagent, ils vont voyageant sans que l'un à l'autre parle. Déjà ses mains étaient froides, son ventre se ballonnait. Au sommet de la montagne, elle pousse un gémissement et commence à défaillir. — Quel gémissement est-ce là, pourquoi soupires-tu, Hélène? — C'est que ma vie est à sa fin, tantôt je m'en vais expirer, depuis une heure accouchée, je suis baignée dans mon sang.

Elle ne tient plus à cheval, pied à terre il

lui faut mettre. C'était l'agonie de la mort qui, dans ce moment, la prenait. — A qui laisses-tu tes bijoux? Qui pourra mieux t'en savoir gré? — Je les laisserai à ma sœur, si tu veux bien le permettre. — A qui laisseras-tu cette croix et les pierres de ton collier. — La croix, je la laisse à ma mère, sûrement elle priera pour moi. Elle ne voudrait pas les pierres, pour toi tu peux bien les garder, si à une autre tu les donnes, mieux que moi fais qu'elle s'en pare. — Ton bien à qui le laisses-tu? Qui saura le faire valoir? — Je le laisse à toi, mon mari, que Dieu t'en fasse profiter. — Ton fils, à qui le laisses-tu pour le faire bien élever? — A ta mère, et plaise à Dieu qu'il se fasse d'elle aimer. — Non pas à cette chienne, elle pourrait bien le tuer. Laisse-le plutôt à ta mère qui saura le bien élever. Avec les larmes de ses yeux elle saura le laver et ôtera de sa tête ses coiffes pour l'emmailloter. En entendant ces paroles la pauvre âme prend courage, mais la voix qui part du cœur ne peut arriver aux lèvres, avec les yeux seulement elle dit qu'elle lui pardonne.

— Ne me pardonne pas, Hélène, Dieu ne pourrait pas t'écouter. Je commence à res-

sentir tous les tourments de l'enfer, quand je vois remonter au ciel mon bon ange gardien. Maudites soient langues traîtresses, maudit moi qui les écoutai; sur la foi de méchantes langues, j'ai moi-même tué mon ange. Sept ans et un jour par-dessus, je ferai pèlerinage; à la porte sainte de Rome je veux aller m'agenouiller. Je fonderai un couvent dans ce lieu sanctifié, sept messes on y dira chaque jour à sept autels. Ceux qui viendront les entendre diront : là-bas il pécha, il fait ici pénitence pour obtenir son pardon.





VII

LA NEF CATHERINETTE

Sur la nef Catherinette, il y a long à raconter. Je vous en dirai une histoire faite pour émerveiller.

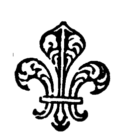
Depuis un an et plus d'un jour, ils allaient errant par la mer. Ils n'avaient plus rien à manger, rien à mettre sous la dent. Ils font tremper une semelle pour le repas du lendemain, mais la semelle était si dure qu'ils ne la purent avaler. Ils tirent au sort pour savoir qui d'eux tous on égorgera, et le sort désigna le capitaine général. — Petit matelot, monte, monte aux barres du grand perroquet, cherche à voir les terres d'Espagne ou les plages du Portugal. — Point ne vois les côtes d'Espagne, ni les plages de Portu-

gal, mais je vois sept épées nues qui sont prêtes à te tuer. — Plus haut! plus haut! encore, gabier, monte à la pointe du mât. Cherche à voir les terres d'Espagne ou les plages de Portugal. — Quelles étrennes, mon capitaine, mon capitaine général? J'aperçois les terres d'Espagne et les grèves de Portugal. Je vois aussi trois damoiselles, assises sous un oranger, l'une occupée à coudre, l'autre à filer sa quenouille, et la plus belle des trois, entre elles deux est à pleurer. — Toutes les trois sont mes filles, que je voudrais les embrasser! La plus belle des trois, gabier, je te la donnerai pour femme. — Votre fille n'est point pour moi, trop chère fut à élever. — Je te donnerai tant d'argent que tu ne pourras le compter. — Je ne veux point votre argent, il vous coûta trop à gagner. — Je te donnerai mon cheval blanc qui n'eut jamais son égal. — Gardez pour vous votre cheval, il vous coûta trop à dresser. — Prends la nef Catherinette, sur elle tu navigueras. — Point ne veux la Catherinette, je ne la saurais gouverner. — Quelles étrennes veux-tu donc, gabier, que puis-je te donner? — Capitaine, je veux ton âme, avec moi je veux l'emporter. — Démon, je renie tes

œuvres, tu ne saurais pas me tenter. A Dieu seul appartient mon âme, mon corps je le livre à la mer.

Un ange le prit dans ses bras et l'empêcha de se noyer, le démon disparut, vent et flots accalmèrent dans un instant. Le soir, la nef Catherinette jeta l'ancre sur la rade.





VIII

DOM JOAN D'ARMADA

Son altesse, que Dieu garde, donna l'ordre à l'amirauté que le comte se préparât le matin à prendre le large. Comme le comte se prépara d'une merveilleuse façon! Il fit, à l'heure de minuit, tirer le canon de partence. Il y eut alors bien des larmes répandues tout le long du quai. Les mères pleuraient pour leurs fils, craignant de ne les plus revoir. En arrivant sur le navire, on entendait grandes rumeurs. Là le maître et les contre-maîtres se montraient actifs à l'envi. Ah! quel noble commandant a cette royale frégate, donnant signaux dans des sifflets, des sifflets neufs garnis d'argent! Ah quel noble commandant a ce royal bâtiment, donnant si-

gnaux dans des sifflets, des sifflets neufs entourés d'or.

Dom Joan naviguait, suivant la route ordonnée, on était au milieu du jour, il envoya son gabier sur la hune. Le gabier monte incontinent pour voir ce qu'il découvrirait. Monté à la pointe du mât, il s'écria d'une voix haute. — Mettez en batterie, Dom Joan, et chacun à ses pièces. Voici une si grande flotte qu'elle cacherait soleil et lune.

Dans cette flotte qui venait, commandait un renégat. Celui-ci jurait par sa barbe que dom Joan le lui payerait. Dom Joan qui l'a entendu se sent tout rempli de tristesse. Saisissant un Christ en ses bras, il s'écrie de la poupe à la proue : — O petit fils de sainte Anne, fils de la vierge Marie, ne permettez pas, ô Seigneur, que sur nous l'emporte la Turquie; ne permettez pas que les Mores se remplissent d'orgueil et que vos fils se remplissent de couardise.

Les deux flottes s'abordèrent quand on fut au milieu du jour. La fumée était si grande qu'on ne pouvait plus se voir. Le boulet qu'envoyait Dom Joan était de fer et brisait tout. Le boulet qu'envoyaient les Turcs se brisaient en petites balles. Tant de sang était

répandu qu'il s'écoulait par les dalots, il y avait tant de cadavres qu'ils empêchaient les manœuvres. De sept cents il ne restait plus que quatre-vingt sur une galère, avec ses mâts brisés, son château de poupe démoli, avec son pavillon à la traîne, à la honte de la Turquie.

En arrivant dans leur pays, ils jetèrent l'ancre en lieu sûr, et leur roi qui les attendait demanda ce qui était arrivé. — C'est Dom Joan d'Armada qui a tout coulé bas. Le roi répondit : — Je n'ai regret de mes navires, j'en ferai faire de meilleurs, j'ai regret de mes hommes qui étaient la fleur de la Turquie. Qui a gagné cette bataille de si grande importance? — C'est Dom Joan d'Armada qui est le roi de la bravoure.







IX

SILVANINHA

SILVANINHA se promenait en haut dans les galeries, elle tenait un sistre d'or. Oh! qu'elle en savait bien jouer! Mais si elle jouait bien, elle chantait mieux encore. A chaque pas qu'elle faisait, son père la poursuivait de son amour. — Oserais-tu bien, Silvaninha, une nuit la passer avec moi? — Mon père, une nuit, deux nuits, toutes les nuits, si vous voulez; mais les peines de l'enfer, qui les souffrirait pour moi? — Je les prendrai ces peines, Silvaninha, car chaque jour tu me les fais ressentir.

De là s'en fut Silvaninha, elle s'en fut outrée; elle rencontra sa mère sur le parvis d'un ermitage. — Qu'as-tu donc, Silvaninha?

Qu'est-ce que tu as, ma fille ? — Oh ! pourquoi ai-je un tel père ? Faut-il que je sois sa fille ? Il me poursuit de son amour, ô ma mère, chaque jour. — Va, ma fille, à la maison ; prends une blanche chemise, que le col soit brodé d'or et les manches d'argent fin. Tu te mettras dans mon lit, je me mettrai dans le tien, et que la Vierge nous aide, la vierge sainte Marie.

Quand il se fut vers minuit, voilà son père qui survient. — Si j'avais su, Silvaninha, que tu fusses si corrompue, oh ! je n'aurais pas pour toi bravé les peines de l'enfer. — Ici n'est pas Silvaninha, mais la mère qui l'a enfantée. Elle enfanta aussi dom Alardos, maître de la cavalerie ; elle enfanta aussi dom Pedro, maître de l'infanterie. Elle enfanta Silvaninha que son père poursuivait. — Malheur à la fille qui déshonore son père ! — Malheur au père qui d'amour poursuit sa fille !

Il l'enferme dans une tour où soleil ni lune n'entrent, on lui pèse sa nourriture, on lui mesure son eau. Au bout de sept ans, voilà que la tour s'ouvrit. Silvaninha se met à une fenêtre haute et des yeux rencontre sa mère qui travaillait à un coussin. — Soyez la bien rencontrée, ma mère, ô mère de mon

cœur. Par le Dieu du ciel, je vous prie, donnez-moi une jarre d'eau, car la vie me quitte, car mon âme s'arrache de mon corps. — Je t'en donnerais, ma fille, si j'en avais d'empoisonnée, car voilà sept ans que tu as brouillé mon ménage. Ton père a juré par la croix de son épée que le premier qui te donnerait de l'eau aurait la tête coupée. Silvaninha monta à une autre fenêtre plus haute; elle vit de là ses frères qui couraient des lances. — Vous voilà, mes frères, mes frères de mon âme. Je vous demande par le Dieu du ciel que vous me fassiez donner une jarre d'eau, car la vie me quitte, car mon âme s'arrache de mon corps. — Je t'en donnerais, ma sœür, si j'en avais d'empoisonnée, car mon père a juré par la croix de son épée que le premier qui te donnerait de l'eau aurait la tête coupée.

Silvaninha monta à une autre fenêtre plus haute. De là, elle vit son père qui jouait aux billes. — C'est vous, mon père, mon père de mon âme. Je vous demande, au nom du ciel, que vous me donniez une jarre d'eau, car la vie me quitte, car mon âme s'arrache de mon corps; d'aujourd'hui à demain, je serai votre maîtresse.

— Accourez, pages, valets, serviteurs de ma

maison, les uns avec des jarres d'or, les autres avec des jarres d'argent; le premier qui arrivera aura une commanderie, celui qui sera le second aura la tête coupée.

Quand les valets arrivèrent, Silvaninha expirait dans les bras de la sainte Vierge, par les anges mises au linceuil.

— Sois heureuse, Silvaninha, Silvaninha de mon cœur. Ton âme va au ciel, la mienne est condamnée.



X

DONA MARIA

J'ÉTAIS la fille d'un roi et m'appelais dona Maria; j'aimais un capitaine, à cause du bien qu'il me voulait. Mon père, quand il le sut, rendit ma vie très dure; il me donnait le pain par once et me mesurait l'eau.

Le roi fit publier par toute la ville que calfats et charpentiers eussent à se réunir le jour même, afin de construire un vaisseau pour emmener dona Maria. Les calfats étaient nombreux, ils eurent fini le jour même; on mit dans le vaisseau des vivres pour sept ans et un jour, on mit la nef en mer sans voiles et sans rames. Dona Maria était dedans sans nulle compagnie. Elle arriva à une terre où il n'y avait nulles gens, si ce n'est un ermite pieux qui menait une sainte vie.

— Qui t'a conduite ici, femme, pour la perte de mon âme ?

— Continue, pieux ermite, à mener ta sainte vie. Ce vent, qui m'a menée ici, pourra me remmener. Souffle, vent, souffle ; obéissez, vagues, conduisez-moi dans mon pays, c'est ce que je souhaite.

Le roi étant à la fenêtre à l'heure de midi, vit entrer un navire sans voiles et sans rames.

— Dites-moi quel est ce vaisseau qui entre sans ma permission ?

— C'est votre fille, seigneur, appelée dona Maria. — Puisque c'est ma fille, je la veux aller visiter. Dis-moi, toi, ma fille, comment tu as traversé les mers ?

— Les mers me rendaient honneur, les vents me faisaient courtoisie et les anges venaient la nuit pour me tenir compagnie. Ils partaient avec le soleil et revenaient le lendemain, et la Vierge m'appelait sa servante Maria.





XI

LE PALADIN CONSTANT

Aventuré dans le pays moresque, un paladin fut capturé et comme esclave il fut livré au noble Miramolin. Le roi more avait une fille plus blanche que le jasmin, ses yeux étaient ravissants, son corps était très gracieux. Un jour que Celima regardait vers les tours de Safim, elle aperçut le pauvre esclave tout pensif, travaillant par là. Ce qu'elle éprouva dans son cœur, elle aurait voulu le cacher. Elle pleura, mais en silence, ses pleurs, nul ne les entendit. Depuis cet instant, ses passe-temps n'eurent plus pour elle aucun attrait, l'amour seul occupa son cœur et ne se fit que trop sentir. Des jours entiers elle demeure sur la terrasse du château pour

voir de là dans le jardin le pauvre esclave qui travaille. A la fin, elle ne peut plus faire taire sa passion, tout l'amour qui est dans son cœur elle le révèle au chrétien. Lui pourtant ne sait y répondre. Il ne dit rien à la princesse, mais il songe aux amours qu'il a laissés dans son pays. Constant est tout à sa peine; il ne veut rien de Celima, son cœur est armé d'un airain qui le défend de tous les traits. Voyant que l'amour ne le peut vaincre, la princesse lui parle ainsi : — Tout mon or, toutes mes richesses, si tu le veux, seront à toi pour racheter ta personne qui a captivé la mienne. Dis-moi, chrétien, ne veux-tu pas? Ah! dis-moi un oui ou un non.

— Je ne veux ni de votre or ni de rien qui se trouve ici. De mon pays, il en viendra, madame, pour me racheter.

— Si tu ne veux de mon or, ni de rien qui se trouve ici, eh bien! je serai ton esclave, et en tout je te servirai. Dis-moi, chrétien, ne veux-tu pas? Ah! dis-moi un oui ou un non.

— Je ne vous veux pas pour esclave, Dieu vous donne un meilleur destin. Madame, quelle est votre erreur, que vous vous trompez sur moi!

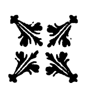
— Si c'est de mon dieu que tu ne veux pas,

ni de mon père le Miramolin, j'aurai de l'amour pour ton Dieu, et ton père sera le mien. Dis-moi, chrétien, ne veux-tu pas? Ah! dis-moi un oui ou un non.

— Je ne veux de vos amours ni de vos richesses d'ici. Plus d'amours et plus de richesses m'attendent dans mon pays. Maudite soit l'heure qui m'a fait aborder ici. Je repousse une âme qui se donnait à Dieu, un cœur qui se donnait à moi; qu'avec vous soit le bonheur, moi je ne suis pas né pour vous.

Quand elle entendit ces paroles, elle jura de se venger. Au bout de sept jours écoulés, le paladin était mort. Fut-ce par trahison de la princesse? Nul ne le sait.







XII

LE COMTE NILLO

Le comte Nillo, le comte Nillo mène baigner son cheval. Tandis que le cheval boit, le comte se met à chanter. Il faisait déjà bien sombre, le roi ne le put reconnaître; la pauvre infante se demandait si elle devait rire ou pleurer.

— Fais silence, ma fille, écoute, belle chanson tu entendras. C'est un ange qui chante au ciel ou la sirène dans la mer.

— Non, ce n'est pas un ange au ciel ou la sirène dans la mer. C'est le comte Nillo, mon père, celui qui me veut épouser.

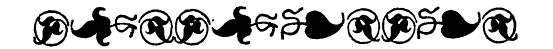
— Qui parle du comte Nillo? qui ose ici le nommer, ce vassal rebelle que j'ai fait exiler.

— Seigneur, à moi seule est la faute, vous devez punir moi seule. Je ne puis pas vivre sans lui, c'est moi qui l'ai fait venir.

— Tais-toi, tais-toi, fille traîtresse, ne me dis pas ton deshonneur. Avant que le jour ne paraisse tu le verras décapiter.

— Le bourreau qui l'exécutera peut aussi pour moi s'apprêter. Là où vous creuserez sa fosse, faites aussi creuser la mienne.

Pour qui sonnent ces cloches? Pour qui ces cloches sonnent-elles? Le comte Nillo est mort, l'infante va trépasser. Les deux fosses sont ouvertes, voilà qu'on enterre le comte au parvis de l'église et l'infante au pied de l'autel. Sur l'une des fosses pousse un cyprès et sur l'autre un oranger. L'un grandit, l'autre grandit, leurs branches se rejoignirent et se donnaient des baisers. Le roi en fut informé, il ordonna qu'on les coupât. Du cyprès sort un sang noble, de l'oranger un sang royal. De l'un s'échappe une colombe, de l'autre un pigeon ramier. Quand le roi se met à table, les oiseaux se posent en face de lui : — Malheur soit sur leur tendresse, malheur soit sur leur amour. Ni dans la vie, ni dans la mort je n'ai pu les désunir.



XIII

DOM PEDRO MENINO

Le marquis avait trois fils, trois fils avait le marquis, le roi les fît appeler que chacun s'en vint à son tour, le plus âgé pour le vêtir et le second pour le chausser et le plus jeune de tous trois, pour être le barbier du roi.

La princesse qui le vit, de lui se sentit éprise. Quand le roi connut telle chose, il ordonna qu'il périrait. Il le fit mettre en une tour pour y rester jusqu'à sa mort.

Passait un chasseur allant à une chasse royale.

— Que faites-vous ici, dom Pedro, mon cousin ?

— On me destine à la potence, demain

matin je dois mourir, pour une parole d'amour qu'à la princesse j'ai dite.

Alors s'en fut le chasseur à la chasse royale.

— Je vous apporte des nouvelles, qu'il me coûte de vous donner, car, condamné à la potence, votre fils doit mourir demain.

Dès qu'elle eut entendu cela, elle se hâta de partir, et ses suivantes et ses femmes avaient peine à l'accompagner, avec ses habits sur son bras, n'ayant pris temps de les passer.

— Que faites-vous ici, mon fils, dans une si triste prison?

— Condamné à la potence, demain matin je dois mourir pour une parole d'amour qu'à la princesse j'ai dite.

— Tenez, prenez cette viole, chantez, en vous accompagnant, cette chanson que votre père chantait au jour de la Saint-Jean.

— Dieu peut-il faire une femme ayant un cœur aussi dur! Son fils bientôt va mourir, elle lui ordonne de chanter :

« Oh! quel jour c'est que le jour, que le beau jour de la Saint-Jean, quand jeunes gens avec leurs dames, ensemble se vont promener, les uns portent œillets et roses, les autres portent basilics. Ah! qu'il est triste

pour moi d'être dans une aussi sombre prison, où je ne puis point voir briller le si doux rayon du soleil. »

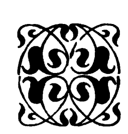
Le roi qui s'allait promenant, soudain arrêta son cheval.

— Quelle voix divine est-ce là? Ici qui peut chanter ainsi? Ou ce sont les anges dans le ciel ou les syrènes dans la mer.

— Ce ne sont anges dans le ciel, ce ne sont syrènes en mer. C'est dom Pedro Pequenino que mon père veut voir mourir, moi je le voudrais pour mari, si mon père me l'accordait.

— Vite que vienne le geôlier et qu'il le mette en liberté, prends-le, ma fille, pour mari, puisque Dieu le veut de la sorte.







XIV

FLEUR DE MARILIA

MARILIA, fleur des Marilias, plus belle que le soleil et la lune, je voudrais dormir avec toi, une nuit, une nuit pas plus. — Monte, monte chevalier, une nuit et pas davantage. Mon mari est allé à la chasse, là-bas près de l'Aragon, il disait qu'il allait tuer des Mores, et les Mores l'ont tué.

Ils en étaient là, quand le mari arriva. — Quel est ce cheval blanc qui est là dans ma cour. — Ce cheval est à vous, mon père vous l'a envoyé. — Quelle est cette épée nouvelle qui est là à la fenêtre. — Cette épée est à vous, pour vous en servir à la guerre. — Qu'est-ce que c'est que ce chevalier qui est là dans ma chambre à coucher. — C'est un

frère à moi, mon frère, votre beau-frère. — Si c'est un frère à toi pourquoi ne vient-il me parler.

Il prit son poignard pour aller le tuer.

— Non, non, ne le tue pas, mon mari, non, non, ne le tue pas; Dom Joan, tue-moi auparavant, car la trahison vient de moi. Elle saisit le poignard et dans son cœur l'enfonça.

Le sang qui coulait d'elle faisait une mare par terre. Il ordonna de la relever avec une grande douleur de cœur, il ordonna de l'enterrer au pied d'un basilic.



XV

LA REINE ET LA CAPTIVE

En chasse, en chasse, petits Mores, il me faut une esclave chrétienne, descendez la mer, vous autres remontez par terre. Ramenez une esclave chrétienne, elle sera pour notre reine.

Les uns descendent la mer, les autres remontent par terre. Ceux qui parcoururent la mer ne trouvèrent qui captiver, ceux qui battirent la terre eurent meilleure chance. Ils rencontrèrent le comte Flores qui venait de pèlerinage, il revenait de Saint-Jacques, de Saint-Jacques de Galice. Ils tuèrent le comte et la comtesse fut captive.

Dès que la reine en eût nouvelle, à sa rencontre elle alla : — Bien venue soit mon es-

clave, qu'elle soit la bienvenue. Voici, je lui remets les clés de l'office et de la cuisine, je ne me fie pas aux Moresques, je crains qu'elles ne me jettent des sorts. — J'accepte ces clés, madame, puisque telle est mon infortune; comtesse hier je commandais, aujourd'hui je suis fille de cuisine. — La reine était enceinte, l'esclave l'était aussi. Le sort, bon ou mauvais, voulut qu'au même jour elles accouchassent. La captive eut un fils, la reine eut une fille; mais des chiennes de commères pour avoir plus riches cadeaux, donnèrent le fils à la reine et la fille à l'esclave : — Ma fille! fille de mon âme! avec quoi te baptiserai-je? Les larmes de mes yeux te serviront d'eau bénite. Je te nommerai Blanche-Rose, Blanche fleur d'Alexandrie. Ainsi s'appelait autrefois une sœur que j'avais. Les Mores nous l'ont enlevée un jour de Pâques-fleuries, comme elle cueillait des roses dans un jardin qu'avait mon père.

Ces paroles mouillées de larmes, voilà que la reine les entendit, et des pleurs dans les yeux, aussitôt elle s'écria : — Femmes, mes femmes, ayez bien soin de cette esclave, si je n'étais dans mon lit, c'est moi-même qui la servirais. La reine se lève à peine qu'elle

va voir la captive. — Comment vas-tu, mon esclave ? comment se porte ta fille ? — Ma fille va bien, madame, et moi comme une femme en couches. — Si tu étais dans ton pays, comment nommerais-tu ta fille ? — Je la nommerais Blanche-Rose, Blanche fleur d'Alexandrie. Ainsi s'appelait autrefois une sœur que j'avais. Les Mores nous l'ont enlevée, un jour de Pâques-fleuries, comme elle cueillait des roses dans un jardin qu'avait mon père. — Et si tu voyais ta sœur pourrais-tu la reconnaître. — Oui, si je la voyais nue de la ceinture jusqu'en haut ; sous son sein gauche elle avait un petit signe noir. — Ah ! malheureuse que je suis ! Je me fais chercher une esclave et l'on m'amène ma sœur ! — Trois jours ne s'étaient pas passés que mourut la fille de la reine. La comtesse Flores pleurait croyant que c'était sa fille ; la mère pleurait davantage car son cœur parlait. Les servantes ne purent se taire, on sut ce qui s'était passé. La mère, son fils dans les bras, pensa en mourir de joie. Trois heures à peine s'étaient écoulées, l'une à l'autre se disaient. — Si l'on était en Portugal, terre que Dieu a bénie ! — Elles ramassèrent un trésor, joyaux d'or et pierreries, et

par une nuit bénie, elles s'enfuirent du pays des Mores. Dans leur pays elles atteignirent la terre de Sainte-Marie. Toutes deux entrèrent au couvent, et au même jour prirent l'habit



XVI

NOTRE-DAME DES MARTYRS

O pure Vierge des Martyrs, belle Vierge sainte Marie, étoile brillante du ciel, lumière éclatante du jour, tous vos miracles compter, qui le pourrait faire jamais. Le plus merveilleux entre tous, s'est accompli dans cette ville que l'on nomme Castro-Marim, et ce miracle fut si grand qu'en Portugal et en Castille, et même jusqu'en Barbarie il cause, à qui l'entend conter, admiration et stupeur.

Il était un chrétien qui menait une triste vie, dans le plus pénible esclavage. Là-bas, sur la rive d'Alger, plus cruelle captivité, nul chrétien jamais n'endura. Le chien de More qui l'avait acheté à Almeria, nourrissait tou-

jours cette peur que le chrétien ne s'échappât. Et, sans cesse, ce chien maudit, qui vivait dans l'inquiétude, d'une façon impitoyable molestait le pauvre captif. Il ne savait qu'imaginer pour le garder plus sûrement. Il avait commandé qu'on fit un coffre excessivement solide, et dans le coffre sans retard il mit le malheureux chrétien. Il n'était pas encore content de ce qu'il avait fait ainsi, et toujours son méchant esprit était troublé de mille craintes, mais l'idée d'un autre tourment vint bientôt réjouir son âme. Il lia d'une grosse chaîne les pieds et les mains de l'esclave, et outre cela, sur le coffre ce chien d'infidèle dormait. Le chrétien avait seulement de l'eau trouble avec du pain noir, mais une invincible espérance qu'il mettait dans la sainte Vierge faisait poindre une vie nouvelle sur celle qu'il passait ainsi, et nuit et jour il invoquait la bonne Vierge souveraine pour que son âme eût vigueur et pour qu'elle le délivrât de si dure captivité. La sainte Vierge des Martyrs entendant toute sa prière, pour cette âme dans la douleur ne resta pas impitoyable. Le coffre qui était sur terre, tout à coup fut entouré d'eau; emportant le chien d'infidèle qui sur le couvercle dormait, sur la

surface des eaux trois jours durant il navigua. Déjà paraissait le matin, le matin d'une belle journée. De nouvelles plages se montrent, d'autres cieux, quelle allégresse ! D'une tour, le coq par trois fois a le grand miracle annoncé. Les cloches des clochers sonnèrent sans que personne les touchât, car tout le monde dormait encore. Les aboiements de plusieurs chiens retentirent jusqu'à la mer. Quand le More entendit les cloches il fut désolé de se voir, de se voir avec son esclave, dans une contrée étrangère, dans un pays inconnu.

Echouant sur un sable fin, le coffre s'ouvrit de lui-même, avec un visage bouleversé, le More dit à son esclave : — Chrétien, quel est ce pays ci qui paraît être un grand royaume ? Est-ce que dans ton pays, chrétien, les coqs chantent, les cloches sonnent, les chiens aboient avant le jour ?

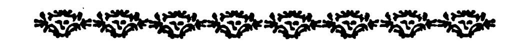
— Je sais que ce pays est mien, quand je ne le reconnaîtrais pas. Dans cette contrée-ci, seigneur, les coqs chantent, les chiens aboient à l'envi, avant que paraisse le jour.

Le Sarrazin épouvanté de ce qu'il apprenait de l'esclave, sans lui demander rien de plus, de sa chaîne le délivra : — Lève-toi,

et pardonne-moi, chrétien, le mal que je t'ai fait. Jusqu'ici tu fus mon esclave et maintenant je suis le tien.

Tout le peuple était accouru afin de voir un tel miracle. Avec leurs pourpoints incarnats les gens de justice étaient là. En foule, d'un saint ermitage tous ils ont pris le chemin. Le More avec une foi vive demande alors qu'on le baptise. Et voilà qu'au pied de la Vierge jaillit une source si pure, si cristalline, qu'elle causait à tous admiration. Avec cette eau bénite, cette eau de si grande vertu, fut incontinent baptisé le More de Barbarie, le fils d'Agar. Au-dessous de la fraîche fontaine et de l'eau qu'elle répandait, il se forma un beau lac, et pour combler tant de prodiges, au bout de sept jours, un vert frêne s'élançait du milieu des eaux. Il était merveilleux de voir comme il croissait rapidement. Et depuis ce temps à la Vierge on fit là un pèlerinage, et tout le monde s'y rendait, de Portugal et de Castille.





XVII

JÉSUS MENDIANT

Un laboureur allait par les champs, il rencontra un mendiant, et le mendiant lui dit : prends-moi dans ton chariot.

Le laboureur s'empressa de mettre le pauvre dans son chariot, il le conduisit dans sa maison, dans la meilleure pièce qu'il y avait. Il ordonna de lui préparer à souper, ce qu'il y avait de meilleur à manger. Et quand la table fut dressée, le pauvre ne mangea rien.

Le laboureur ordonna de lui faire un lit, avec les meilleurs draps qu'il y avait : dessous du damas rouge, par dessus de la fine toile.

Au milieu de la nuit, le pauvre gémissait. Le laboureur se leva, pour voir ce qu'avait

le mendiant. Il le trouva crucifié sur une croix de fin argent.

— Mon Seigneur, si j'avais su que vous fussiez dans ma maison, j'aurais fait des préparatifs, car chez moi rien n'était prêt. — Taistoi, ô laboureur, ne te trouble pas l'esprit. Dans le ciel je te garderai un trône de fin argent, un autre pour ta femme qui le mérite bien aussi.





XVIII

SAINTE IRIA

Étant à ma fenêtre, mon coussin devant moi, tenant l'aiguille d'or, au doigt un dé d'argent, passa un cavalier demandant un abri, mon père refusa... que cela me peinait!

— Voici venir la nuit, il est seul sur la route, qu'on ne dise de nous, seigneur père, cette chose; que pour un cavalier demandant un abri, notre porte à la nuit est demeurée fermée.

Je priai, suppliai, cela lui coûtait fort, mais j'obtins à la fin ce que je désirais.

Je fus ouvrir la porte, il entra tout content, le menant au foyer, aussitôt il s'assit, je lui donnai de l'eau pour qu'il lavât ses

mains, une serviette aussi pour qu'il les essuyât.

Pour mon mal il me dit quelques courtes paroles, pourtant je sentais bien qu'il me considérait. Je soulevai les yeux sur lui pour mon malheur. Lui, tenait ses beaux yeux abaissés vers le sol.

Je le menai souper et très bien il mangea. Dans le lit préparé, il s'étendit ensuite. Je lui dis : bonne nuit. Il ne répondit rien. Telle discourtoisie je n'avais jamais vue.

Au milieu de la nuit, je sens que je suffoque, je sens que l'on m'emporte, la bouche baillonnée. On me place à cheval, on me tient embrassée. Nous courons, nous courrons et toujours ventre à terre. Et sans ouvrir les yeux je vis qu'on m'enlevait. Je me tus et pleurai, lui, il ne parlait pas.

Quand nous fûmes bien loin, voilà qu'il demanda comment on m'appelait quand j'étais au pays. — On m'appelait Iria, Iria la noble fille, on peut bien m'appeler Iria la malheureuse.

Toujours courant, courant, cette nuit se passa. Lorsque l'aurore vint, il osa m'attaquer et pendant bien longtemps je luttai contre lui, ni force, ni prières ne purent rien sur moi.

Il tira son poignard et il m'assassina. Il creusa une fosse et m'y ensevelit.

—

Au bout de sept années, c'était dans la huitième, passa un cavalier qui vit une chapelle : O ma sainte Iria, ô mon premier amour, si tu m'as pardonné, je suis ton pèlerin.

— Je n'ai point de pardon pour le boucher voleur qui m'égorgea ainsi que l'on tue un mouton.







XIX

MÊME SUJET

VERSION DE L'ALGARVE

Dona Iria se trouvait assise dans une salle, brodant avec l'aiguille d'or et avec son dé d'argent; frappa à la porte un cavalier qui lui demandait un abri. Dona Iria lui répondit, toute triste et contrariée, que sa maison n'était pas hôtellerie ouverte à tous, que l'hospitalité sa mère pouvait seule la lui donner. Alors qu'il entendit cela, il resta fort désappointé et piquant son cheval des deux, en arrière il s'en retourna. Elle, ayant pitié de lui, le regardait de son balcon. Elle s'en fut trouver sa mère, lui demandant de l'accueillir. Le cavalier s'en revint donc avec tous ses mauvais desseins. Elle lui fit dresser

la table, il mangea de grand appétit. Elle lui fit préparer un lit afin qu'il se put reposer. Elle dormit d'un lourd sommeil, mais pour lui il ne dormait pas et avec ce pesant sommeil, moitié de nuit était passée et lui qui restait éveillé sauta en bas de son lit. Déjà son cheval est sellé ; un clair de lune blanchissait; à la chambre de dona Iria il courut plus qu'il ne marcha, et peu de temps s'était passé qu'avec elle il chevauchait, emportant la pauvre jeune fille entre ses bras évanouie. Un long chemin parcouru, ni l'un ni l'autre ne parlait, la damoiselle dans ses bras pleurait amèrement. Alors que l'on eut fait sept lieues voilà qu'il la requit d'amour mais ses sanglots étaient les mots avec lesquels elle répondait. Le cavalier avec douceur lui adressait ces paroles.

— Comment vous nommez-vous, damoiselle, comment vous nommez-vous, mon âme?

— Lorsque j'étais dans mon pays, j'étais Iria, la noble fille, mais à présent dans ces montagnes, je suis Iria la malheureuse.

Alors qu'il entendit cela, il devint comme un furieux, il voulut par force obtenir ce que n'obtenait la parole. Mais la vierge était

chère au ciel et par le ciel fut protégée, avec la dague qu'il avait, aussitôt il l'assassina. Il creusa là même une fosse dans laquelle il l'ensevelit avec tant de hâte que les cheveux il les laissa hors de la fosse. Là s'éleva une chapelle que tout le monde admirait, avec des lettres qui disaient : Sainte Iria la noble fille.

Au bout de sept longues années, un cavalier qui passait, voyant cette belle chapelle, à un pâtre ainsi s'adressait :

— Dis-moi, berger de la montagne, ô petit berger de mon âme, ce que c'est que cette chapelle, que je vois là si bien construite?

— C'est celle de sainte Iria la noble fille, qui par la main d'un cavalier fut ici même égorgée et la chapelle s'éleva sans que personne y travailla.

Le chevalier oyant cela s'agenouilla incontinent.

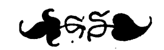
— Ma belle sainte Iria, ô sainte Iria de mon âme, pardonnez-moi l'affreuse mort que vous a donnée cette épée, que brisée ici elle reste à tout jamais ensevelie, je serai pèlerin pour vous et ferai long pèlerinage.

— O chevalier, relève-toi, mais ni pour ta dague cruelle, ni pour ton âme dans ce monde

il ne peut y avoir pardon. Ton âme n'appartient au ciel, par le ciel elle est condamnée.

De là s'en fut le cavalier pour entreprendre un long voyage. Arrivant aux portes de Rome, il vit la sainte égorgée.

— Retourne, retourne, cavalier, ton âme a reçu le pardon.





XX

LA BELLE INFANTE

La belle infante était assise dans un jardin, avec un peigne d'or, elle peignait ses cheveux. Elle jeta les yeux sur la mer et vit venir une belle flotte. Le capitaine qui la commandait la gouvernait très bien. — Dis-moi, ô capitaine de cette noble flotte, si tu as rencontré mon mari sur cette terre que le pied de Dieu a foulée. — Tant de chevaliers vont en cette terre sainte... Dites-moi, madame, à quels signes le reconnaître? — Il avait un cheval blanc, une selle d'argent doré; à la pointe de sa lance, il portait la croix du Christ. — Au signalement que tu me donnes, je l'ai vu dans un assaut mourir comme un homme de valeur, et j'ai vengé sa mort. — Ah! mal-

8

heureuse veuve que je suis! Ah! pauvre infortunée! Je reste avec trois filles dont aucune n'est mariée! — Que donneriez-vous, madame, à qui ramènerait votre mari? — Je donnerais de l'or et de l'argent tout ce que j'en possède. — Je ne veux ni or ni argent, je n'en ai pas besoin. Que donneriez-vous d'autre, madame, à qui ramènerait votre mari? — Je possède trois moulins, je les donnerais tous les trois; l'un sert à moudre de la canelle, l'autre mout du benjouin; la belle farine que nous faisons, le roi la prend pour lui. — Je ne veux pas de vos moulins, ils ne pourraient me servir. Que donneriez-vous d'autre, madame, à qui ramènerait votre mari? — Les tuiles de ma toiture qui sont faites d'or et d'ivoire. — Les tuiles de votre toiture, je ne les veux pour moi. Que donneriez-vous d'autre, madame, à qui ramènerait votre mari? — Les trois filles que j'ai, je les donnerais toutes les trois, une pour te chausser, une autre pour te vêtir et la plus jolie de toutes pour dormir avec toi. — Vos filles, infante, ne sont des dames pour moi. Donnez-moi autre chose, madame, si vous voulez que je le ramène. — Je n'ai plus rien à te donner et toi rien à me demander. —

Vous ne m'avez pas tout offert, madame, car il reste encore votre personne. — Chevalier qui telle chose demande et qui se montre si grossier mérite d'être traîné attaché à la queue de mon cheval tout autour de mon jardin. Vassaux, mes vassaux, vite, venez à mon secours. — Cet anneau à sept pierres qu'avec toi je partageai, où en est l'autre moitié; quant à la mienne, la voici.

— Tant d'années où j'ai pleuré, tant de craintes que j'ai eues, Dieu te les pardonne, mari, qui m'as tant fait souffrir.







XXI

LA FIANCÉE TROMPÉE

Dieu vous garde, ma tante, c'est plaisir à vous voir filer votre quenouille.— A la bonne heure soit venu, chevalier si courtois dans son langage. — A la male heure il partit, à la male heure il revient. Personne ne le reconnaît, il faut qu'il soit bien changé. Que les Mores ne l'ont-ils tué, puisque tel accueil il reçoit. — Ah! neveu de mon cœur, c'est toi, je te reconnais à ta voix; ne vois-tu pas que mes yeux, mon fils, se sont éteints à pleurer. — Tante, mon père et ma mère, je voudrais les embrasser. — Ton père est mort, mon neveu, ta mère, je l'ai enterrée. — Et qu'a-t-on fait de ma flotte qu'ici j'avais dit de garder? — Le général de la frontière lui a

fait prendre la mer. — Qu'est devenu, mon cheval, tante, que j'avais laissé ici? — Ton cheval, mon neveu, le roi l'a fait requérir. — Et qu'est-il de ma dame, tante, qu'ici j'ai laissée dans les larmes? — Ta dame aujourd'hui fait sa noce et demain sera épousée. — Tante, dites où est la noce, je veux aller m'y montrer. — Neveu, point ne te le dirai, non; tu pourrais te faire tuer. — Ma tante, ils ne me tueront pas; je sais user de courtoisie, et si manque la courtoisie, cette épée interviendra.

— Dieu vous garde, gens de la noce, et que tout soit à votre gré. — Bienvenu soit le chevalier, et qu'il s'approche pour manger. — Je ne veux prendre part à la noce et pas plus je ne veux manger; je veux voir la fiancée, laquelle est ma cousine germaine.

Elle vint elle-même toute baignée de larmes; mais, quand elle vit le chevalier, elle fut sur le point de pâmer, sur le point de mourir. — Si me voir te fait pleurer, à l'instant je me retire; mais si tu pleures la dépense, moi je suis là pour la payer. — Il devrait la payer de sa vie celui qui voulait me tromper, qui m'a dit qu'on t'avait laissé pour mort au pays d'outre-mer. Mais qu'ils restent

tous à la noce, qu'ils restent à leur dîner. Pour moi mes premières amours, nul ne me les fera quitter.

— Viennent le juge de Castille et l'alcade du Portugal; s'il n'y a pas justice ici, je la ferai avec cette épée.







XXII

LES ÉPOUSAILLES A L'AGONIE

De la frontière de Castille, triste nouvelle est arrivée : on dit que don Joan est très malade, quelle douleur pour son amie! On a fait venir trois docteurs, de ceux qu'on renomme le plus. Si l'un le rappelle à la vie, il recevra double paiement. Vinrent d'abord les deux plus jeunes, ils dirent que ce n'était rien, enfin arriva le plus vieux, mais celui-ci les détrompa : — Vous n'avez que trois heures à vivre, et l'une est à moitié passée ; qu'elle soit pour le testament et pour recommander votre âme. Pour les sacrements sera l'autre, ce sera la mieux employée. La troisième est pour les adieux à votre dame bien aimée.

Ils étaient là de leurs discours quand dona Isabel entra; il leva ses regards sur elle, ayant déjà la vue troublée : — Que tu as bien fait de venir, ô mon cher trésor désiré, car je souhaitais bien te voir dans ce moment si douloureux. — J'ai foi dans la vierge Marie, en elle je mets mon espoir; elle doit m'entendre et fera que ton mal ne sera rien.

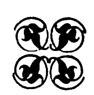
Ils en étaient à ces discours, alors que sa mère arriva. — Qu'as-tu, mon fils chéri, pourquoi cette âme pleine d'amertume? — J'ai, mère, que je suis mourant et que ma vie est achevée; je n'ai que trois heures à vivre, et l'une est à moitié passée.

— Regarde, ô fils de mes entrailles, regarde, en cette heure suprême, si tu n'aurais point quelque dette envers une dame honorée. — Oui, ma mère, je dois, je dois... que Dieu ne m'en demande compte... je dois à dona Isabel qui pour moi reste diffamée. Mais je lui laisse mille cruzades qui l'aideront à se marier. — L'honneur, mon fils, point ne se paie; mille cruzades, ce n'est rien. — Je la laisse à ces trois docteurs en la leur recommandant bien. Vous, ma mère, je vous supplie que vous la gardiez avec soin. Celui qui voudra l'épouser, ville avec elle aura gagnée;

si par hasard il disait non, qu'on lui fasse tomber la tête.

— L'honneur, mon fils, point ne se paie ni ne s'achète avec des terres, et si vous aimez cette dame, ne la laissez déshonorée. Donc que cette main déjà froidc saisisse sa main adorée. De don Joan elle sera veuve et sera comtesse appelée.







XXIII

DONA AGUEDA DE MEXIA

Il était une belle fille discrète et de bonnes façons. Dom Joan était épris d'elle, empressé, galant à merveille. Gentilhomme et beau cavalier, aucun n'était plus digne d'elle; mais le père de la damoiselle crut prendre pour sage parti, de la donner à un marchand qui demeurait dans le pays. Dom Joan, quand il sut la nouvelle, fut sur le point de trépasser; il s'en alla bien loin de là, sans dire où il se dirigeait. Trois mois il s'en alla ainsi, trois mois en pareille agonie. Il avait fait seller son cheval et sans savoir ce qu'il faisait. Il s'en allait par les chemins, ne sachant pas où il allait. A ce que voulait le cheval, le cavalier obéissait, passant de pays en pays dont

il ne connaissait aucun, et tant qu'à la fin le cheval s'en revint vers son écurie, sans que dom Joan s'en doutât. Il vint à passer par la rue où sa maîtresse demeurait. La maison qu'elle habitait, la fenêtre où il la voyait, tout est couvert par un drap noir, aussi noir que noir peut être. Il fit appeler une dame par l'amour de Dieu et de courtoisie. — Signes d'absence si lugubres, dis-moi pour qui les portes-tu ?

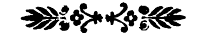
— Je les porte pour ma dame, dona Agueda de Mexia; son âme est avec Dieu, son corps est dans la terre froide, et c'est pour vous, dom Joan, pour votre amour qu'elle est morte.

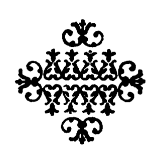
Dom Joan, quand il ouït cela, comme mort tomba à terre; ses yeux ne pleuraient pas, sa bouche ne s'ouvrait pas. Autour de lui, tous regardaient ce qu'il allait faire. Il s'en fut droit à l'église où sa dame reposait.

— Je te prie, sacristain, pour Dieu et sainte Marie, que tu m'aides à ouvrir le tombeau de mon amie.

Là il la vit aussi belle qu'il la voyait autrefois. Il mit les genoux en terre et leva les bras au ciel. Il jura par Dieu à sa dame qu'à nulle autre il ne serait. Il prit un poignard d'or pour aller lui tenir compagnie. Alors la

sainte Vierge, la vierge sainte Marie, ne voulut pas permettre que cette âme se perdît, elle fit un miracle; la morte tendit la main droite vers son amant et sa bouche eut un sourire. La vie qui s'était enfuie revint avec l'amour qui n'était point parti. On courut pour chercher son père; il était dans le désespoir. Viennent parents, viennent amis, tous avec une grande joie. Et pour femme on donna la dame à dom Joan qui était le plus digne d'elle.







XXIV

GENTILLE PASTOURELLE

Gentille pastourelle, que faites-vous ici ? — Je cherche mes brebis par ici égarées. — Si gente damoiselle à garder un troupeau ! — Seigneur, quant je naquis, j'y étais destinée. — Au milieu de ces monts, vous courez grand péril. Fillette, dites-moi, si vous voulez me suivre. — Un si brave monsieur et si méchant conseil ! Vouloir me faire perdre les brebis de mon maître ! — N'ayez pas cette peur que les brebis se perdent, pour une heure de sieste qu'ici nous passerons. — Paroles ainsi faites point ne les veut entendre, mon maître me dirait que je suis en retard. — Fillette, tu diras à ton maître que tu t'es abritée, contre ce gros nuage qui allait te

tremper. — Je dirai vérité car je ne sais mentir : qu'en gardant mon troupeau j'eus des distractions. — Ecoute, pastourelle, j'entends des bêlements. — Ce seront les brebis qui se sont échappées. — Je m'en vais les chercher et ferai diligence. Qu'importe qu'aux rocailles je m'accroche et déchire. — Avec des bas de soie, ce sera grave affaire! Dans ce hallier allez avec précaution. — Bas de soie, escarpins, pour te faire plaisir, je n'y regarde pas, mon âme, mon trésor. — Les voici ramenées il n'en manque pas une.

— Etre à votre service était ma destinée. — Seigneur, allez-vous en, ne me tourmentez plus. Mon maître va venir m'apporter à goûter. — Si ton maître survient, qu'il vienne à la bonne heure, fillette, nous dirons que j'arrive à l'instant. — Seigneur, allez vous en vous me tourmentez trop. Je ne veux plus vous voir, pas même en ma pensée. — Eh bien! adieu, ingrate et belle pastourelle, reste ici je m'en vais dans les âpres montagnes. — Seigneur, ne partez pas, revenez, accourez, car l'amour est aveugle, je me soumets à lui. — Ils s'assirent à l'ombre, autour d'eux tout brûlait. Quand elles disent non, oui est au cœur des femmes.



XXV

DOM ALEIXO

Nous étions trois sœurs, les trois se ressemblaient. L'une apprenait à l'autre à coudre et à broder. La plus jeune des trois, une nuit pour se divertir imagina de sortir par la porte du verger d'orangers avec deux torches allumées. Elle prit un habit de page qui lui allait à merveille, poignard d'or à la ceinture, brodequins lassés en couleur. Du haut en bas de la rue , elle fit ses allées et venues.

— Là haut demeurent trois sœurs, laquelle veux-je courtiser?

— Nous la regardions du balcon et nous riions de son manège. Enfin elle éteignit la torche, la lune au ciel était montée. Quand elle revint à la porte, jetant les yeux de côté,

elle vit un ermite assis sur un banc de pierre.

— Que faites-vous ici, mon père, que faites-vous en ce lieu?

L'ermite ne répondit pas, mais il se mit à se dresser si haut, si haut qu'en vérité, c'était fait pour épouvanter.

— Si tu es fils de l'enfer, je m'en vais t'exorciser. Si tu es une âme en peine je ferai dire des messes pour ton repos. — Je ne sors pas de l'enfer, tu n'as pas à m'exorciser. Je ne suis pas une âme en peine, de messes je n'ai pas besoin. Je suis l'âme de dom Aleixo qui vient te donner un avis. Au coin de la rue sous ce portail sept hommes se sont embusqués. Ils jurent par le Dieu vivant qu'ils t'arracheront la vie. — Eh bien! par le Dieu vivant et par la vierge Marie, je jure que fussent-ils deux fois sept, ils ne me feront pas reculer. Oh ça, oh ça! Cavaliers, montrez votre vaillance. Mettez la main à vos épées, à la mienne je la mettrai. Si l'un de vous n'a pas d'épée, je vais lui prêter la mienne. Avec mon beau poignard dorée je saurai défendre ma vie.

Ces paroles n'étaient pas achevées que l'ermite jette son froc. Il fut la prendre dans ses bras, l'étreignit vigoureusement; mais elle du

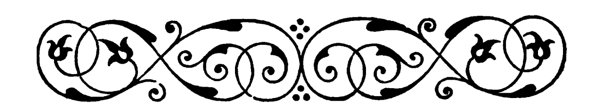
poignard doré qu'elle avait à sa ceinture lui porta au cœur un tel coup, qu'il tomba mort à ses pieds.

— Qui t'a tué, dom Aleixo, qui t'a tué, vie de mon âme? — Ma dame, c'est toi qui m'as tué, nul autre ne l'aurait pu.

Lève toi dona Maria, bien chaussée et mal vêtue, à présent en vain tu pleures et ton âme est perdue.







XXVI

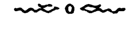
DOM ALEIXO

DANS la ville de Madrid, la meilleure ville du roi, il y avait un chevalier qui se nommait dom Aleixo. Du chevalier s'était éprise une damoiselle. Elle lui fit deux demandes pour ménager son bon renom. L'une fut qu'il vint toujours seul, l'autre qu'il vint à la minuit, quand est endormi tout le monde. Dix heures n'avaient pas sonné que dom Aleixo s'habillait, il prit son chaperon de pourpre, il prit son chapeau de gala, il prit aussi son épée pour aller voir son amie. En arrivant dans un bois, il fut assailli de pierres. — Ne m'attaquez pas avec des pierres, des pierres c'est une lâcheté. Mettez la

main à l'épée, comme je mets la main à la mienne; et si quelqu'un de vous n'en a pas, la mienne je lui prêterai. Cessez, cessez, ô vilains, n'usez point d'un pareil combat. Je veux faire un testament des biens que je possède. Mon âme je la donne à Dieu et à la vierge sainte Marie. Mon corps si vaillant je le donne à la terre froide, mon cœur à ma dame, la discrète dona Maria.

Dona Maria s'éveilla du sommeil dans lequel elle était. — Qui t'a tué, dom Aleixo, qui t'a tué, ma vie? — Ce sont vos brigands de frère qui m'ont ôté la vie. Imprudent celu qui va de nuit, avisé celui qui va de jour Malheur à celui qui a des amours et ne s'en peut dégager.

Elle prit un poignard d'or, qu'à sa ceinture elle portait. — Je veux m'arracher l'âme, pour te tenir compagnie.



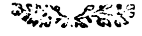


XXVII

LA PÈLERINE

Du haut de ces montagnes vertes descendait une pèlerine. Nulle autre plus honnête et belle en pèlerinage n'alla. Elle portait longue jupe qui aux herbes s'accrochait. Son chapeau rabattu cachait de bien jolis yeux. Un chevalier va derrière elle, à mauvais dessein il la suit. Pour tant qu'il pressât le pas, il avait peine à la rejoindre, si bien qu'il ne put l'atteindre avant un bois d'oliviers qui touche à un ermitage. La pèlerine effrayée s'appuie à l'arbre béni : — Je te prie, chevalier, par Dieu et sainte Marie, n'attente pas à mon honneur en ce saint pèlerinage. — Le chevalier qui est pervers, n'entend à Dieu ni à raison. Emporté d'un désir bestial

il veut assouvir son amour. Ils luttèrent bras à bras, ce fut une lutte acharnée. La pèlerine plus faible, enfin par terre fut jetée. En tombant, à sa ceinture elle aperçut un poignard. Elle l'arracha de force et dans son cœur lui planta. Aussitôt le sang noir jaillit, le sang noir coulait à flots. — Pèlerine je t'en supplie, par Dieu et la Vierge Marie! Dans ton pays n'en parle pas. Au moins ne va pas te vanter de la façon dont tu punis l'affront que je te voulais faire : — J'en parlerai dans ton pays, je me vanterai dans le mien d'avoir tué un vil coquin avec les armes qu'il portait. — Elle tire la corde de la cloche et la cloche retentit : — Au nom de Dieu je vous demande, bon ermite de l'ermitage, d'avoir pitié de ce méchant dont l'âme vient de partir. Au corps donnez terre bénite, qu'à l'âme Dieu fasse pardon.





XXVIII

LE COMTE D'ALLEMAGNE

Le soleil paraît derrière la montagne, voici le jour resplendissant et le comte d'Allemagne dormait avec la reine. Nul ne le savait de tous ceux qu'il y avait à la cour si ce n'est la princesse Juliana, fille de la reine.

— Juliana, si tu le sais, ne vas pas le découvrir, car le comte est très riche et de drap d'or il te vêtira.

— Je ne veux point de hardes d'or, j'en ai déjà de damas. Mon père n'est pas encore mort et vouloir me donner un beau-père! Que je ne puisse venir à bout de plisser cette chemise, si quand mon père reviendra de la messe je ne lui dis tout.

Ils en étaient à ces discours, le père frappa à la porte.

— Oh ! quelles sont ces discussions entre une mère et une fille ? — Le bien venu soit mon père et que Dieu soit avec lui ! J'ai à lui raconter une histoire extraordinaire. Etant à mon métier à tisser de la toile fine je vois le comte d'Allemagne... — Il t'aura rompu quelques fils ? Ne te fâche pas, ma fille, et ne me mets pas en colère. Le comte est enjoué et aura voulu plaisanter. — Je ne veux point de ses badinages, ni de ses vilains jeux, car il m'a pris par un bras et voulait m'entraîner sur un lit. — Calme-toi, ma fille, et ne m'irrite pas davantage. Demain, à ces heures-ci, le comte sera décapité.

— Levez-vous, ma mère, venez voir quel spectacle, c'est le comte d'Allemagne. Il va en compagnie, sa tête est dans un plat, son sang dans un bassin.

— Maudite sois-tu, fille, ainsi que le lait dont je t'ai nourrie, toi qui a causé la mort de ce comte si aimable.

— Calmez-vous, ma mère, et ne m'irritez pas davantage pour que je ne vous fasse conduire à la mort comme le comte.

— Bénie sois-tu, ô ma fille, ainsi que le lait dont je t'ai nourrie, petite fille de douze ans qui m'a sauvée de la mort !



XXIX

LE CHASSEUR

Le chasseur s'en fut à la chasse comme il avait accoutumé. Ses chiens étaient fatigués, il avait perdu son faucon. Marchant, la nuit le surprit au milieu d'épaisses broussailles. Il s'appuya contre une yeuse, la plus haute qui était là. Il vint à lever ses regards et vit chose bien merveilleuse. Il vit au faîte des branchages, une jeune fille si belle! Des cheveux tombant de sa tête, elle recouvrait l'arbre même, et l'éclat si vif de ses yeux éclairait toute la forêt.

Alors parla la damoiselle, vous entendrez ce qu'elle dit : — Ne t'épouvante, chevalier, ne montre pas si grande crainte. Je suis fille d'un roi couronné et d'une reine sacrée. Sept fées me jettèrent ce sort, dans les bras de ma

nourrice, que je restasse ici sept ans, sept ans et un jour de plus. Aujourd'hui s'achèvent les ans, demain se comptera le jour. Emmène-moi, au nom de Dieu, et prends-moi en ta compagnie. — Attends-moi ici damoiselle, jusqu'à demain au point du jour, je veux aller prendre conseil, et savoir l'avis de ma tante. — Alors, répond la damoiselle et comme elle lui répond bien : — Oh! mal advienne au chevalier qui se montre si peu courtois, qui sans lui tenir compagnie au bois laisse la jeune fille.

Elle resta sur son rameau, lui s'en alla trouver sa tante. Lorsque revint le chevalier, à peine le jour commençait, il parcourut tous le hallier et ne découvrit plus l'yeuse. Il s'en va courant, appelant, point ne répond la damoiselle. Il vit, en regardant plus loin, une longue cavalcade de seigneurs, de gentilshommes qui formaient une grande troupe. Ils emmenaient la belle infante, le jour en plus était passé. Le désespéré chevalier comme mort tomba sur le sol. Quand lui revint le sentiment, il mit la main à son épée. — Oh qui perd ce que j'ai perdu est digne d'un grand châtiment, je me fais justice à moi-même, et mets ici fin à ma vie.



XXX

LA FILLE DU ROI DE FRANCE

A chasser s'en fut dom Jorge, à chasser comme il avait coutume. Ses chiens étaient fatigués, il avait perdu son faucon. Il arriva la nuit dans la montagne; sur une sombre colline il vit un arbre merveilleusement haut. Par terre il y avait de l'or, dans la ramure de l'argent fin. Au plus haut des branches, il aperçut une jeune fille qui avait un peigne d'or dans sa main et peignait ses cheveux. — Que faites-vous ici, damoiselle, que faites-vous ici, jeune fille? — Sept fées m'ont jeté un sort quand j'étais dans les bras de ma mère. Je devais rester ici sept ans, sept ans et un jour. Hier se sont achevés les sept ans, aujourd'hui s'achève le

jour. Emmène-moi toi, chevalier, emmène-moi, par ta vie; si tu ne veux me prendre pour femme, prends-moi du moins pour amie. Emmène-moi comme ta servante, emmène-moi comme ton esclave. Je suis fille d'un lépreux de la grande maladrerie, un homme qui me toucherait deviendrait malade aussi. — Il la plaça sur sa selle, selle de femme il n'avait; mais voilà que chemin faisant la damoiselle souriait. — De quoi riez-vous jeune fille ? — Je ne rie ni du cheval, ni de son harnachement, je ris d'un étourneau qui s'en va dans l'air faisant du bruit.

Et voilà que chemin faisant la damoiselle souriait. — De quoi riez-vous, damoiselle, de quoi riez-vous, jeune fille? — Je ris du chevalier et de sa couardise. — Retourne mon petit cheval, car j'ai perdu un éperon. A la fontaine où nous nous arrêtames sans doute il est resté. — Laisse, laisse, chevalier, ne fais pas telle méchanceté. Si ton éperon est d'argent mon père t'en donnera un d'or. Mon père travaille dans de l'or, ma mère dans de l'argent fin. Je suis la fille du roi de France et de la reine Constantine. — Que Dieu m'aide, que Dieu m'aide, que m'aide la vierge Marie! Je croyais ramener une maî-

tresse et c'est une sœur que je conduis. Si mon père avait pu savoir que sa fille était ici, il aurait ordonné aux chevaux de courir et aux cloches de sonner.





XXXI

LA CHAINE D'OR

Le capitaine s'en va avec ses soldats à la guerre, il y avait deux cents hommes enrolés, il y avait deux cents hommes de levée. Si tous s'en vont tristes, un plus que tous l'était, il porte son épée basse et ses yeux sont fixés sur la terre. Au milieu du chemin le capitaine lui dit : — Pourquoi êtes-vous si triste, soldat? Ces regrets pour qui sont-ils? — Ni pour père, ni pour mère, ni pour sœur que j'ai, c'est pour ma femme que j'ai laissée si seule là-bas dans mon pays. Cette chaîne d'or fin qui pèse bien sept livres, il me pèse encore plus de la porter, parceque je ne la lui ai pas donnée à mon départ. — Soldat, prends sept jours pour aller la voir, si tu la

trouves pleurant, reste sept années avec elle, sinon pas même une heure, ne prends de retard, ni d'attente. — Qui sautait de joie ? c'était mon petit soldat. Il quitte le grand chemin et par des sentiers se dirige. Il n'était pas encore minuit qu'il frappait à sa porte. — Qui frappe à ma porte? Qui frappe à ma porte avec tant de violence? — C'est un soldat qui vous apporte des nouvelles de la guerre. — Au diable! soient ces nouvelles et plus encore qui les apporte. — Lève-toi, ma vie, montre-toi à cette fenêtre, expédie-moi ce soldat qui si mal à propos arrive.— Ami, vous vous adressez mal avec vos nouvelles de la guerre, laissez-nous dormir en paix, car nous en avons bon besoin.—Le soldat s'en fut de là, plus vite qu'il n'était venu. — Béni soit mon capitaine pour le bien qu'il m'a fait. Il m'accordait sept jours, il ne m'a pas fallu sept heures pour m'enlever mes regrets et me délivrer de tout souci. Prenez, mon capitaine, les gages de mon pays, cette chaîne d'or fin qui à présent me pèse encore plus à porter. Ma femme n'en a pas besoin, les cousins peuvent l'entretenir. — Ah! ta femme a des cousins et tu étais en peine d'elle !



XXXII

LA MORESQUE ENCHANTÉE

Minuit était déjà sonné, sur le rivage de la mer, minuit était déjà passé et le peuple se divertissait. Au milieu des réjouissances, soudainement silencieux, tous regardèrent le château; tous faisaient des efforts pour voir la belle Moresque enchantée qui soupirait bien tristement.

— Qui se décide, ah! qui se décide à grimper jusques au château, pour y vaincre un enchantement dont si puissants sont les effets.

Personne ne s'y aventure et n'a confiance aux Moresques. Qui là irait à pareille heure afin d'y détruire un tel charme, à coup sûr risquerait beaucoup de ne s'en revenir jamais.

— Ah! quelle charmante beauté et qui la

pourra délivrer! La blancheur de son vêtement brille comme un rayon de lune et jamais d'aussi doux soupirs je n'avais ouï soupirer.

Ainsi un beau chevalier s'entretenait avec lui-même, son cœur était brulant d'amour et ses yeux brulants de désirs. Trois heures s'étaient écoulées, dans une attente anxieuse, le chevalier aux armes blanches n'avait jamais connu la crainte. Il invoque la belle Moresque, mais ne s'entend pas lui répondre. Peu importe à dom Ramiro, ce qu'il veut c'est la délivrer. Il escalade la muraille mais ses pieds glissent sur la pierre. Il avait laissé passer l'heure ou l'on pouvait vaincre le charme.

Déjà l'étoile de l'aurore resplendit de son vif éclat. Au plus haut de la forteresse, moins distinct, on voyait blanchir la robe riche et éclatante de la belle fille d'Agar. Lorsque le soleil se leva, chose faite pour étonner, du château sortit un nuage qui plana à peine un instant. Et le peuple jurait, jurait et s'obstinait à affirmer, qu'il avait dans cette nuée vu la jeune fille entrer.

Dom Ramiro comme enragé de n'être pas venu à temps, s'en fut de là, contre les Mores réunir une grande troupe, et prit enfin un bon château, mais sans Moresques à aimer.



XXXIII

GERINALDO

GERINALDO, Gerinaldo, page du roi le plus aimé, ne veux-tu pas, Gerinaldo, avoir des amours avec moi? — Vous qui êtes ma souveraine, de moi vous voulez vous moquer. — Je ne ris pas, Gerinaldo, je te dis bien la vérité. — Dites-moi, madame, quand dois-je votre promesse réclamer. — Tu viendras entre une heure et deux, car c'est l'instant où dort mon père.

Il n'était pas une heure encore, il est à la petite porte, déchaussé de pieds et de jambes, de crainte de faire du bruit. — A ma porte qui frappe ainsi? Quel est donc cet audacieux? — Madame, c'est Gerinaldo, demandant ce qu'on lui a promis, déchaussé de

pieds et de jambes de crainte de faire du bruit. — Alors dépose là tes armes et place toi auprès de moi.

Le roi faisait un mauvais songe qui allait se vérifier. — Ou l'on déshonore l'infante, ou l'on s'empare du château : — Le roi se leva de sa couche avec un esprit tout troublé. Il prit avec lui son épée pour faire un tour dans le château. Il les trouva au lit tous deux, comme seraient femme et mari.

— Dois-je tuer Gerinaldo, je l'ai élevé tout petit? Et si je tue la dame infante, mon royaume est sans héritier. Je mets l'épée entre les deux afin qu'elle serve d'avis.

Gerinaldo se réveilla et demeura plus mort que vif. — Ne te trouble, Gerinaldo, de ce que mon père a appris, s'il avait voulu nous tuer cela était en son pouvoir.

— D'où viens-tu, Gerinaldo, d'où viens-tu ainsi tout poudreux?

— Je viens de m'en aller chasser, seigneur au bord de la rivière.

— Ne me mens pas, Gerinaldo, car tu ne m'as jamais menti. — Je viens d'aller arroser des fleurs qui voulaient être arrosées. — Allons, prends la pour ta femme et qu'elle te prenne pour mari.



XXXIV

LA JEUNE VEUVE

Jeune mariée de huit jours, assise auprès d'une fenêtre, elle aperçut un cavalier qui venait agitant des lettres : — Que tenez-vous là, cavalier ? Quelles nouvelles apportez ?

— Ce sont des nouvelles, madame, qu'il me coute de vous donner.

— S'il vous coute de les donner, que sera-ce de les entendre ?

— Votre mari est tombé dans une sablonnière. Le fiel s'est répandu dans son corps, il est en danger de mourir. Si vous voulez le voir vivant, il faut vous hâter d'accourir.

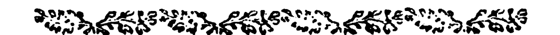
Elle se couvrit d'un manteau, elle se hâta de marcher, ses caméristes, derrière elle, avaient de la peine à la suivre. Les plaintes

qu'elle poussait attendrissaient les pierres mêmes. Son mari lui répondit de l'endroit où il se trouvait : — Taisez-vous, ma femme, n'augmentez pas mon mal, vous avez un père, une mère, ils peuvent vous prendre avec eux, vous êtes encore toute jeune et pouvez vous remarier.

— Un pareil conseil mon mari, je ne le veux pas écouter. Attachée à mon chapelet je ne ferai plus que prier. — Que l'on ouvre la grande porte, la grande porte d'honneur afin que puisse entrer la dame, la dame dona Maria.

— Je ne suis qu'une triste veuve et je n'ai plus aucune joie, car la mort m'a ravi celui, celui que j'aimais tendrement. Il n'est pas mort dans une guerre, ni dans un beau jour de bataille, mais dans une fondrière, au fond d'un trou rempli d'eau froide.





XXXV

DON DUARDOS ET FLERIDA

C'ÉTAIT pendant le mois d'avril, un jour avant le mois de mai, lorsque les roses et les lis sont dans leur plus grande beauté. C'était la nuit la plus sereine qui dans le ciel pouvait se faire. La belle infante Flérida se préparait à s'éloigner, et dans le jardin de son père, sous les arbres elle disait : — Que Dieu soit avec vous, ô fleurs, vous qui faisiez toute ma joie. Je vais en pays étranger, c'est là que le sort me conduit. Si mon père vient me chercher, lui qui m'aimait si tendrement, dites-lui que l'amour m'entraîne, que je n'ai plus ma volonté. De moi s'est emparé l'amour et tellement qu'il m'a vaincu. Triste je ne sais où je vais et personne ne me l'apprend.

Alors parla dom Duardos : — Ne pleure

pas ainsi, ma joie, dans le royaume d'Angleterre, il est de plus limpides ondes, il est des jardins plus charmants et des fleurs plus belles encore. Vous aurez trois cents damoiselles et toutes de grande maison. Là bas sont des palais d'argent tout prêts pour votre seigneurie. Les émeraudes, les hyacinthes et le fin or de la Turquie, en caractères émaillés contant l'histoire de ma vie, redisent les vives douleurs que vous m'avez causées un jour, lorsque contre Primaléon si rudement je combattis. Vous m'avez tué, vous madame, mais lui je ne le craignais pas.

Flérida qui entend ces mots, essuie les larmes de ses yeux. Tous deux s'en vont vers les galères que dom Duardos avait là. On pouvait en compter cinquante, toutes marchaient de compagnie. Au doux bruit que faisaient les rames, la princesse s'assoupissait dans les bras de dom Duardos qui méritait un si grand bien.

Qu'ils sachent tous ceux qui sont nés, une sentence invariable : contre la mort, contre l'amour personne ne peut se défendre.



XXXVI

DOM YANNO

L'INFANTE pleurait, pleurait; de pleurer elle avait motif, vivant avec peu de joie, son père oubliait de la marier. Aux plaintes qu'elle poussait, le roi s'éveilla dans son lit : — Qu'as-tu donc, infante chérie, d'où viennent ces pleurs, ma fille ? — Seigneur père, que puis-je avoir, sinon que la vie me pèse ; de trois filles que nous étions, seule je ne suis pas mariée.— Que puis-je faire à cela ? la faute n'en est pas à moi. Il est venu des ambassades d'Aquitaine et de Normandie. Tu n'as voulu y entendre, ni même y mettre courtoisie. Dans ma cour, je ne vois personne qui soit digne de t'épouser, si ce n'est le comte Yanno, mais il a déjà pris femme. — Ah ! père

puissant, père de mon âme, c'est celui-là que je voulais. S'il a déjà femme et enfants, de lui j'ai moi aussi des gages, car il n'a pas su me tenir la promesse qu'il m'avait faite.

Le roi fait appeler le comte sans savoir ce qu'il voulait faire, qu'il vienne à l'instant lui parler... sans savoir ce qu'il veut lui dire.

— A peine je viens du palais, voilà que le roi m'y rappelle. Est-ce pour mal, est-ce pour bien ?

Le comte Yanno se présente, le roi va au-devant de lui : — Altesse, je baise vos mains, que veut Votre Seigneurie ?

Le roi lui répond avec beaucoup de sévérité : — Baisez-les pour la grande grâce que je vais vous faire. Je vous accorde la main de ma fille

En entendant ces paroles, le comte pensa être mort.

— Seigneur roi, je suis marié depuis un an et plus d'un jour. — Vous tuerez votre femme et vous épouserez ma fille.

— Seigneur, comment la tuer? pour mourir elle n'a rien fait.

— Taisez-vous, comte, taisez-vous, je ne souffre pas d'insolence. On ne se joue pas des filles de roi comme de simples esclaves.

— Seigneur, vous avez bien raison, mais plus grande raison serait de me faire mourir, moi qui vous ai tant offensé. Tuer moi-même une innocente, commettre telle trahison, ni dans cette vie, ni dans l'autre, Dieu ne me pardonnerait.

— Il faut que la comtesse meure, elle est de trop dans ce monde. Il faut m'apporter sa tête dans ce bassin de vermeil.

Le comte Yanno sortit; désespéré il s'en allait. Devant lui un page du roi portait le funeste bassin. Le page était vêtu de deuil; de deuil le comte se couvrit. Dans sa poitrine il sentait plus d'angoisse qu'à l'agonie. La comtesse qui l'attendait, du plus loin qu'elle l'aperçut, avec son fils dans ses bras, accourut pour l'embrasser.

— Bien venu soyez-vous, mon comte, bien venu soyez pour ma joie.

Lui sans dire une parole monta lentement les degrés. Il fit fermer toutes les portes, ce que jamais il n'avait fait. Il dit qu'on servît le souper comme s'il avait appétit.

Ils se mirent tous deux à table, ni l'un ni l'autre ne mangea. Ses larmes étaient un ruisseau qui sur la table coulait. Il alla embrasser son fils que sa mère au sein avait

mis. L'enfant abandonna le sein et comme un ange lui sourit.

Quand la comtesse vit cela, son cœur éclata en sanglots; toute la maison en retentit.

— Qu'as-tu donc, comte bien aimé, ma vie, dis-moi, qu'as-tu donc? Tire-moi de ce noir souci; le roi que te voulait-il?

Le comte étouffait ses sanglots, il ne pouvait lui répondre. Elle le serrait dans ses bras, tout amour elle lui disait : — Ouvre-moi ton cœur, dégonfle l'agonie que tu me donnes. Donne-moi part à ta tristesse, je te donnerai part à ma joie.

Le comte Yanno se leva; la comtesse le suivit. Ils se mirent au lit tous deux; ni l'un ni l'autre ne dormit. Entendez-vous l'infortunée, écoutez ce qu'elle va dire :

— Par le Dieu du ciel, je t'en prie, par la vierge Marie, tue-moi plutôt que me laisser te voir en telle douleur. — Mort à qui telle chose ordonne! Périsse sa tyrannie! — Ah! je ne te comprends pas, mon comte; par ta vie, révèle-moi donc quelle est cette sombre fortune qui vient se mettre entre nous. — Fortune d'un infortuné, ton infortune est sans remède. Le roi veut que je te tue et que j'épouse sa fille.

A peine ces paroles dites, à peine à l'oreille arrivées, la malheureuse comtesse tomba par terre comme morte.

Dieu ne voulut pas qu'elle en mourut, mieux eut valu pour elle en mourir. Douleur plus grande que mourir la rappela à la vie :

— Attends, attends, comte Yanno, il doit y avoir un remède. Ne me tue pas, ô mon comte, je t'enseignerai un moyen; tu me conduiras chez mon père, le père qui m'aime tant. On m'y tiendra pour damoiselle, et je te garderai ma foi. J'élèverai cet innocent dont l'autre n'aurait pas de soin. Je te resterai fidèle comme je l'ai toujours fait.

— Comment cela pourrait-il être, ô comtesse chérie, si le roi veut voir ta tête dans ce bassin de vermeil ?

— Attends, attends, comte Yanno, à cela il y a remède. Tu m'enverras dans un couvent de religieuses cloîtrées. On m'y mesurera le pain à l'once, j'y aurai l'eau moins qu'à ma soif. J'y mourrai bientôt à la peine, et l'infante n'en saura rien.

— Comment cela pourrait-il être, ô ma comtesse chérie, puisque le roi veut voir ta tête dans ce bassin maudit ?

— Enferme-moi dans une tour, je n'y ver-

rai soleil ni lune, j'y compterai par mes soupirs les heures de ma triste vie.

— Comment cela pourrait-il être, ô comtesse chérie, si le roi veut voir ta tête dans ce bassin de vermeil?

Ces paroles n'étaient pas dites que le roi frappait à la porte : — Si la comtesse n'est pas morte, dépêche-toi de la tuer.

— La comtesse n'est pas morte encore, mais elle est à l'agonie.

— Laisse-moi dire, mon comte, une oraison que je sais.

— Presse-toi de la dire, comtesse, avant que le jour ne vienne.

— Ah! je ne puis prier, bonne Vierge, sainte Marie! Ce n'est pas la mort qui m'afflige, non, c'est la trahison. J'ai bien plus pitié de toi, comte, et de ta couardise. Tu me tues de ta propre main, sans avoir cause pour le faire, sinon que le roi le veut. Que Dieu te le pardonne au jour où tu rendras tes comptes. Laisse-moi faire mes adieux à tout ce que j'ai aimé, aux fleurs de ce jardin, aux eaux de cette fontaine; adieu roses, adieu œillets, adieu fleur d'Alexandrie; conservez-moi votre amour, l'autre ne gardera pas le sien. Qu'on me donne-moi ce petit enfant, les en-

trailles de ma vie, qu'il tète pour la dernière fois, c'est mon sang qu'il tètera. Bois, cher enfantelet, bois ce lait d'agonie. Jusqu'à ce jour tu avais une mère, une mère qui t'aimait tant, et demain tu auras une marâtre de plus haute seigneurie.

Les cloches sonnent à la cathédrale. Ah! Jésus! qui va mourir? Le petit enfant au sein répond, il parle par un miracle : — Celle qui meurt, c'est notre infante, elle meurt de sa malice. Séparer deux bons époux, Dieu ne veut pas le permettre.







XXXVI

DOM BELTRAN

Halte-la, halte, chevaliers; le roi ordonne qu'on vous compte. — Ils comptèrent et recomptèrent, mais toujours il en manquait un. Celui-là c'était dom Beltran, si valeureux dans la bataille. On ne s'aperçut qu'il manquait que lorsque l'on fit cet appel, que lorsqu'on passa un torrent, dans ces monts d'accès difficile. Alors donc on tira au sort pour voir qui l'irait rechercher, car, en partant, ils avaient tous fait devant l'autel le serment que qui mourrait dans cette guerre en France serait enterré, et sept fois on tira au sort pour savoir qui le chercherait, et par sept fois le sort tomba sur son brave vieillard de père. Il rend la bride à son cheval, sans

hésiter et sans parler; le sort l'avait ainsi voulu, point n'avait-il à contester. Triste et seul, il s'en va cherchant et il ne cessait de pleurer. De jour il allait par les monts, de nuit il suivait les vallées. Il s'informait près des bergers s'ils avaient vu passer par là un chevalier aux armes blanches, montant un cheval alezan.

Un chevalier aux armes blanches, montant un cheval alezan, nulle part dans cette contrée personne ne l'a vu passer.

Il va toujours, il va toujours sans jamais se décourager. Il arrive à cette tuerie que l'on a faite à Roncevaux. Bientôt ses bras sont fatigués de retourner autant de morts. Il trouva là bien des Français, mais ne put trouver dom Beltran. Triste, le vieillard s'en retourna, s'en retourna par une grève. Il aperçut un chien de More, qui veillait derrière un créneau. — Pour Dieu! je te prie, ô bon More, de me dire, sans me tromper, si chevalier aux armes blanches, tu n'as point vu passer ici. Hier je l'ai cherché jusqu'au soir et aujourd'hui du chant du coq. Si chez vous il est prisonnier, on vous donnera son poids d'or.

— Ce chevalier, ami, dis-moi à quels signes le reconnaître?

— Blanches sont les armes qu'il porte et son cheval est alezan, et à la pointe de sa lance est un pennon de cendal blanc. C'est sa dame qui l'a brodé et brodé comme pour un roi.

— Ami, ce chevalier est mort, est mort là dans cette prairie. Ses jambes sont plongées dans l'eau, son corps est couché sur le sable. Il a sept trous dans la poitrine, se disputant à qui pourrait être le plus mortel d'entre eux. Par l'un le soleil pénètre, par un autre entre la lune et dans le moins large de tous un épervier pourrait voler.

— La faute ne fut à mon fils ni aux Mores qui l'ont tué. La faute fut à son cheval de ne l'avoir tiré de là.

O miracle! Qui pourrait dire et pareille chose conter? Voilà le cheval, quasi mort, qui soudain se met à parler :

— Ne dites pas que c'est ma faute, si de là je ne l'ai tiré; je me dérobai par trois fois, voulant par trois fois le sauver. Il me donna de l'éperon tant il s'acharnait au combat. Trois fois il resserra ma sangle et me dégagea le poitrail. A la troisième fois, à terre je tombai de ce coup mortel.





XXXVII

JOANSINHO

Joansinho s'en fut jouer par une nuit de Noël, il gagna cent doubles d'or marqués ou à marquer. Il tua un père à l'autel et pendant qu'il disait la messe. Il mit à mal sept damoiselles, toutes étaient à marier. Il s'empara de sept châteaux qui tous appartenaient au roi. Quand son père sut tout cela, il voulut le faire mourir. Sa mère dans l'affliction aussitôt se mit à pleurer :

— Non, ne tuez pas notre fils qui nous a coûté tant de soins ; qu'il s'en aille en terre étrangère et loin de son pays natal.

S'en allant en terres lointaines, il se mit à questionner : — Où donc ici trouver du pain, qu'un pauvre homme puisse acheter ?

— Il n'est dans ce pays ni pain, ni boulanger qui le pétrisse.

Et s'en allant un peu plus loin, il se mit à questionner : — Où donc ici trouver du vin, qu'un pauvre homme puisse acheter?

— Ici nous n'avons pas de vin, on ne cultive pas la vigne.

Et s'en allant un peu plus loin, il se mit à questionner : — Où donc ici trouver de l'eau, qu'un pauvre homme puisse acheter?

— Dans ce pays, il n'est point d'eau ; Dieu n'a voulu nous en donner.

Et s'en allant un peu plus loin, il se mit à questionner : — Où donc ici trouver de l'herbe qu'un pauvre homme puisse acheter?

— Dans ce pays il n'est point d'herbe ; on n'a l'usage d'en semer.

Alors telle fut sa douleur, qu'il devint tout à coup un saint.



XXXVIII

L'ALFEREZ ASSASSIN

Après avoir pris une rue, puis une autre qui la croisait, regardant par une fenêtre, trois jeunes filles j'aperçus. L'une était vêtue en bleu clair et sa beauté était extrême. Il faut que je l'aille chercher, dût-il m'en coûter la vie. »

Dix heures étaient sonnées et il frappait à la porte.

— Qui frappe à ma porte, qui frappe à pareille heure ?

— C'est un noble chevalier qui vient chercher votre fille.

— Ma fille n'est pas à la maison, elle est allée près de sa tante qui l'a envoyé chercher à cause d'une cérémonie.

De l'épaule enfonçant la porte, sans montrer plus de courtoisie, il pénétra dans le logis et, tout rempli d'outrecuidance, il s'en alla droit à la chambre où la jeune fille dormait.

— O fille! garde ton honneur, fût-ce au détriment de la vie, respecte la barbe de ton père, déjà toute blanche à son menton.

Il la saisit par les cheveux, il la traîna par la cité, ensuite, quand morte il la vit, à sa mère il la rapporta.

— Tenez, dona Anna, tenez, voici le corps de votre fille; elle est restée honnête et pure, mais il lui en coûte la vie.

— Ah! j'aime bien mieux la voir morte que savoir son honneur perdu. Que justice vienne du ciel, puisqu'elle n'existe sur terre et qu'elle frappe l'alferez qui fut l'assassin de ma fille.





XXXIX

L'AVEUGLE

Ouvre la porte, Anna, ouvre sans bruit; je suis blessé et mourant de fatigue.

— Si tu es blessé, pauvre malheureux, tu peux t'en aller par un autre chemin. — Ah! ouvre-moi la porte, ouvre-moi sans bruit, je suis aveugle et ne vois pas le chemin. — Ni porte ni petite porte je n'ouvre à un aveugle. Qu'il s'en aille à la male heure par un mauvais chemin. — Ah! pauvre aveugle qui s'en va tout seul cherchant et demandant par le chemin!

— Ma mère, réveillez-vous, écoutez comme là, en bas, chante l'aveugle qui demande son chemin.

— S'il chante et demande l'aumône, donne-

lui pain et vin. C'est le pauvre aveugle qui cherche son chemin.

— Je ne veux ni de ton pain, ni de ton vin; je veux seulement, Anninhas, que tu m'enseignes mon chemin.

— Prends ta quenouille, Anninhas, charge-la de lin ; va avec le pauvre aveugle par le chemin.

— J'ai achevé ma quenouille, j'ai achevé mon lin; l'aveugle reste avec moi et connaît son chemin.

— Marche encore, Anninhas, marche encore un peu, je suis un pauvre aveugle et ne vois pas mon chemin.

— Ah! là-bas, là-bas, sur cette hauteur, voilà des cavaliers qui viennent par ce chemin.

— S'il vient des cavaliers, ils viennent bien tard, car il y a longtemps que je les attends sur ce chemin.

La cavalcade passa lentement; l'aveugle, mon aveugle voit sa route ; il me met à cheval avec beaucoup de tendresse, un aveugle m'emmène et voit son chemin.



XL

DONA AUSENDA

A la porte de dona Ausenda, il croît une herbe enchantée ; femme qui met la main sur elle, tout aussitôt se sent enceinte. Dona Ausenda la toucha, dans une heure de mauvaise chance ; dès qu'elle eut mis la main sur elle, elle sentit qu'elle était grosse. Son père s'en vînt pour dîner ; elle accourut très empressée, pour lui verser l'eau sur les mains, comme une fille bien élevée. Son père la regarda fixement et elle devint toute rouge.

— Qu'est-ce cela, dona Ausenda ? On jurerait que vous êtes grosse. — Ne dites telle chose, seigneur père ; c'est cette robe qui est mal faite, car jamais je n'ai eu d'amour. Nul ne me doit réparation.

Il fit appeler deux tailleurs qui avaient beaucoup de renom. — Regardez cette robe, maîtres, voyez comment on l'a manquée. »

Ils se regardèrent l'un l'autre. — Il ne manque rien à la robe. Ce qu'il y a, c'est que la jeune fille est grosse.

— Confesse-toi, dona Ausenda, car demain tu seras brûlée.

— Ah! douloureuse existence! ah! malheureuse que je suis! Sans avoir jamais eu d'amour, je vais mourir déshonorée.

On alla chercher l'ermite du pont d'Alliviada, c'était un vieux frère que l'on rencontra sur la route. Le frère arrive à la porte, il s'arrête à l'herbe enchantée, il la coupe par la racine et la conserve dans sa manche.

— Faites attention, dona Ausenda, que voilà votre heure venue, il faut confesser votre faute à Dieu et à la Vierge sainte.

— Père, jamais je n'eus d'amour; nul ne me doit réparation. Ce sont des ruses du démon, être fille et être grosse!

— Depuis combien de temps, madame, vous sentez-vous en cet état?

— Voilà neuf mois aujourd'hui même que là, sous ce berceau de feuillage, pendant la nuit de la Saint-Jean, sans nul souci je

m'endormis. Je respirais l'odeur des fleurs, de l'herbe baignée de rosée. Je me sentais si satisfaite, si contente et si reposée, que me réveiller me fit peine alors que l'aurore parut. — Prenez à présent cette plante qui était une herbe enchantée; avec la bénédiction que je lui ai donnée, elle devient herbe sacrée. — Ah! ce parfum, mon père, je le sentis dans le berceau.

Dona Ausenda n'en dit pas davantage, elle fut prise d'un sommeil. Cette herbe miraculeuse avait maintenant une autre vertu : femme enceinte qui la touche est aussitot délivrée. Là, sans douleur et sans peine, et tout à fait heureusement, elle mit au jour une jolie créature bien portante et bien conformée. Le frère la mit dans sa manche et s'en fut sans prononcer un mot. Dona Ausenda déjà se lève et se sent tout allégée; à peine se souvient-elle encore de tout ce qui s'est passé, cela lui semble un mauvais rêve qui seulement l'a troublée. Elle appelle ses damoiselles, elle appelle sa camériste, elle met ses plus beaux habits et sa robe la mieux taillée. Elle s'en fut trouver son père, il était sous son portique, regardant préparer le bûcher que l'on avait dressé pour elle. —

Seigneur père, me voici, toute prête et confessée. Qu'il en soit à présent fait à votre volonté.

Le père ne se lassait de la voir si svelte, le corps si gracieux et sa robe si bien taillée.

— Quel prodige est-ce là, ma fille? Qui donc t'avait ensorcelée, et comment s'est défait le charme, que je te vois si différente?

— Fût-ce pouvoir d'enchantement et prestige d'herbe magique, l'ermite du pont d'Aliviada a réussi à tout détruire.

— Que de tout ce que je possède on compte bien la moitié et cette part au bon ermite, à l'instant, je la veux donner. A peine avait il dit ces mots que voilà l'ermite arrivé.

— J'accepte ce présent, bon comte, si la moitié est bien comptée, si dona Ausenda s'y trouve, si vous me la donnez pour femme.

On se prit à rire du frère; mais lui, sans dire une parole, rejette habit et capuchon et lève sa tête inclinée. On vit un brillant gentilhomme, un seigneur de cape et d'épée. C'était le comte dom Ramiro, demeurant dans les environs. Mettre la main sur l'herbe fée fut bonheur pour dona Ausenda.



XLI

BERNAL FRANCES

Qui frappe ainsi à ma porte? qui frappe? Eh! qui est là?— Je suis Bernal Frances; madame, mon amour, ouvrez-moi.

— Ah! si c'est Bernal Frances, je vais aller lui ouvrir. Si c'est tout autre chevalier, il n'a qu'à s'en retourner.

En sautant à bas de mon lit, je déchirai mon peignoir. En descendant l'escalier, ma mule a quitté mon pied et, lorsque j'ouvris la porte, mon flambeau fut éteint.

Je le saisis par la main et l'amenai dans mon jardin; je lui fis un lit de rose, un oreiller de jasmin; je le lavai d'eau de senteur et le plaçai à mon côté.

— La minuit est déjà passée, sans que vers

moi tu te retournes. Qu'as-tu donc, mon amour chéri, je ne t'ai jamais vu ainsi. Si tu as peur de mes valets, ils ne viendront pas au jardin. Si tu as peur de mes frères, ils ne demeurent pas ici. Si c'est mon mari que tu crains, il est dans les lointains pays. Veuillent les Mores le tuer dans quelque méchante embuscade et m'en faire donner l'avis!

— Je n'ai pas peur de tes frères, car je sais qu'ils sont pour moi; je ne redoute pas tes valets, car ils m'aiment plus que toi. Ton mari, je ne le crains pas, jamais de lui je n'eus peur. Crains-le, toi, fausse traîtresse, car il est couché près de toi.

— Ah! si tu es mon mari, je t'aime plus que moi-même. Ah! que c'était un mauvais rêve, celui dont tu m'as tirée. Mon mari, levons-nous tous deux et laisse-moi m'habiller.

— Fausse traîtresse, tais-toi, tu ne saurais pas me tromper. Laisse venir le matin, c'est moi qui t'habillerai d'une robe écarlate, d'un pourpoint cramoisi, d'une fraise de couperet, puisque cela te sied bien.

— Qu'on me donne mon long manteau, je vais descendre dans la plaine; je veux aller

voir si ma dame se souvient encore de moi.

— Ta bien-aimée, mon seigneur, est morte. Mes yeux l'ont vue. Les enseignes qu'elle portait, je vais te les dire à l'instant. Sa robe était écarlate, le pourpoint était cramoisi, la fraise de couperet, le tout pour l'amour de toi. Les cloches qu'on lui sonna, je les sonnai de mes mains; la civière qui l'emporta, c'est moi qui de noir la couvris. La bière où on la plaça était faite d'or et d'ivoire. Les moines qui l'accompagnèrent étaient sans nombre ni fin. Sept comtes marchaient derrière et des chevaliers plus de mille. Les damoiselles pleuraient et les pages souriaient. A l'église de Saint-Gille, on l'a mise dans la fosse.

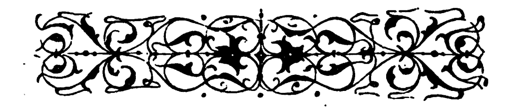
En entendant ces paroles, je tombai évanoui; bien des heures s'écoulèrent avant que je revinsse à moi. Je courus près du tombeau, désirant bien y mourir. Ouvre-toi, tombe sacrée, recouvre-moi joint à elle. Du fond de la fosse lugubre, j'entendis sortir une voix : — Vis, chevalier, vis encore; pour moi, j'ai fini de vivre. Les yeux qui te regardaient sont par la terre aveuglés, la bouche qui te baisait n'a plus ni goût ni saveur. Les cheveux que tu te plaisais à tresser jonchent ma fosse; les deux bras qui t'embrassaient, vois,

ce sont deux longs os. Vis, chevalier, vis encore, vis; moi, j'ai vécu. Celle que tu épouseras, qu'elle ait nom Anna, comme moi; lorsque tu l'appelleras, tu te souviendras de moi. Raconte-lui nos amours; que ma fin lui serve d'exemple et, si d'elle tu as des filles, élève-les mieux que je ne le fus. Qu'elles ne se perdent pas pour les hommes comme je me suis perdue pour toi.



BERNAL FRANCES

POÈME D'ALMEIDA GARRETT

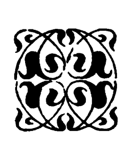


Nous avons, dans notre introduction, parlé de l'intérêt qu'il pourrait y avoir à comparer la poésie populaire et la poésie artistique, s'exerçant sur un même sujet. Nous voulons mettre nos lecteurs à même de faire cette confrontation curieuse et nous donnons la traduction d'une œuvre qu'un vieux chant a inspirée à un poète justement célèbre : Almeida Garrett. Le romance de Bernal Frances, qu'on a lu précédemment, passe non sans raison pour ancien ; il est très répandu et, comme nous l'avons dit, les versions en sont nombreuses. Almeida Garrett, en le rajeunissant, l'a beaucoup développé, mais si le romance pouvait offrir quelques obscurités, le remaniement d'Almeida Garrett ne les a pas dissipées, au contraire. On ne sait trop ce

12

que c'est que cette barque qui passe et repasse sous les murs du château, on ne comprend pas pourquoi un soir elle disparaît. Dans tout ce début, dans cette stance sur le flambeau qui brille à la meurtrière, il y a eu une évidente préoccupation de faire un de ces tableaux comme les affectionnait l'école romantique. Il ne manque là qu'une vignette de Tony Johannot. Le poëme n'a de la netteté, de l'intérêt, que lorsque Almeida Garrett rentre en plein dans la donnée du romance, mais bientôt des adjonctions artistiques viennent de nouveau ralentir la marche du poëme. Les préoccupations romantiques, dont nous parlions tout à l'heure, ont encore influé sur toute la fin de l'œuvre, sur cette peinture du soleil dorant les créneaux du château, sur le lugubre cortège qui conduit Yolande au supplice, sur le costume de la victime, sur les détails de l'exécution. Nous ne disons pas, certes, que les vers d'Almeida Garrett ne sont pas beaux, mais nous croyons que le mélange d'une inspiration toute moderne, tout érudite et d'une inspiration antique et toute populaire, ne produit pas l'effet qu'on pouvait supposer. Il y a de telles différences de tons entre les deux poésies qu'on ne peut vouloir les fondre

sans produire, des contrastes plus singuliers qu'heureux. Il faut les laisser chacune dans le domaine qui lui est propre. Cette séparation n'empêche pas toutefois que la poésie populaire ne puisse avoir une action utile sur la poésie artistique; elle peut très bien enseigner à celle-ci le secret d'une concision remarquable, l'art d'entamer un sujet par son point le plus saisissant, de mettre énergiquement des personnages en scène, de leur prêter des dialogues très dramatiques, de donner aux passions leur vrai langage. Nous parlions d'art, le mot est impropre, c'est instinct que nous aurions pu dire, mais cet instinct est très réel, très grand et il mérite d'être étudié par les poètes lettrés. Il y a là une influence générale qui peut être féconde, mais il ne faut pas tenter des imitations de détails, il ne faut pas surtout vouloir former un ensemble de parties disparates, les unes vieilles, les autres toutes neuves. Mieux vaut l'armure faussée, rouillée, incomplète, que l'armure à laquelle on ajoute des pièces reluisantes d'un style différent et qui ne sont que de brillants anachronismes.





BERNAL FRANCES

Dom Ramiro a mis en mer, belle galère il a montée; son pavillon, terreur des Mores, sur la poupe battait au vent.

Ah! quels adieux au départir, de chagrin ils sont déchirés; tant d'années passées à aimer et pas une encore en ménage!

En Espagne, il n'y a pas dame aussi belle que Yolande. Au monde, elle n'eût eu d'égales, si elle eût été plus fidèle.

La mer bat la barbacane du château qui la domine; la vigie sur la tour maîtresse, seule au château reste à veiller.

Les autres cèdent au sommeil, tout est

repos et silence. En l'absence du seigneur, plus grand respect sert de garde [1].

Mais à l'une des meurtrières, à certaines heures, un flambeau luit et une barque aventureuse aborde aussitôt sous les murs.

Bien des nuits se sont succédé, que la mer soit belle ou mauvaise, à la même heure même lumière, toujours même barque venue.

Et de cela se doute-t-il le bon Rodrigo, lui qui promit à son seigneur, quand il partit, de lui tenir le serment de fidélité qu'il a prêté entre ses mains.

Qu'il le sache ou qu'il l'ignore, la légère caravelle [2], échouée au pied de la tour, sur le rivage était halée.

Une nuit, nuit noire, hideuse, la barque

1. Dobra o recato nas portas
Com a ausencia de senhor.

Le poète n'a pas dû vouloir dire qu'en l'absence du maître la vigilance redouble, puisque le contraire a lieu, mais, probablement, que les étrangers osent moins se présenter au château. C'est obscur, la traduction comme le texte.

2. La caravelle est proprement un gros navire et non une frêle embarcation. Almeida Garrett n'entendait pas très bien les choses de la mer. S'il n'y avait pas de mouillage au pied de la tour, l'amant devait effectivement échouer sa barque et ensuite la tirer à terre, mais c'était bien chanceux.

au port fut enlevée. Qui l'enleva ? On ne le sait; celui qui le fit pour le dire ne revint pas [1].

Le flambeau à la meurtrière brille comme à l'accoutumance, mais cette nuit, près du rivage, la barque ne vint pas croiser.

Au pied de la roche s'ouvrait une poterne secrète; seuls la connaissaient Ramiro, Yolande et le fidèle Rodrigo.

Au plus profond de la nuit, quand les heures sont de mort, des gens franchissent la poterne et à la porte de Yolande frappa une main discrète.

« — Qui frappe ainsi à ma porte? Qui frappe ? Oh ! qui va là ? »

« — Madame, c'est Bernal Frances; ouvrez votre porte à l'amour. »

En descendant du lit doré, elle déchira sa chemise ; en ouvrant doucement la porte, sa lumière fut éteinte.

Par sa main tremblante elle le prend, le

1. La stance est peu claire. D'après la suite de la narration, on peut présumer que dom Ramiro avait fait enlever la barque sur la plage où Bernal la poussait tous les soirs, que deux jours après elle y fut ramenée et que Bernal la reprit sans se douter du retour du mari, et de la tragédie qui s'ensuivit.

mène à son appartement. « — Amour chéri, cette main, comme elle tremble et qu'elle est froide ! »

Et l'amoureuse Yolande cherche à réchauffer ses mains sous ses baisers ardents et dans son sein palpitant.

« — Tu viens de loin ? » — « De bien loin. » — « La mer est mauvaise ? » — « Effroyable. » — « Tu es armé ! » — Pas de réponse. Elle délace ses armes.

De pure essence de rose, elle arrose le corps aimé et, dans son lit délicieux, elle le couche à côté d'elle.

« — La minuit est déjà passée, versmoi tu ne t'es point tourné. Qu'as-tu, mon amour adoré ? Pourquoi me cacher tes soucis ?

« De mes frères aurais-tu crainte ? Ils ne viendront pas ici. De mon beau-frère ? Il n'est pas homme pour avoir affaire avec toi. Mes serviteurs et mes vassaux dorment tous dans cette tour. De notre amour ils n'ont soupçon et ne peuvent te découvrir.

« Si tu as peur de mon mari, bien loin de nous il est allé. Que les Mores me l'y retiennent ! mal d'absence ne me fait souffrir. »

« — Je ne crains pas tes serviteurs, ils sont mes serviteurs aussi. Frères, beaux-frères ne

m'inquiètent; ils sont mes frères et mes beaux-frères.

« Je ne crains pas ton mari, de lui je n'ai rien à craindre. C'est lui qui est à tes côtés, et c'est à toi de trembler. »

II

Le soleil à l'orient dorait les créneaux du château ; plus belle que lui, Yolande s'acheminait à la mort.

Une toile blanche grossière couvre son corps délicat; une dure corde de jonc est nouée à sa ceinture.

Pages et damoiselles pleurent, la pitié voile le crime. L'époux offensé, lui-même, par ce spectacle est attendri.

La cloche donne le signal, le bourreau aiguise le glaive : « — Seigneur, je mérite la mort disait la femme infortunée.

« A vos genoux, dom Ramiro, je vous demande humble pardon. Par pitié, pardonnez-moi; mais pour la mort, je la mérite.

« De l'outrage que je vous fis dans mon coupable aveuglement, rendez-moi quitte par la mort; pardonnez à l'heure dernière.

« Moi seule je suis coupable; de l'injure que je vous fis, ne tirez pas vengeance sur ce pauvre malheureux. »

Peut-être eût-elle eu son pardon de l'époux qui s'attendrissait, mais sa prière est une offense qui le rend tout à sa haine.

Pour ne la voir il détourna son visage courroucé et, de la main gauche levée, il donna l'ordre fatal.

Sur ce cou qui dans l'agonie, transparent et frêle, gardait encore sa beauté, d'un poids effroyable et subit tomba le terrible couteau.

III

Quelle procession défile sous le vieux portail de la tour? Pour la voir, que de gens accourent! Que de peuple la suit en larmes!

Dans les ombres de la nuit, les torches de cire blanche jettent une lueur blafarde sur le chemin qui conduit au lieu de la sépulture.

Les moines sous leurs capuchons entourent le corps, en prière; les cloches à toute volée sonnent et sèment l'épouvante.

Deux nuits s'étaient écoulées; plus de flam-

beau à la meurtrière, mais la barque aventureuse passait et repassait sous la tour.

Jolie barque si légère qui défiais et vents et flots, la fanal qui te guidait ne brille plus; il s'est éteint.

Ta Yolande charmante, qui par sa beauté t'enchantait, a souffert pour toi laide mort, mort cruelle par le couteau.

A l'église de Saint-Gilles, entends-tu la cloche sonner! Au loin vois-tu marcher ces torches? C'est elle qu'on va enterrer.

Les obsèques sont terminées, la froide pierre est retombée, l'église est restée déserte; on n'y voit qu'un seul chevalier.

Couvert de noirs vêtements, plus noir est le fond de son cœur; sur la tombe fraîchement close, en rampant il est arrivé.

« — Ouvre-toi, ô tombe sacrée, ouvre-toi pour un malheureux. Dans la mort nous serons unis, puisque dans la vie le ciel n'a pas voulu le permettre.

« Ouvre-toi, ô tombe sacrée, qui recouvres tant de beauté. Enfouis aussi mon crime à côté de son infortune.

« Ma vie qui était tout en elle, je n'en veux plus; tombe sacrée, reçois-la, car désormais je ne peux plus la supporter. »

Et ses pleurs coulaient en ruisseaux, et ses sanglots éclataient et sa main, tenant son épée, dans son cœur allait la plonger.

Mais une voix qui du tombeau s'élevait glaça sa main, une voix suave encore, mais si lugubre et si froide, si étouffée par le sépulcre, qu'elle fit frémir ses chairs et suspendit la vie en lui.

« — Vis, chevalier, vis encore, vis pour toi; moi, j'ai vécu. Mon crime m'a donné la mort, moi seule, je l'ai méritée.

« Dans la glace de cette tombe où tout est ténèbre et terreur, je ne garde de l'existence que mes remords et mon amour.

« Les bras dont je t'entourais n'ont plus de force pour le faire; la terre humide et dure couvre les yeux qui te regardaient.

« La bouche qui te donnait des baisers n'a plus de saveur; le cœur qui te chérissait, ah! le cœur seul n'est pas mort!

« Vis, chevalier, vis encore et vis pour être heureux! Par mon triste sort apprends à être père et époux.

« Celle que tu épouseras, nomme-la comme

moi Yolande; plus que moi elle n'aimera, mais qu'elle soit plus fidèle.

Les filles que tu auras d'elle, que mieux que moi elles soient endoctrinées ; qu'elles ne se perdent pas pour l'amour d'un homme, comme pour toi je me perdis. »





NOTES



NOTES

I

CHANSON DE FIGUEIREDO

Au risque de donner une idée peu favorable des chants portugais, nous commençons notre recueil par la *Chanson de Figueiredo*. Si elle n'est pas un vrai romance, elle a bien la forme populaire et elle s'imposait à nous par une certaine célébrité. Elle a été publiée la première fois par Bernard de Brito dans la *Monarchia lusitana* (t. II, p. 296), et depuis elle a été souvent réimprimée (Bellermann, *Die alten liederbucher der Portugiesen*, p. 3; *Portugiesische Volkslieder*,

p. 201. — Braga, *Cancioneiro popular*, p. 2). Bernard de Brito et d'autres pensent que cette chanson abrupte offre une allusion à un fait légendaire. D'après d'anciens historiens (Mariana, L. VII.) Mauregato obtint l'appui d'Abd-el-Rahman, à la condition de lui livrer un tribut annuel de cent vierges, dont cinquante devaient être nobles. En 791, le roi don Alonso, pour ne pas payer cet odieux tribut, eut recours aux armes et battit les Mores. On a deux romances espagnols sur ce sujet, mais c'est don Ramiro, neveu de don Alonso, qui y figure (*Romancero general*, nos 617-18). Revenons à la tradition que rapporte Bernard de Brito : à la tête de quelques chrétiens se trouvait un chevalier nommé Goesto Anzur. Ayant brisé son épée, il se fit une massue d'une branche de figuier et, en souvenir de ses exploits, prit pour nom Figueiredo, et pour armes cinq feuilles de figuier.

La chanson met en scène Goesto Anzur sous le nom de Figueiredo et en fait le narrateur de l'épisode. Il y a beaucoup de décousu et d'obscurité dans cette pièce, et je la comprends autrement que ne le fait Bellermann. (Voir le livre de Diez, *Ueber die erste portugiesische kunst und hofpoesie*, p. 2 et 3.) Voici comment, dans sa traduction allemande, Bellermann rend le premier couplet : « Dans le bois des figuiers, Figueiredo, j'entrai. Dans le bois des figuiers j'entrai. Il rencontra six filles, six filles je rencontrai. Il s'approcha d'elles, d'elles

je m'approchai. Il les trouva pleurant, pleurant je les trouvai. Il leur demanda aussitôt, aussitôt je leur demandai qui les maltraitait de si cruelle façon. »

Voici le texte :

No figueiral, Figueiredo,
A no figueiral entrei,
Seis niñas encontrara
Seis niñas encontrey,
Para ellas andara,
Para ellas andey,
Lhorando as achara,
Lhorando as achei,
Logo lhes pescudara,
Logo lhes percudey,
Quem las mal tratara
Y a tão mal a ley.

(*Cancioneiro popular*, p. 2.)

On le voit, la langue est incorrecte, mêlée d'espagnol, et ce texte peut donner lieu à deux interprétations. En admettant celle de Bellermann, il faut supposer à Figueiredo un compagnon dont il parle et qui fit exactement les mêmes actions que lui. Je crois ma traduction plus naturelle. La répétition qu'elle présente est une forme assez fréquente dans la poésie populaire et a été imitée par M. V. Hugo dans une de ses *Orientales* : *Le voile* :

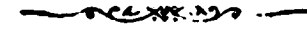
Je revenais du bain, mes frères;
Seigneurs, du bain je revenais.

Cette tradition du tribut des cent vierges existe sur divers points, en Espagne et en Portugal. Dans ce dernier royaume, elle s'est attachée notamment au lieu appelé *Figueiredo das donas* (bois de figuiers des femmes).

M. le comte de Silva Mendez Leal, ministre plénipotentiaire de Portugal en France, qui est à la fois un brillant poète et un érudit éminent, a composé un drame sur cette antique tradition : *O tributo das cem donzellas* (1851).

L'authenticité ou tout au moins l'ancienneté de la *Chanson de Figueiredo* a été contestée. Il ne faut évidemment pas songer à en considérer Goesto Anzur comme l'auteur. A l'époque où elle se rapporte, la langue portugaise n'existait pas. On peut, toutefois, regarder ce morceau comme antique, mais il a dû subir des rajeunissements. Telle est l'opinion de Wolf : *Studien zur geschichte der spanischen und portugiesischen nationallitteratur*, p. 693-94. Milà y Fontanals (*Romania*, année 1877, p. 53) parle ainsi de cette chanson : « Nous remarquerons que les Galiciens revendiquent la propriété du fameux romance ou chant *O figueral Figueiredo*, en se fondant sur quelques expressions qui ne sont point portugaises, sur ce que le fait, en admettant qu'il soit historique, dut se passer en Galice et non

en Portugal, alors peuplé de Mores, et sur ce que la souche des Figueroas se trouve en Galice. » M. Milà ajoute en note « Ces raisons sont mises en avant par don Teodosio Vestesrio qui publie une *Galerie des Galiciens illustres*. Il faut observer que le chant a une construction symétrique qui rappelle celle des chants portugais et galiciens, mais cela ne peut nous éclairer touchant le lieu et l'époque de la composition. »



II

LA DAMOISELLE QUI VA EN GUERRE

Quoique ce romance n'apparaisse pas dans les recueils castillans, Almeida Garrett le croit d'origine espagnole. Dans une comédie de la fin du XVI[e] siècle, *la Aulegraphia* de Jorge Ferreira, un personnage cite les premiers vers du romance en castillan :

Pregonadas son les guerras
De Francia contra Aragon.

Ce chant a été publié pour la première fois par José Maria da Corta e Silva, dans une note sur le poëme *Isabel ou a heroina de Arago*, en 1832. Joan Texeira Soares rappelle un fait qui, suivant Braga, put contribuer à populariser ce romance, les exploits d'Antonia Rodriguez racontés dans le *Theatro heroino* de Froez Perym L'Espagne eut aussi son héroïne dans Catalina Erauso que Montalvan a prise pour sujet d'une de ses comédies. M. A. de La Tour, dans *Valence et Valladollid*

p. 213 et suiv., a écrit toute une étude sur *la Monja alferez*. Il est bien certain, du reste, que le romance est très antérieur à ces femmes singulières. Nous ne parlerons pas de quantité de chants populaires où figure une fille guerrière, et qui n'ont que de lointaines analogies avec le romance portugais; mais nous citerons comme appartenant à une origine commune une canzone donnée par Nigra, *Canzoni pop. del Piemonte*, fasc. III, p. 92. la *Ragazza guerriera* des *Canti monferrini*, p. 54; *La figlia coraggiosa* des *Volkslieder aus Venetien*, n° 79; *le Guerriera* du recueil de Bernoni, livraison V, et un chant béarnais que nous avons publié dans la *Romania*, t. III, p. 96; mais on ne retrouve dans cette pièce que la première partie du romance. Liebrecht s'est occupé du cycle de la fille guerrière : *Heidel. Jahrbuch*, année 1877, p. 874.

Il y a de grandes ressemblances entre les épreuves que subit la jeune fille du romance et celles auxquelles on soumet Vassilissa (*Russie épique*, par M. Rambaud, p. 84). On les retrouve aussi dans un conte albanais (même livre, p. 85) et deux contes italiens: *Il drago (Canti e racconti del popolo italiano*, t. I, p. 70). *Fanta-Ghiro (Novellaja fiorentina* p. 337.

La situation qui fait le sujet de notre romance a pu, d'ailleurs, se produire plus d'une fois. Pitre Chevalier a raconté l'histoire de la bretonne Mathurine partant à la place de son frère et faisant,

comme dragon, les campagnes de 1812, 1813 et 1814 (*Musée des familles,* 2e série, t. V, p. 189.) On lisait aussi, dans le *Figaro* du 20 octobre 1879, un récit du même genre, l'histoire de Silvia Marietti se substituant également à son frère. Dans les *Chants de la Carniole,* traduits en allemand par Anastase Grun, Alenka prend les armes pour venger la mort de son frère Gregore (n° 42).

Il existe un grand nombre de leçons du romance portugais : *Dom Martinho do Avisado, dom Martinho, dom Barao* (*Rom. gerals,* nos 3, 4 et 5), *Dom Varao, Donzella guerriera (Cantos pop. do arch. açoriano,* nos 11, 12), *Donzella que vai a guerra* (*Portugiesische Volkslieder,* p. 64). Nous avons traduit le texte d'Almeida Garrett (t. III, p. 65). Il contient, comme la plupart des autres leçons, un vers que n'explique pas, ce nous semble, la conformation des épaules des Portugaises :

Tendes los hombros muy altos
Filha, conhecer vos han.

III

LA JUSTICE DE DIEU

Nous avons suivi le texte donné par Almeida Garrett que Braga a retrouvé, à peu de choses près, dans la province de Beira Alta (*Rom.*, p. 65). Ce dernier a, de plus, donné de ce romance deux autres versions où n'intervient pas un personnage mystérieux. Comparez ce chant avec el *Conde Grifos* du *Romancero general*, t. I, p. 178. A propos du mariage du comte et de la pèlerine, on lit dans le texte portugais :

Por palavras de presente
Alli os tem desposado.

Por palavras de presente est l'expression consacrée pour le mariage qui se fait en personne, et non par procuration : *por palavras de futuro*. — *Desposado* est le sacrement, par opposition à *casamiento* qui peut se faire attendre dans le mariage par procuration.



IV

LA PRINCESSE PÈLERINE

Almeida Garrett a donné ce romance, t. III, p. 22, et Braga en a publié une autre leçon dans son *Romanceiro*, p. 38. Il en a, en outre, inséré deux variantes dans les chants des Açores, nº 3, *La donzella que se fina de amor*, et nº 4, *Rosal florida*. En Espagne, le comte Sol délaisse aussi sa femme (*Primavera y flor de romances*, t. II, p. 48), qui se met à sa recherche et le découvre à l'instant où il va former une nouvelle union. Dans les Asturies, le comte Sol est devenu Gerinaldo. (*Jahrbuch*, 1861.) Dans le pays messin (*Chants pop.*, p. 33), la petite Rosalie poursuit aussi son infidèle. On trouve aussi cette situation dans bien d'autres contrées : *Chants pop. des Provinces de l'Ouest*, t. I, p. p. 293 ; *Revue de la Franche-Comté*, novembre 1863; *Canzoni del Piemonte*, fasc. VI, p. 186 ; *Canti Monferrini*, nº 42.

V

LE CAPTIF

Ce romance existe aussi en Espagne (*Romancero general*, n° 258), ce que paraît avoir ignoré Almeida Garrett. Nous le traduisons d'après ce dernier (t. III, p. 11). On le retrouve dans le *Romanceiro geral*, p. 113 ; les *Cantos do Archipelago*, n°s 52 et 53 ; le *Romanceiro do Algarve*, p. 68. Braga remarque que Camoens, dans les *Disparates da India*, a terminé une strophe par deux vers de la version castillane :

> Mi padre era de Ronda
> Y mi madre de Antequera.

D'après la manière dont Ceuta est mentionnée ici, le romance daterait de l'époque où cette ville était devenue espagnole, et ne serait pas plus ancien que le XVIIe siècle à en croire ce passage; mais, dans d'autres leçons, Ceuta n'est pas nommée, et peut-être y a-t-il eu ici interpolation moderne.

VI

HÉLÈNE

Ce beau romance, où la femme se montre presque aussi touchante que dans celui du comte Yanno, a été rccueilli par Almeida Garrett de la bouche d'une paysanne des environs de Lisbonne. Il ajoute une intéressante victime au vaste cycle de la femme innocente et persécutée. Braga a donné deux autres versions de ce chant, *Rom. geral*, p. 42, et *Cantos do Arch.*, p. 225. Ce romance est connu aussi dans la Catalogne et dans les Asturies (*Historia critica*, p. 447), mais avec de notables différences.

VII

LA NEF CATHERINETTE

Ce romance est très aimé, très connu en Portugal. Ce qui surprend, c'est qu'un pays qui a dû sa grandeur et sa gloire à des expéditions maritimes ne possède pas un plus grand nombre de chants populaires du genre de celui-ci. Suivant Almeida Garrett, notre romance pourrait avoir été inspiré par un naufrage que, l'an 1565, Jorge Albuquerque Coelho fit en revenant du Brésil; cette supposition ne semble guère fondée. D'après Braga, le poète populaire, en baptisant le navire du nom de Catherineta, s'est peut-être rappelé un vaisseau du nom de *Santa Catherina*, dont Gil Vicente a parlé dans une de ses pièces *As çortes de Jupiter*. — Nous connaissons quatre rédactions principales de la *Nef Catherinette*. L'une, celle que nous traduisons, a été donnée par Almeida Garrett, deux autres ont été publiées par Braga (*Rom. geral*, p. 58; *Cantos pop. do Arch. açorieno*, p. 285), la quatrième, dans laquelle se sont interpolés des fragments d'autres chants, a

été insérée par E de Veiga dans le *Romanceiro do Algarve* (p. 45).

La *Nef Catherinette* passe pour être d'origine portugaise. Des chants de diverses contrées offrent, toutefois, avec elle de nombreuses ressemblances. Il a été parlé dans l'*Intermédiaire* d'une version bretonne dont on ne cite pas le texte, mais où c'est aussi le maître du navire affamé que le sort désigne, il voit la terre, il voit une tour où il reconnaît sa fille; enfin, le navire aborde et le capitaine est sauvé. (*Intermédiaire*, t. XII, col. 180.) Dans le *Gwerziou-breiz-izel*, t. II, p. 183, la chanson *les Matelots* a de l'analogie avec le romance portugais :

« — Ecoutez, tous, et vous entendrez — un gwerz nouvellement composé, — fait au sujet d'une bande de matelots qui s'étaient embarqués sur la mer profonde.

« — Vingt-sept ans ils ont été — sur la mer profonde embarqués — et la dernière année des vingt-sept ans — le bétail (les vivres) leur a manqué.

« — Et quand le bétail leur a manqué, — ils ont songé à manger un d'entre eux.....

« — Et quand ils ont tiré à la courte paille, c'est au maître du navire qu'elle est échue. — Seigneur Dieu! serait-il possible que mes matelots me mangeassent!

« — Petit page, mon petit page — toi qui es

diligent et leste, — va au haut du grand mât — pour savoir où nous sommes ici.

« — Et lui de monter en chantant et de descendre en pleurant : — J'ai été au haut du mât — et je n'ai aperçu aucune terre.

« — Va encore au haut du grand mât — pour savoir où nous sommes ici ; — ce sera pour la dernière fois.

« — Et lui de monter en pleurant, — mais il descendit en chantant : — Je crois que nous sommes rendus à terre, — j'ai vu la tour de Babylone... » etc.

Même situation dans *Lou Moussi* des *Chants populaires de la Provence* (t. I, p. 127) : Il y a sept ans qu'un vaisseau, parti de Marseille pour le Portugal, navigue sans pouvoir toucher terre, les vivres manquent, on tire à la courte paille qui sera mangé, le sort désigne le capitaine, il engage un mousse à monter sur le grand mât :

Quand lou moussi n'es sur la poumo
Lou moussi s'es mes a cantar.
— Ah ! da que cantes, vaillant moussi,
Veres tu quanque port de mar ?
— Vese Toulou, vese Marselho,
Nuestro Damo de la Cioutat,
Vese tres jouinos dameiselos,
Que promenoun long de la mar...

M. Damase Arbaud rappelle à la suite de ces

couplets, que Rathery (*Moniteur* du 15 juin 1853) a donné deux autres versions de ce chant, l'une provenant sans doute des environs de Bordeaux, l'autre recueillie dans la vallée d'Ossau. M. Smith a publié, dans la *Revue des langues romanes* (nov. et décembre 1879), p. 248, une complainte, la *Courte paille*, qui se rapproche beaucoup du chant portugais. *Les Cansons de la Terra* (t. IV, p. 32-33) contiennent aussi deux pièces qu'on peut comparer au romance portugais avec lequel une chanson de matelot, insérée par Braga dans son *Cancioneiro populare*, p. 144, a beaucoup de ressemblance. Voici la traduction de cette chanson fort courte :

« Perdu dans la haute mer, un pauvre navire allait; déjà sans boussole et sans rames, la faim les tuait tous.

« On recourut aux noirs sorts, pour voir lequel d'eux avait à être par les autres tué, pour être mangé ce jour-là.

« Le sort maudit tomba sur le meilleur mousse qu'il y avait. Ah! comme le malheureux pleurait, priant la Vierge Marie!

« Mais tout à coup le gabier, voyant la terre du côté de la proue, cria, joyeux, de la hune : Terre, terre de Lisbonne! »

Un petit chant asturien a de la ressemblance avec le dénouement de *la Nef Catherinette* :

« Un matin de la Saint-Jean, un matelot tomba à l'eau. — Que me donneras-tu, petit matelot, pour que je te retire de l'eau ? — Je te donne tous mes vaisseaux, chargés d'or et d'argent. — Point ne veux de tes vaisseaux, ni de ton or, ni de ton argent; je veux que, quand tu mourras, tu me livres ton âme. — Mon âme, je la donne à Dieu, mon corps à la mer salée. »

L'intervention du diable, lequel n'a que rarement un rôle dans les fictions méridionales, ne se produit pas dans toutes les leçons de la *Nef Catherinette.* Une des versions données par Braga finit de cette manière :

« — Quel présent puis je te donner? — Je veux la nef Catherinette pour avec elle naviguer. — La nef Catherinette, ami, est au roi de Portugal, mais ou je ne suis pas ce que je suis, ou le roi te la donnera. »

Nous complèterons cette longue note par une chanson française bien connue et dont il existe de nombreuses variantes. Probablement sérieuse d'abord, elle a fini par devenir bouffonne, grâce surtout aux deux vers qui la terminent :

Il était un petit navire,
Qui n'avait jamais navigué ;
Quand il partit pour l'Amérique,
Il portait vingt-cinq passagers.

Au bout de cinq à six semaines,
Les vivres vinrent à manquer.
Il fallut donc tirer au sort
Pour savoir qui sera mangé.
Le plus jeune met la main dans l'urne,
C'est lui qu' le sort a désigné :
— O sainte Vierge, ô ma patronne,
C'est donc moi qui serai mangé !
Il court il grimpe, à la grand'hune,
Il voit la terre, il est sauvé.
Si cette chanson vous embête,
Nous allons la recommencer.

VIII

DOM JOAN D'ARMADA

Braga a donné trois versions de ce romance, nous avons choisi la dernière (*Cant. pop. do Arch. Açoriano*, p. 316); Estacio da Veiga en a recueilli une autre leçon (*Rom. do Algarve*, p. 53).

Il est nécessaire d'entrer dans quelques éclaircissements sur l'ensemble de ce morceau. — La *Fragata* est une grande embarcation; la première leçon emploie mieux ce mot en disant que Dom Joan se rend à son bord dans son canot. — *Safa a tua artilheria*, nous avons traduit par: *mettre en batterie*, ce n'est pas un terme de marine, mais il nous semble bien rendre le sens. Dans le récit du combat, il y a de l'obscurité :

Bala que dom João botava,
Era de ferro, rendia ;
Bala que elles deitavam
Tornava se em mosquetaria.

Il semble qu'il se fasse un miracle, les boulets de Dom Joan restent pleins et pénètrent dans le

bois, les boulets des Turcs se changent en petites balles :

Com os seus mastros quebrados,
Os seus garupés rendidos
Com a bandeira de rastos.

Il est probable que par *garupés* on veut parler du châtéau de poupe démoli. L'arrière de la galère étant détruit, le pavillon ne peut plus être porté haut.

Ancoram en francaria.

Nous avons rendu ce vers par : « Ils jetèrent l'ancre en liëu sûr. » Le poète aurait-il voulu dire vis-à-vis du quartier franc, à Péra, faubourg de Constantinople ?

Braga pense que ce romance est un souvenir de la bataille de Lépante, nous n'y voyons rien qui puisse autoriser à le croire. Nous devons reconnaître cependant qu'il exista des chants populaires sur cette mémorable victoire. Braga rapporte un passage emprunté à un ouvrage de Quevedo, la *Vida del Gran Tacano*, qui fait allusion à ces chants.

IX

SILVANINHA

« La rudesse de la langue, la négligence du style, l'indécence innocente, toutefois, de quelques expressions, de certaines images, peuvent faire considérer le romance populaire de Silvaninha comme une des plus anciennes productions qui, de temps immémorial, ont été conservées dans notre péninsule. » Ainsi s'exprime Almeida Garrett sur un chant que nous aurions préféré laisser de côté, tant la donnée en est répugnante. Mais on ne pouvait guère supprimer un romance si connu dans tout le Portugal, et nous avons pensé, avec Almeida Garrett, qu'il y aurait « une affectation ridicule à ne pas donner ce chant dans sa crudité. »

Le romance de Silvaninha a été cité au XVII[e] siècle dans une pièce de Francisco Manuel de Mello : *Fidalgo aprendiz*. On en a beaucoup de variantes : Braga, *Romanceiro geral : Silvana, Faustina,* p. 30 et 181 ; *Cantos do Archip. Açoriano : Silvana, Aldina, Silvana desampaada,* p. 171, 193, 197.

Almeida Garrett et Braga considèrent ce romance comme d'origine portugaise. Il est cependant connu ailleurs. De los Rios, dans le *Jahrbuch*, t. III, p. 284, en a donné, sous le titre de *Delgadina,* une version que nous avons traduite dans les *Vieux auteurs castillans,* t. II, p. 489. De Los Rios en parle dans son *Historia critica*, t. VII, p. 445. Fernan Caballero en a inséré un texte castillan, probablement expurgé, dans sa nouvelle : *Cosa cumplida sclo en la otra vida.* Dans les *Cansons de la Terra,* t. IV, p. 17, la *Filla del rey* reproduit le sujet de Silvaninha. On le retrouve aussi dans un autre romance catalan, *Margarita,* dont Mila y Fontanals a donné un fragment dans son *Romancerillo*, p. 122 Le même érudit nous apprend qu'il existe, en Catalogne, un conte populaire sur la même donnée. Almeida Garrett a composé un petit poëme en quatre parties intitulé *Adozinda*, tiré du romance de Silvaninha, et tel a été le point de départ de son intéressante collection.

Très nombreuses sont les analogies avec cette donnée, citons seulement le conte de *Peau d'âne*, fort déplacé dans un recueil destiné aux enfants, *Le roi qui voulait épouser sa fille* (CONTES POP. DE LA GRANDE-BRETAGNE, p. 41); *Zuccacia* (RACCONTI DEL POPOLO ITALIANO, t. I, p. 244); *Pilusedda* (FIABE, NOVELLE E RACCONTI DEL POPULO SICILIANO, t. I, p. 381); *La Scindiroeura* (NOVELLEJA FIORENTINA, p. 158); la Nouvelle II de la troisième

journée du *Pentamerone*, la *Pel d'Ase* du *Rondallayre* (t. II, p. 72); pour d'autres rapprochements, je renvoie à la note du romance *Dona Maria.*

Le romance n'est pas toujours très clair, on ne sait trop comment s'ouvrit la prison :

Ao cabo de sette annos
Eis a torre que se abria.

D'autres leçons disent simplement qu'au bout de sept ans on fit sortir Silvaninha de la tour. On ne sait pas non plus à quel jeu s'amusait le père de Silvaninha :

Iogar a imbocada.

Il doit s'agir d'un jeu où il faut envoyer, soit une bille, soit un palet, dans une ouverture : trou madame, tonneau, etc.



X

DONA MARIA

Nous empruntons ce romance aux chants des îles Açores, p. 302 ; nous le donnons, non à cause de sa valeur assez mince, mais parce qu'il pourrait se rattacher — de telles ramifications sont toujours curieuses — au cycle de la fille persécutée, si bien étudiée par M. Wesselofski dans son édition de la *Figlia del re di Dacia*, Pise, 1866. — Une fille qui a inspiré un amour incestueux se fait couper la main ou les mains, pensant ainsi provoquer des sentiments de répulsion. Son père, furieux, la fait placer seule dans une embarcation qu'on livre à la mer. Voilà le point de départ, un miracle qui n'est pas le même dans toutes les variantes, rend à la jeune fille la main où les mains dont elle a été privée, puis arrivent des aventures qui varient aussi et rentrent d'ordinaire dans un autre cycle auquel appartiennent l'histoire de *Dusolina* des *Reali di Francia*, celle de *Dionisa* de Giovanni Fiorentino, une partie du *Chevalier au Cygne*, etc. — le cycle de la femme innocente et

persécutée. Dans une autre branche de la légende en question, l'épisode des mains coupées disparaît et l'on n'y retrouve plus que l'amour odieux du père et les aventures de la fille abandonnée. A la première branche appartiennent le *Roman de la Mannequine* publié à Paris en 1840, le mystère du même nom que MM. de Montmerqué et Francis Michel ont donné dans l'*Ancien théâtre français*, un chapitre du *Victorial, chronique de Don Pero Niño*, p. 258 de la traduction; la *Representazione di Santa Uliva*, imprimée par les soins de M. d'Ancona, Pise, 1863; un roman catalan, *Historia del rey de Hungria* (*Documentos de la Corona de Aragon*, t, XIII. *Documentos leterarios en antigua lengua catalana*, Barcelona, 1857, p. 53-79); la *Pentamanomazza* du *Pentamerone*, et la *Novella della figlia del re di Dacia* que nous avons déjà citée au commencement de cette note. La seconde branche, celle où il n'est plus question de bras mutilé, comprend une nouvelle latine *De Origine belli inter Gallos et Britannos* et la traduction de cette nouvelle en italien : *Storia dell' origine delle guerre tra i Francesi e gli Inglesi*, Florence, 1547, réimprimée en 1850, à Lucques, sous le titre de *Novella della Pulcella di Francia*. Nous croyons que notre romance se rattache à ce cycle. La jeune fille aux mains coupées est abandonnée par son père dans une embarcation où elle est consolée par la sainte Vierge, et guérie par elle dans la version du

Victorial et dans la *Representazione di Santa Uliva*. Dona Maria est aussi placée par un ordre de son père dans une barque où les anges lui tiennent compagnie, et où sainte Marie l'appelle sa servante. Nous nous demandons si le début fort médiocre de notre romance n'a pas été substitué à un autre, et si cet autre n'offrait pas la même donnée que le romance de *Silvaninha*, donnée si voisine elle-même de l'histoire de la jeune fille aux mains coupées? A dona Maria on pesait le pain et l'on mesurait l'eau, le père de Silvaninha agissait de même :

> Dão lhe a comida por onça
> E agua por medida.

Dans le *Gwerziou Breiz-izel*, t. I, p. 161, sainte Honorée, persécutée et calomniée, est abandonnée sur la mer dans un tonneau.

XI

LE PALADIN CONSTANT

C'est S. de Veiga qui nous a fourni ce romance trouvé dans l'Algarve (*Rom. do Algarve*, p. 95). Est-il pur de tout mélange artistique ou moderne? Nous en doutons; tout le début a l'air d'un remaniement, ou même d'une composition dans le goût des romances moresques castillans. Hardung pense que l'héroïsme de Dom Fernando, infant de Portugal, pourrait avoir inspiré ce romance. En 1438, Dom Fernando fit contre les Mores une expédition désastreuse, qui se termina par sa captivité. Il mourut en 1443, dans un misérable esclavage, et son corps resta encore de longues années au pouvoir des infidèles. Calderon a fait sur cet épisode et sous ce titre *El principe Constante*, un drame très touchant où il prête à Dom Fernando l'héroïsme d'un Régulus et les sentiments d'un martyr.



XII

LE COMTE NILLO

M. le comte Albert de Circourt et moi avons traduit un ancien ouvrage espagnol, où, sous le titre de *Victorial*, est racontée la vie de Don Pero Niño, comte de Buelna. Ce Pero Niño, dont l'existence fut très aventureuse, épousa dona Béatrix, infante de Portugal, et cela en dépit du père de celle-ci, Dom Joan. Malgré le mécontentement de ce prince, ce mariage n'amena aucune catastrophe. Suivant Braga, ce serait cependant cet épisode qui aurait donné lieu au romance du comte Nillo. Nous doutons de cette origine sur laquelle Braga revient encore dans ses *Trovadores*, p. 325. Almeida Garrett remarque que le nom de Nillo n'est pas portugais, mais que, sous la forme Niño, il serait espagnol. Il croit que ce chant vient de la Provence ou de la France. On a plusieurs leçons de ce chant : *Dom Doardos, Ermida en mar, Dom Diniz*, etc. Il n'est pas sans analogie avec celui de Gerinaldo. Quant au dénouement, il peut être une réminiscence de l'his-

toire de Tristan et d'Yseult, bien connue en Portugal, et ce dénouement n'est peut-être qu'un vague souvenir des métamorphoses mythologiques. On le retrouve dans quantité de chants populaires, dans le romance portugais *A Pelegrina*, dans le romance catalan *Don Luiz*, dans un chant suédois *Le roi Helleberg*, dans deux ballades écossaises *Douglas*, le *Prince Robert*, dans des chants grecs, bretons, albanais, roumains. Un chant populaire de la Normandie, recueilli par M. de Beaurepaire, offre la même circonstance :

Sur la tomb' du garçon on y mit une épine,
Su la tomb' de la belle on y mit une olive,
L'épine crut si haut qu'elle embrassa l'olive,
On on tira du bois pour bâtir des églises.

Dans un chant de l'Ukraine (*Chants hist. de l'Ukraine*, tr. par Chodzko, p. 30), une rose est regardée comme l'âme d un jeune homme : « Cette rose, c'est l'âme du jeune homme, qui est mort de chagrin pour la jeune fille. »

Dans la *Chronica dos Vicentes*, monument de la langue portugaise au xve siècle, « on rencontre, dit Braga, des traditions relatives aux Français, qui vinrent aider à conquérir Lisbonne. Telle est la légende du chevalier Henrique et de son page fidèle. Sur la tombe d'Henrique poussa un pal-

mier. » Au chant VIII des *Lusiades,* nous voyons que Camoens a rappelé ce prodige :

> Olha Henrique famoso cavalleiro
> A palma, que le nasce junto a cova.

XIII

DOM PEDRO MENINO

Ce romance a été recueilli dans les Açores où Braga en a trouvé trois versions (nos 26, 27, 28). Il offre de l'analogie avec celui de Gerinaldo, tel surtout que l'a publié Almeida Garrett. Braga rattache ce chant, comme celui que nous avons traduit auparavant, à l'histoire de Pero Niño qui épousa dona Béatrix de Portugal, ainsi que nous le rappelions dans la note précédente. L'analogie entre les deux situations est bien vague; toutefois, elle l'est un peu moins dans le dernier romance, et il faut convenir que la ressemblance des noms : Pedro Niño, Pedro Menino, jointe à cette donnée d'un simple chevalier amoureux d'une infante de Portugal, peut favoriser, dans une certaine mesure, la présomption de Braga.

Une complainte publiée par M. Smith, dans la *Revue des langues romanes* (novembre et décembre 1877, p. 247), offre une certaine analogie avec la fin du romance :

Ce sont trois frères, tous trois dans la prison,
Ils ont une sœure qu'elle a été les voir
En leur disant : Mes frères, chantez une chanson
— Hélas ! ma sœure, comment chanterons-nous !
On va nous pendre demain au point du jour.
Mais le plus jeune commença la chanson.
Toutes les dames sortant de leurs châteaux :
— Où sont les orgues qui chantent aussi bien !
— Ce ne sont pas des orgues, ce sont des prisonniers.
— Portez-leur à boire, à boire et à manger, etc.

Dans une pièce bretonne, conservée dans la collection manuscrite des Poésies populaires de la France (Bibl. nationale, n° 3342), des prisonniers chantent de douces chansons que les dames viennent écouter.

XIV

FLEUR DE MARILIA

Ce romance, recueilli par Braga dans les Açores (p. 237), dérive peut-être du romance castillan *Blanca Niña,* ou de celui du comte Lombard (*Rom. general*, t. I, p. 161-162); il a quelque analogie avec *Bernarl Frances.* D'autres romances portugais : *Dona Branca, Dom Alberto* (*Cantos pop. do Arch. Açoriano,* nos 19 et 20), roulent sur le même sujet qu'on retrouve dans bien des pays. Voir *le chevalier à la robe vermeille* (*Fabliaux* de Meon, t. III, p. 276) le *Vieux Vichef et sa femme* (Revue des Deux-Mondes, 15 août 1863); le *Mari soupçonneux* (Romancero de Champagne, t. II, p. 78); les *Poésies pop. de l'Agenais*, p. 116; *les Chants pop. de la Provence*, t. II, p. 152; les *Chants pop. du pays Messin*, p. 217; la *littérature pop. de la Gascogne*, p. 316; *La sposa colta in falto* de Bernoni, livr. 8; les *Cansons de la terra*, t. II, p. 69; les *Canti Monferrini*, p. 70; la chanson béarnaise de *Mariou* que j'ai donnée dans la *Revue de l'Est*, le

chant grec de *Constantin*. Une ballade danoise : *Les profondeurs de la mer*, roule sur les ruses des femmes et a une vague ressemblance avec notre romance. Un parallèle beaucoup plus exact lui est fourni par un beau chant de la Carniole, traduit par A. Grun (n° 25) : « Holà, holà, ma jeune femme qui vient de casser ce carreau-là ? — Ce n'est rien, ce n'est rien, noble comte, c'est le chat en poursuivant une souris. — Holà, holà, ma jeune femme, qui vous a ainsi mêlé les cheveux ? — Ce n'est rien, ce n'est rien, noble comte, c'est ma servante qui peigne si mal, etc. » Le mari, outragé, finit par trancher la tête à la coupable.

Une quinzaine de chansons françaises, sur une donnée analogue, ont été envoyées au comité de la langue, et se trouvent dans la collection manuscrite conservée à la Bibl. nationale (n°s 3338-42).

XV

LA REINE ET LA CAPTIVE

Ce romance connu en Castille (*Primavera y flor de romances,* t. II, p. 38), dans les Asturies (*Historia critica*, t. VII, p. 433) et en Catalogne (*Observaciones sobre la Poesia popular*, p. 117, *Cansons de la terra,* t. II, p. 159), est très répandu dans le Portugal. C'est la version portugaise (Almeida Garrett, t. II, p. 179; Braga, t. III, p. 103) qui est la plus parfaite, et c'est justement cette perfection qui peut la faire considérer comme une des moins anciennes. J'écrivais justement, à propos de ce romance (*Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 370), ces lignes auxquelles Braga a donné son approbation (*Romanceiro geral*, p. 201) : « Souvent les Portugais ont traité avec plus de talent que les Castillans les sujets qui se trouvent dans les romanceros des deux nations, mais à cause de cette perfection on ne peut guère croire à l'antériorité des premiers. Les romances portugais sont trop clairs, trop bien développés pour qu'on y voie des œuvres de première main. »

XVI

NOTRE-DAME DES MARTYRS

Ce romance recueilli dans l'Algarve, par E. da Veiga, a été reproduit dans le *Romanceiro geral* de Braga, n° 40. D'après cet écrivain, le peuple répète ce romance dans le pèlerinage de Castro-Marim, qui a lieu au mois d'août. Braga ajoute que la légende est ancienne, mais que la forme dont on l'a revêtue est assez moderne. Luis de Souza, au livre IV de son *Histoire de saint Dominique*, rapporte un fait pareil, sauf que c'est par l'intervention de saint Dominique que le miracle eut lieu. Tous les détails relatifs à la persécution de l'esclave chrétien, aux méchantes inventions du More, au voyage que le coffre fit sur les eaux, emportant le bourreau et sa victime, sont les mêmes dans ce récit.

On trouve de tous les côtés des légendes offrant des traits de ressemblance avec celle-ci. Dans les *Poésies populaires de la Lorraine*, des stances

sont consacrées à un chevalier de Richiecourt qui, depuis quatre ans prisonnier des Turcs, invoqua saint Nicolas de Port avec tant de foi, que, pendant son sommeil, il fut ramené dans sa patrie :

Léger il est porté dedans le bourg du Port,
O transport inouï qui tout esprit transporte.

Il en advint autant à Elbert de Clervaux, qui avait suivi Henri III, comte de Luxembourg, à la quatrième croisade. Il fut fait prisonnier par les Sarrasins qui le maltraitèrent tellement qu'il ne pouvait plus marcher sans béquilles. Un jour le pauvre chevalier promit à la sainte Vierge que, s'il revoyait son pays, il y bâtirait une belle église. Le lendemain, à son réveil, Elbert reconnut autour de lui un petit bois qui formait le centre de son fief de Girst. Ses chaînes et ses béquilles gisaient à ses pieds. Il était sain et dispos. Pour comble de bonheur, il retrouva sa mère en bonne santé et sa fiancée fidèle. Il accomplit son vœu et fit construire une belle église. On y montre encore — au dire de M. Levêque de la Basse Mouturie, qui a raconté cette légende dans son *Itinéraire du Luxembourg germanique*, — et comme pièce à l'appui de la tradition, une béquille et un morceau de chaîne. On peut comparer cette histoire aux contes que les frères Grimm ont donnés sur Henri le Lion, Moeringer, etc. Mais les aventures

de ce dernier se relient à une autre sorte d'épisodes, à la situation des maris qui arrivent juste à point pour empêcher leurs femmes de leur donner un successeur.

XVII

JÉSUS MENDIANT

Ce romance rappelle un vers de M. Victor Hugo:

Qui donne au pauvre, prète à Dieu.
(*Voix intérieures*, V.)

et revêt une vérité morale des formes d'une naïve parabole. Ce sujet a été souvent traité. On le retrouve dans les *Chants populaires des provinces de France*, p. 5; dans les *poésies populaires de l'Armagnac et de l'Agenais*, p. 21; dans les *Chants de la Provence*, t. I, p. 59, mais là, le mendiant est d'abord repoussé. M. Damase Arbaud fait remarquer que Roumanille a rajeuni cette donnée dans *la Margarideto*, et rappelle la légende de saint Yves, des *Vies des saints de Bretagne*, de Dom Lobineau, p. 249. — M. Braga constate (*Historia da poesia popular*, p. 127) qu'en Irlande il existe un chant analogue. — Les *Anecdotes tirées du recueil d'Etienne de Bourbon* pu-

bliées par la société de l'histoire de France, offrent, p. 131, une légende analogue.

Dans le texte portugais que nous avons traduit (*Romanceiro geral*, p. 118), chaque vers est suivi de cette exclamation : ah! Jésus! que nous avons cru pouvoir supprimer. — Nous trouvons la même particularité dans un chant recueilli par nous dans le pays messin :

— Où allez-vous, mon cher enfant?
— Je m'en vais à Jérusalem
Jésus !
Sainte Marie, mère de Dieu,
Jésus !

Une variante de notre romance a été découverte dans les Açores. (*Cantos pop.*, n° 75.)

XVIII ET XIX

SAINTE IRIA

Sainte Iria, sainte Irène, est la patronne de Santarem, où fut recueillie cette antique légende. Ce n'est pas dans son *Romanceiro* qu'Almeida Garrett l'a donnée, mais dans son livre *Viagems na minha terra,* t. II, p. 36. Depuis, Braga a trouvé de ce chant, à Covilha, une autre version un peu plus longue et probablement plus moderne (*Rom. geral*, p. 126), une troisième leçon plus abrégée dans l'île Saint-Jorge (*Cant. pop. do Arch. Açoriano*, n° 364), et enfin une quatrième sous le nom de Santa Helena, dans le Minho (*Rom. geral*, p. 126). Les trois premiers textes sont en hendécassyllabes. Un autre romance sur le même sujet a été recueilli dans l'Algarve par E. de Veiga; il doit être moins vieux, mais nous a paru digne de paraître dans notre recueil; nous le donnons donc à la suite de celui de Santarem. Ces dernières versions se terminent par un pardon. Celle de Covilha, dont Hardung publie un texte amélioré (*Romanceiro portuguez*, t. II, p. 163), finit ainsi :

« Habille-toi d'azur, c'est la couleur du ciel; si le ciel te pardonne, je te pardonne aussi. »

Bellermann a inséré dans son recueil (p. 20) un texte qui n'a que de légères différences avec celui de Covilha. Il l'a recueilli à Lisbonne.

Un mot d'explication sur le premier vers :

Estando eu a janella co'a minha almofada.

Ici almofada signifie un coussin, un carreau d'ouvrière sur lequel Iria avait placé son travail à l'aiguille.

Milà y Fontanals s'est occupé de notre romance dans un intéressant travail publié dans la *Romania*, année 1877, sur la poésie populaire galicienne : « De sainte Irène, dit-il, que l'on prétend avoir donné son nom à Santarem, parlent quelques anciens bréviaires lusitaniens (v. *Esp. sagr.*, XIV, 201, 35). Quoique la version galicienne conserve plus exactement le nom de la sainte, le romance est indubitablement d'origine portugaise. La version (galicienne) de M. Manuel Marguia commence ainsi :

Estando cosendo n'a miña almohada. »

(*Romania,* 6e année, p. 52.)

XX

LA BELLE INFANTE

La même situation se retrouve dans un romance espagnol (*Primavera y flor de romances*, t. II, p. 88; *Romancero general*, t. I, p. 175), qui pourrait être imité d'un des chants relatifs à Gaiferos (*Primavera y flor de romances*, t. II, p. 229). La poésie populaire de tous les pays a maintes fois traité un sujet identique. Plusieurs chants grecs roulent sur le retour d'un époux; trois d'entre eux ont été traduits par Marcellus (*Chants pop. de la Grèce*, p. 155, 162, 163). En Allemagne, la ballade *Liebesprobe* (*Westfœlische Volkslieder*, XIII, *Deutsches Balladenbuch*, p. 14) a la même donnée. Impossible de citer tous les recueils qui offrent une situation de ce genre. J'indiquerai cependant : *Historia critica*, t. VII, p. 446, *Observaciones sobre la poesia popular*, par Milà y Fontanals, p. 119; le *Gwerziou breiz-izel*, de M. Luzel, t. I, p. 197; les *Cansons de la Terra*, de Pelay-Briz, t. I, p. 173; les *Canti Veneziani*, livraison IXe; les *Chansons des Provinces* de France, p. 193; les

Canti Monferrini, n° 37; les *Etudes sur la poésie pop. en Normandie*, p. 76; les *Chants du pays messin*, p. 8 et suiv.; les *Volkslieder aus Venetien*, p. 59; le *Romancero de Champagne*, t. II, p. 2 et 221. Il faudrait sans doute remonter à l'Odyssée pour découvrir l'origine d'une scène tant de fois exploitée. V. *Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 589 et suiv.

Nous avons suivi le texte d'Almeida Garrett, t. II, p. 7, qui a publié un autre morceau sur la même donnée, *Dona Clara*, t. II, p. 12. Braga donne plusieurs leçons de ce romance : *Romanceiro geral*, t. III, p. 1 et 4, *Cantos pop. do Arch.*, p. 298. Bellermann a donné un texte un peu différent de celui d'Almeida Garrett, p. 100.

XXI

LA FIANCÉE TROMPÉE

Le texte que nous avons traduit a été donné par Almeida Garrett (t. III, p. 108) et par Braga (*Rom.*, t. III, p. 20, et *Cantos do Archip.*, p. 200).

Almeida Garrett déclare qu'il ne connaît qu'une version de ce romance. Il le regarde comme très ancien. On en retrouve quelque chose dans un romance catalan, *D. Luis* (Milà y Fontanals, p. 107, et *Cansons de la Terra*, t. II, p. 37), mais la fin est différente; elle rappelle celle du comte Nillo, dont elle reproduit aussi vaguement quelques détails. Les poésies populaires où un mari, un amant, arrivent au moment où ils vont être sacrifiés à un successeur, sont en nombre tel que nous renonçons à les indiquer.

XXII

LES FIANÇAILLES A L'AGONIE

Ce romance a été publié par Almeida Garrett (t. III, p. 32), et par Braga (*Cancioneiro geral*, t. III, p. 55). Ici se trouve dans le texte un couplet qui est en contradiction avec ce qui va suivre et qui doit être une interpolation. Il enlève à la pièce tout son intérêt; nous l'avons supprimé, mais nous le donnons ici : « — Que j'arrive à quitter ma couche, ô ma rose amoureuse, dans le vase de ma poitrine, tu resteras toujours plantée; avec les bénédictions d'un archevêque, toute d'eau bénite arrosée, sous l'étole de sainte Eglise, à mon cœur tu seras liée. »

On trouve quelque chose de ce romance dans un chant recueilli dans l'Algarve par Estacio da Veiga (p. 16). Deux faits différents s'y confondent : le testament de Sancho III, roi de Navarre, et le siège de Zamora en 1072.

XXIII

DONA AGUEDA DE MEXIA

Almeida Garrett a donné ce beau romance sous le titre de *Dona Guimar* (t. III, p. 116). Le texte qu'il a publié a été fourni par deux romances, l'un de l'Estramadure, l'autre de l'Alemtejo. C'est ce dernier, également publié par Braga, que nous avons traduit. Nous avons dans notre poésie populaire, l'histoire d'une jeune fille contrariée dans ses amours, et qui feint d'être morte; son amant fait arrêter le convoi, la belle ressuscite et les deux amants sont unis (*Chants pop. du pays messin*, p. 46. — *Instructions relatives aux poésies populaires*, p. 38. — Article de Rathery dans le *Moniteur* du 26 août 1853). — Milà y Fontanals a recueilli un romance castillan sur le même sujet *La Amante resucitada, Observaciones*, p. 125.

La version d'Almeida Garrett offre ici beaucoup plus de détails que celle de Braga : le contraste entre les scènes joyeuses du printemps et des scènes lugubres y semble l'œuvre d'un poète artistique :

« C'était par une matinée de mai, la campagne fleurissait, les oiseaux chantaient, le pré vert souriait. — Dans la ville on entendait une triste clameur, les cloches étaient en branle, là était tout le clergé, les nobles et le peuple sortaient de l'église. »

Cette arrivée d'un amant au moment de l'enterement de sa maîtresse, situation d'ailleurs souvent exploitée, rappelle la touchante histoire de Mlle de Tournon, racontée dans les Mémoires de Marguerite de Valois.

Un passage de notre romance offre ici une vague ressemblance avec le célèbre poëme populaire sicilien, *la Baronne de Carini*, que Salvatore Salomone Marino a publié avec tant de soin. Vernagallo erre sous les fenêtres où sa maîtresse, dont il ignore la mort, s'était tant de fois montrée :

Su' chinsi li finestri, amaru mia!
Dunni affaeciava la mé dia adurata.

Vernagallo ayant appris que la Baronessa a été tuée, se rend à l'église où elle a été ensevelie, et comme Don Joan s'adresse au sacristain :

Oh mala sorti, che mi sapi dura,
Mancu vidiri la mè amanti amata!
Sagristanu, ti preju un quartu d'ura
Quantu cci calu 'na torcia addumata.

(P. 135.)

Les vers où l'on raconte la résurrection de dona Agueda me semblent charmants comme ils l'ont paru à Almeida Garrett. Une variante de la chanson française, rappelée au commencement de cette note, offre un passage qui peut-être n'est pas indigne d'être cité à côté des vers portugais :

> De son couteau alors coupa
> Trois points du suaire et regarda,
> Un ris d'amour ell' lui jeta.

Innombrables sont les récits relatifs à des femmes crues mortes et rappelées à la vie, et fort inutile serait de rechercher combien ce sujet a été traité de fois depuis l'histoire de Ginevra degli Amieri jusqu'au roman de *Silvandire*, qu'Alexandre Dumas a emprunté à Gatien de Courtils. V., à ce sujet, Liebrecht : *Zur Volkskunde*, p. 54 et suiv.

XXIV

GENTILLE PASTOURELLE

Cette petite pièce, célèbre dans la poésie populaire portugaise, rappelle tout à fait les *pastourelles* qui furent en si grande vogue chez les Provençaux comme chez les Français, qu'essayèrent aussi les Espagnols, témoin la jolie *serranilla* du marquis de Santillane, *la vachère de la Finojosa,* et dont on retrouve de nombreuses dégénérescences parmi les chansons rustiques de nos diverses provinces. (*Chants pop. du pays messin*, p. 123 et suiv.) Nous avons suivi le texte qu'Almeida Garrett recueillit de la bouche d'une lavandière, dans un village portant assez singulièrement le nom qui sert de titre à la pièce elle-même : *Linda a Pastora.* Cette production est très répandue dans tout le Portugal, et Almeida Garrett en a donné de nombreuses variantes. De son côté, Braga a publié deux versions de *Linda a Pastora,* l'une dans son *Romanceiro geral,* t. III, p. 133, l'autre dans les *Cantos pop. do Archipelago açoriano*, p. 373. Toutes deux

ont un dénouement qu'Almeida a aussi rencontré. Le galant chevalier n'y est autre que le frère de la bergère, il veut éprouver la vertu de sa sœur. C'est là sans doute une interpolation. Telle, toutefois, n'est pas l'opinion de Braga, et, nous devons le reconnaître, cette donnée se retrouve dans un certain nombre de chants populaires de divers pays, et offrant de très grandes ressemblances avec la pastourelle portugaise. *Canti pop. Veneziani : L'Onesta alla prova,* livrai. VI. *Chants pop. de la Provence,* t. II, p. 113; *Chants pop. du pays messin,* p. 54; *Canti Monferrini,* nº 67; *Canti pop. inediti,* de Marcoaldi, p. 161; *Gwerziou breiz-izel,* t. I, p. 203, 207; *Chants pop. du Nord,* tr. par Marmier, p. 175. On remarque dans plusieurs autres poésies populaires des rencontres inattendues de frères et de sœurs, mais amenées par d'autres circonstances. Une reconnaissance de ce genre fait le dénouement du romance portugais *A infeitiçada;* du romance catalan *la Cativa;* du romance asturien *Don Bueso;* d'une ballade allemande *Annelein*; d'un chant de l'Ukraine *Le frère et la sœur* (p. 87); d'un chant breton portant le même titre; *Gwerziou breiz-izel,* t. I, p. 193, de *Pierre Petrovicht* qui, dans une byline, reconnaît sa sœur dans une captive qu'il a enlevée (*Russie épique,* 81). Le Romanceiro de l'Algarve d'E. de la Veiga renferme aussi une version de *Linda a Pastora,* mais elle semble un remaniement moderne.

Le dernier vers peut être compris de deux manières :

Quando ellas não querem então estão querendo.

Le poète populaire a-t-il eu l'intention d'opposer *querer*, vouloir, à *querer*, aimer? Faut-il voir dans cette conclusion le *doux nenni* de Marot? C'est ce que nous avons pensé.

Milà y Fontanals nous apprend que notre romance est aussi connu en Galice (*Romania*, année 1877, p. 53).

XXV ET XXVI

DOM ALEIXO

Almeida Garrett estime beaucoup ce romance bizarre qui ne nous plaît pas infiniment, mais il déclare que, ne l'ayant pas trouvé complet, il a réuni divers fragments. On voit, en effet, qu'il a pris, moitié d'un romance en *a* et moitié d'un romance en *ia;* il donne de plus, en note, des variantes en *e*. Nous avons cru devoir traduire ce texte parce qu'il ne nous semble pas que les arrangements d'Almeida Garrett aient notablement défiguré un chant vraiment populaire. La fidélité avec laquelle Almeida a reproduit les vers de la fin, qui s'accordent si mal avec le reste de la pièce, est une preuve de ses scrupules. A ce bizarre *remate* il joint cette note : « Ce dernier couplet qui apparaît dans toutes les leçons, appartient-il en effet au romance? Est-ce le fragment d'un autre chant qui y a été joint par l'ignorance du vulgaire? J'inclinerais vers cette supposition, mais j'ai conservé ce couplet parce que je n'ai pas rencontré une seule leçon où il ne figure. »

On a communiqué à Braga deux variantes venant des îles Açores (nos 22 et 23) qui se rapprochent du texte publié par Almeida Garrett. Voici le début de la seconde de ces rédactions qui ne diffère guère de celui de la première :

« Dans une ville de Hongrie, il y avait un chevalier, un chevalier bon gentilhomme, que l'on nommait Dom Alexis, et ce nommé Dom Alexis, une nuit qu'il était sorti, aperçut soudain un ermite dont la taille était prodigieuse.

— Si tu es créature humaine, tu peux t'en venir avec moi ; si tu es une âme en souffrance, je saurai bien te conjurer. — Point ne suis créature humaine pour aller en ta compagnie, point ne suis une âme en souffrance et que tu puisses conjurer. Je suis ta mort, Dom Alexis, et je viens pour te prévenir que dans cette cour sont sept hommes tout prêts à t'arracher la vie. — Ils seraient sept de plus encore, qu'Alexis n'en aurait souci. Je le jure par cette épée, ainsi que par la sainte Vierge, je vais tenir une promesse que j'ai faite à Dona Maria. »

Le reste se rapproche assez du romance suivant, pour qu'il ne soit pas nécessaire de le traduire. Nous remarquerons que les deux versions des îles Açores ne finissent point par les vers qu'a conservés Garrett, pas plus que l'autre version que nous traduisons aussi. Cette dernière se termine très bien, sauf que le suicide qui lui sert de dénouement n'est guère dans les données chrétiennes habituelles au Portugal.

XXVII

LA PÈLERINE

Ce romanee a été donné par Almeida Garrett et par Braga. Nous avons traduit le premier texte (t. III, p. 4), le second n'en diffère guère, d'ailleurs, que par un peu plus de concision dans le dénouement. Une jeune fille se tuant ou tuant son agresseur, avec les propres armes de celui-ci, c'est une donnée qu'on rencontre très fréquemment. Voyez : *Historia critica*, t. VII, p. 444; *Chants pop. du pays messin*, p. 73; *Etudes sur la poésie pop. en Normandie*, p. 55; *Canzoni pop. del Piemonte,* fasc. V, p. 162; *Chants pop. des Provinces de l'Ouest*, t. II, p. 174; *Gwerziou breiz-izel,* t. I, p. 319; *Barras breiz*, t. I, p. 355; *Canti Monferrini*, nº 2; *Romancero general*, t. I, p. 160; *Rico Franco; Canti Veneziani*, livraison IX, nº 2. A cette donnée se rattache encore notre ballade de *Renaud et ses quatorze femmes,* et ses innombrables similaires, *Hallewyn* dans les *Chants populaires des flamands de France,*

p. 142, la *Monferrina incontaminata* des *Canti Monferrini*, nº 2, etc., etc.

Braga a rappelé dans les notes de son *Cancioneiro popular* (p. 202) l'histoire de dona Ximena qui, prise par un More, feint de céder à son amour, l'embrasse et l'entraîne avec elle dans la mer. On a attribué au mari de cette autre Lucrèce, Mendo Vasquez de Britteiros, des vers où il est fait allusion à cette mort, et qui se trouvent dans l'*Histoire chronologique et critique de l'abbaye royale d'Alcobaça*, par Fortunato de Sam Boaventura.

Outre ce romance de la *Pèlerine*, les Portugais ont sur le même sujet deux imitations du romance castillan *Rico Franco*.

XXVIII

LE COMTE D'ALLEMAGNE

Ce romance existe aussi en Espagne, mais la version castillane nous semble très inférieure à la portugaise. Almeida Garrett a donné de ce romance (t. II, p. 78) un texte qu'il reconnaît avoir *épuré* à l'aide de diverses leçons et même du romance espagnol, c'est ce qui nous a fait préférer une version publiée par Braga, nº 29.

Almeida Garrett croit ce romance d'origine portugaise et pense qu'il peut faire allusion à quelque tragique épisode Certains textes donnent : comte d'Allamanha ou d'Aramenha.

Parmi les variantes, en voici une assez heureuse, donnée par Almeida Garrett :

Ja o sol d'a na vidraça.

Déjà le soleil donne dans les vitres.

Un passage est obscur, c'est lorsque Juliana dit à sa mère :

As pregas d'esta camisa
Não as chague eu a fazer.

Nous avons traduit : « Que je n'arrive pas à faire les plis de cette chemise. »

Est-ce bien le sens? d'autres versions portent :

Não 'as chegue eu a romper,
Mangas de minha camisa.

XXIX

LE CHASSEUR

Quoique ce romance figure dans les romanceros castillans (*Primavera y flor*, t. II, p. 74), Almeida Garrett ne le croit pas d'origine espagnole. Le merveilleux qui y règne lui semble indiquer une autre source. Le romance suivant, avec lequel celui-ci se confond dans certaines leçons, se retrouve aussi en Espagne et sous une forme beaucoup meilleure. Nous avons suivi le texte d'Almeida Garrett.

Dans un romance asturien, la *Pèlerine*, recueilli par De los Rios (*Jahrbuch*, t. III, p. 279), la fille d'un roi, emmenée par la sainte Vierge du palais de son père, est conduite dans une forêt où elle doit rester sept ans moins un jour, sans manger, sans boire et sans parler à personne. Une petite colombe blanche viendra la voir chaque jour, tenant dans son bec une fleur jaune, et à l'odeur de la fleur on saura bien qui envoie la colombe.

Un ouvrage célèbre de l'ancienne littérature castillane, *La Gran Conquista de Ultramar,* con-

tient une version de l'histoire du *Chevalier au cygne*; on y raconte qu'Isonberte prit la fuite pour échapper à un mariage. Elle rencontra une barque que personne n'occupait. Elle se plaça dans cet esquif et le laissa aller au hasard. Au bout de quelques jours, la barque aborda. Isonberte sauta à terre et se trouva dans un pays sauvage. Le comte Eustache, qui en était seigneur, se livrait justement au plaisir de la chasse. Sa meute, flairant les traces de l'infante, se mit à la poursuivre, Isonberte, effrayée, grimpa sur un arbre, au milieu des branches duquel elle s'offrit aux regards charmés du jeune seigneur. — Cette situation pourrait avoir eu quelque influence sur le début de notre romance. (Voir *Vieux auteurs castillans*, t. I, p. 401.)

Dans la *Chaine traditionnelle* (p. III), M. Husson, sans grands motifs, ce nous semble, rattache notre romance à un conte indien.

XXX

LA FILLE DU ROI DE FRANCE

Une jolie variante de ce romance existe en Espagne :

De Francia partiò la niña.

Almeida Garrett croyait ce chant d'origine française et pensait qu'il avait pu passer les Pyrénées à la suite de Henri de Bourgogne. A propos de la même pièce, Wolf dit : « La version portugaise est vraisemblablement plus près de l'original français que la version castillane. Toutes deux roulent sur le même sujet, le lieu de la scène, dans toutes deux, est voisin de Paris; la légèreté des fabliaux, un ton rapide et la croyance aux fées sont plus marqués dans le premier de ces romances. » (*Proben portugiesischen und catalanischen Volksromanzen*, p. 54). Nous osons ne pas être de l'avis de l'illustre critique, il nous semble que la leçon espagnole a mieux conservé le caractère des fabliaux. De los Rios a aussi recueilli un chant

analogue dans les Asturies (*Historia critica*, t. VII, p. 442), mais voulant toujours reserver la priorité à sa patrie, et ne semblant pas connaître les similaires français, il le prétend original. Dans les versions portugaises, il y a, comme nous le disions dans la note précédente, un mélange des deux romances, et la conclusion du second est, en général, empruntée à d'autres romances finissant par une reconnaissance imprévue de frère et de sœur comme *Don Bueso*. On a plusieurs leçons de ce morceau, nous avons choisi un texte de l'île Saint-Jorge, donné par Braga, *Cant. pop. do arch.*, p. 183, parce qu'il s'éloigne un peu plus que les autres du chant espagnol.

On peut rapprocher ce romance d'un grand nombres d'autres chants populaires, voyez *Chants pop. du pays messin*, p. 112; *Vaux de vires*, d'Olivier Basselin, p. 225; *Romancero de Champagne*, t. II, p. 137; *Chants pop. des prov. de l'Ouest*, t. II, p. 90; *Chants pop. de la Franche-Comté*, p. 96; *Chants pop. du Canada*, p. 88; *Canti Monferrini*, nº 55; *Chants pop. de la Provence*, t. II, p. 90; *Études sur la poésie pop. en Normandie*, p. 33;

M. Bladé (*Poésies populaires de l'Armagnac et de l'Agénais*, pages 76 et 114) a donné deux variantes de cette chanson. La première est fort jolie, Margueridette s'y fait passer pour la fille d'un bourreau :

Je suis la fille du bourreau,
Du bourreau de la ville.
Quand ils ont eu passé le bois,
Elle s'est mise à rire.

— Belle, peut-on vous demander
Ce qui vous fait tant rire ?
— Je ris de moi, je ris de toi,
Je ris de ta sottise.
Je suis la fille du seigneur,
Du seigneur de la ville.....
. . . .

Un chant grec offre quelque chose de cette situation ; comme il est court et peu connu, nous en donnons la traduction.

La perdrix.

« Une perdrix, matin et soir, se vantait qu'il ne se rencontrerait pas de chasseur qui la prendrait. Le chasseur, quand il l'entendit, trouva la chose bien piquante. Il tend lacets sur la plage, il plante gluaux dans les champs, il jette des filets de soie dans la fontaine neigeuse. La perdrix vient pour y boire, elle est prise par le cou. — Chasseur, relâche un peu ton filet ou mon âme va s'en voler. — Et quand il relâche le filet, elle joue des ailes et s'échappe. — Bonne chance, chasseur, pauvre chasseur débonnaire, tu as laissé partir la perdrix pour qu'un autre te l'enlève. »

(Passow, *Popularia carmina Græciæ* p 377.)

XXXI

LA CHAINE D'OR

On a déjà vu dans ces notes que le retour inattendu d'un fiancé ou d'un mari est un sujet dont la poésie populaire s'est souvent emparée. Ici le mari revient d'une manière fâcheuse pour sa femme et très désagréable pour lui-même, comme dans la *Chanson du soldat revenant de la guerre* du Pays *messin*, comme dans une chanson allemande (*Deutschen Volkslieder ges. von Simrock*, p. 495).

XXXII

LA MORESQUE ENCHANTÉE

Cette légende a été recueillie par Stacio da Veiga (*Estrella de Alva*, nº 12) dans l'Algarve où, dit-il, elle est très populaire. Elle est fondée sur une vieille croyance. La veille de la Saint-Jean, à minuit, dans le château moresque de Tovira, apparaissait un être mystérieux, une femme demandant qu'on vînt la délivrer d'un enchantement. Les fêtes qui avaient lieu la veille de la Saint-Jean expliquent pourquoi, à une heure aussi avancée, la population était encore sur pied. Ce romance d'une forme artistique ne doit pas dater de plus loin que de la fin du XVIe siècle.

XXXIII

GERINALDO

Ce romance existe aussi en Castillan. (*Rom. general*, t. I, p. 175.) Nous avons choisi une des leçons de Braga (*Rom. geral*, p. 18), qui en donne trois. La version d'Almeida Garrett (*Rom.*, II, p. 163), beaucoup plus longue, semble s'être augmentée de diverses interpolations. Almeida Garrett et Braga voient dans ce romance un souvenir de l'aventure apocryphe d'Eginhard, dont, il faut le reconnaître, le nom de Gerinaldo, Reginaldo, Eginaldo, suivant les leçons, se rapproche beaucoup. Braga, qui cite en note la tradition que les frères Grimm ont tirée du *Chronicon Laurishamense*, nous apprend que cette histoire a été racontée en prose portugaise, dans le livre *Hora de recreyo nas ferias de mayores estudos e oppressao de maiores cuidados.*

Une version de l'île Saint-Miguel offre une bonne variante :

Que vens tão descolorido.

dit le roi au page : « Pourquoi es-tu si pâle? » cela est préférable à :

Donde vens espulverido.

« d'où viens-tu, poudreux? » qu'offre notre texte. Cf. avec le petit poëme d'Alfred de Vigny : *La neige.*

XXXIV

LA JEUNE VEUVE

Ce romance, publié par Braga dans ses chants des Açores (p. 328, 329), contient probablement un souvenir de la triste fin de Dom Affonso, mort d'une chute en 1491, et laissant veuve l'infante Isabel qu'il avait épousée, non depuis huit jours, mais depuis huit mois. — *Ficaes menina e moça,* dit le mari mourant à sa femme. C'est probablement une réminiscence du célèbre livre de Bernardim Ribeyro, qui porte pour titre ces deux mots par lesquels il commence : « Menina a moça me levaròo de casa de meu pay, para longas terras. »

La première édition de ce roman fameux ayant paru en 1554, nous avons approximativement la date du romance. Ce romance vient-il d'un romance castillan, ou l'a-t-il inspiré ? Toujours est-il que l'on a un chant espagnol qui offre des analogies avec le nôtre, mais où la triste fin de Dom Affonso est racontée avec plus d'exactitude. Voyez un article de M. G. Paris dans *Romania,* t. I, p. 373, et la *Poesia heroico popular*, p. 308-311.

XXXV

DOM DUARDOS ET FLERIDA

Ce joli romance qu'on trouve en castillan dans les œuvres de Gil Vicente (t. II, p. 249), où il termine la tragi-comédie de Dom Duardos, est devenu populaire en Espagne comme il l'est en Portugal. Il a été rencontré dans l'île San Jorge par un des collaborateurs d'Almeida Garrett. Braga a donné cette version un peu plus courte, un peu moins élégante, ainsi qu'une autre provenant du chevalier d'Oliveira. C'est cette dernière que nous avons traduite.

Le romance connu en Espagne n'est pas tout à fait pareil à celui de Gil Vicente, il est un peu plus développé; les adieux de l'infante y sont plus longs :

Jamas en quanto viviere
Os veré tan solo un dia,
Ni cantar los ruiseñores
En los ramos melodia.
Quédate â Dios, agua clara,
Quédate â Dios, agua fria,

Y quedad con Dios, mis flores,
Mi gloria, que ser solia...

Ce romance est évidemment l'œuvre de Gil Vicente, mais il peut avoir pour point de départ le romance de la *Fille de l'empereur de Rome* (*Rom. geral*, nº 18) et celui du *Cegador* (*id*, nº 20) que nous n'avons pas donnés, parce que leur mérite ne nous a point paru racheter leur brutale crudité. Quant à un autre romance en hendécasyllabes, *O hortalão das flores* (*Rom. geral*, nº 19). il offre des ressemblances assez grandes avec Dom Duardos. Le héros est un Dom Duarte. C'est déguisé en garçon jardinier qu'il fait la cour à une belle princesse. Celle-ci, sur le point de le suivre, fait aussi ses adieux aux fleurs et aux fontaines : « — Tais toi, tais-toi, Madeleine, lui dit son amant, dans les royaumes étrangers il y a des eaux plus belles, il y a aussi de claires fontaines et des bassins d'eau froide, et là aussi le rossignol chante au milieu du jour. »

Nous avions d'abord pensé que ce romance avait été le point de départ de celui de Gil Vicente, et nous comptions le donner. Mais, outre qu'il est fort obscur et qu'il peut sembler, dans sa première partie, formé de fragments très disparates, il nous a paru, après un examen attentif, que c'est, au contraire, le romance de Gil Vicente qui est venu, en s'altérant considérablement, se coudre à d'autres lambeaux de chants populaires.

La fin d'un romance des Açores *Lisarda* (*Cant. pop. do Arch. Açoriano*, n° 36) paraît avoir été imitée de notre romance.

Le romancero espagnol, qui a d'ailleurs accueilli la rédaction castillane de *Duardos et Flerida*, a un autre morceau sur une situation semblable *La infantina y el hijo del rey de Francia*. Très nombreux sont d'ailleurs, dans la poésie populaire de tous les pays, les amants qui, après s'être fait passer pour des hommes de très basse condition, se déclarent tout à coup de grands monarques ou leurs fils; voyez la canzone piémontaise *Il marinero*, le *petit batelier* des *Chants du Nord*, le *petit tambour* dans les *Chants du pays messin*, etc.

XXXVI

DOM YANNO

Ce beau romance, que nous donnons d'après Almeida Garrett, est très connu en Portugal et dans les Açores (Braga, *Rom. geral*, p. 68, 71; *Cantos pop. do Archip.*, p. 259). Le nom du mari n'y est pas le même, c'est le comte Alberto, le comte Alves, le comte Delphino, le comte Dalvos, etc. M. Hardung a, de son côté, recueilli à Vianna do Castillo (*Romanceiro portuguez*, t. I, p. 149), une version qui diffère assez des autres.

Ce romance existe aussi en Castille sous le nom du comte Alarcos (*Primavera y flor de romances*, t. II, p. 111), et en Catalogne (Milà, *Observaciones*, p. 118, Pelay Briz, *Cansons de la Terra*, t. III, p. 31). Dans ces deux derniers chants, le mari s'appelle le comte Floris. Si, comme on l'a pensé, les chants les plus courts sont les plus anciens, ce serait la leçon de Milà qui dut précéder toutes les autres. Toutefois, Pelay Briz croit que la leçon catalane n'est qu'une réduction du castillan. Cela semble, en effet, très probable pour

celle qu'il donne, mais le texte recueilli par Milà, plus bref, plus abrupt, nous paraît vraiment antique.

Nous avons dit ailleurs (*Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 414) combien nous trouvions admirable le romance espagnol, combien, contrairement à l'opinion d'Almeida Garrett, nous le placions au-dessus du romance portugais. Outre que le premier l'emporte par la beauté de certains détails, il a, comme les versions catalanes, un dénouement plus pathétique que les chants portugais. Dans le romance castillan, le comte tue sa femme qui ne meurt pas, cependant, sans penser qu'elle sera vengée : « Je vous pardonne à vous, comte, par l'amour que je vous portais. Mais je ne pardonne pas au roi et à l'infante sa fille, je les cite devant la justice suprême, qu'avant trente jours ils aient à comparaître devant Dieu. » Cet ajournement rappellera qu'on attribuait aux condamnés innocents le pouvoir de citer leurs persécuteurs au trône de Dieu. Fernand IV fut ajourné à trente jours, par deux chevaliers condamnés injustement. Jacques de Molay, cita, dit-on, le Pape et Philippe le Bel à comparaître devant la justice divine dans un certain délai.

Le miracle par lequel un enfant à la mamelle prend la parole, ne se trouve que dans le romance d'Almeida Garrett, celui de l'île Saint-Jorge et celui qu'a recueilli Hardung. Au moyen âge, on croyait volontiers à des miracles de ce genre. J'en

ai rapporté beaucoup d'exemples (*Notes sur la ressemblance de quelques fictions*, p. 37 et suiv.) que M. Liebrecht a rappelés, en en augmentant le nombre dans son livre *Zur Volkskunde*, p. 211.

Duran a rappelé ce romance à propos d'un chant sur la mort de Maria Tellez, qu'on lira parmi les romances castillans traitant des sujets portugais. Voici, du reste, l'épisode dont il s'agit et qui nous semble s'éloigner beaucoup de la donnée du romance :

« Doña Leonor Tellez (femme du roi de Portugal don Fernand) avait une sœur qui s'appelait doña Maria de Meneses et qui était veuve. L'infant don Juan, frère puîné du roi, épousa en premières noces par amour cette doña Maria. Ce mariage déplut beaucoup à doña Leonor, car elle eût voulu que don Juan épousât doña Béatrix sa fille et fille de don Fernando. Elle donna à entendre à don Juan que doña Maria, sa femme, commettait envers lui trahison. Il en résulta que l'infant mit à mort ladite doña Maria Tellez, laquelle mourut bien innocente du péché qui lui était imputé. »

(*La Victorial*, p. 447, note.)

L'épisode qui fait le sujet de notre romance a été plusieurs fois mis au théâtre. Il l'a été en Allemagne par Schlegel, en Espagne par Guillen de Castro, par Jose Milanez, par Mira de Mesça, sous le titre de *Le comte Alarcos*, et par Lope de Vega sous celui de la *Fuerza lastimosa*. Dans cette pièce, le dénouement est heureux. Ce n'est pas le

comte Enrique (Alarcos), comme le croyaient le roi et l'infante elle-même, qui a surpris les faveurs de la princesse, c'est le duc Otavio. Le quiproquo se découvre à temps pour que don Enrique ne soit pas contraint de tuer sa femme, et le vrai coupable épouse l'infante. (Lope de Vega, éd. Ribadeneyra, t. III, p. 257.)

On a de nombreuses variantes de ce romance. Dans l'une d'elles, on retrouve le début de Silvaninha : « Dona Silvana se promenait dans le corridor en haut, elle descendait dans la galerie d'en bas, pinçant son luth d'or. Elle en jouait très bien. Elle réveilla son père dans son lit avec le bruit qu'elle faisait. — Oh! qu'as-tu donc, Silvana, qu'as-tu, ma fille? — De sept filles que nous étions, toutes sont mariées et ont famille, excepté moi qui suis la plus belle... », etc.

La fin du romance offre aussi des différences de détails dans plusieurs leçons. — Dans une version catalane, sans doute peu ancienne, un ange intervient et apprend au mari, à l'instant où il va tuer sa femme, que Dieu a frappé le roi et l'infante. (*Cansons de la Terra*, t. III, p. 33.)

Ce romance est connu en Galice, comme le prouve le texte que Milà y Fontanals a publié dans la *Romania* (année 1877, p. 68). Là, le commencement est emprunté au romance de Silvaninha. Le comte s'appelle le comte d'Algalia, le dénouement est amené par le miracle de l'enfant à la mamelle qui se met à parler.

Il paraît qu'aujourd'hui plusieurs parties d'anciens romances sont racontées en prose; tel est le sort du romance de Yanno. Voir dans la *Romania*, année 1874, p. 263, l'article de Coelho : *Romances sacros oraçoes e ensalmos populares do Minho.*

XXXVII

DOM BELTRAN

Le romanceiro contient peu de chants sur les héros carlovingiens; on y retrouve cependant Gaiferos, Melisenda et dom Beltran. Gaiferos et Melisenda ont dû passer de l'Espagne au Portugal, mais il n'en est peut-être pas de même pour Beltran. Nous retrouvons bien la même donnée en Castille (*Rom. general*, nº 393, *Prim. y flor*, t. II, p. 316), mais il existe entre la leçon castillane et la portugaise d'assez grandes différences pour qu'on puisse penser que l'une n'est pas la traduction de l'autre, tout en leur reconnaissant une même origine, une source française peut-être. Toutefois nos anciens poëmes ne font figurer aucun Bertrand à la bataille de Roncevaux. Voyez les *Épopées françaises* de M. Léon Gautier, t. III, page 552 à la note, 2ᵉ édition. La version espagnole, dans une ou deux variantes, est plus imparfaite que la portugaise; dans celle de ces variantes qui commence ainsi : *En los cam-*

pos de Alventosa, on remarque l'immixtion, à partir du vers 23, d'un fragment emprunté à un romance de Gayferos.

Les plaies dont est percé dom Beltran sont décrites avec des expressions singulières. On les retrouve dans un des textes de *Dona Infanta :*

Com tres chagas bem abertas
E todas eram mortaes,
Por uma se via el sol,
Por otra o bello luar.

(*Rom. geral*, . 2.)

Dans le romance de dom Yanno, un enfant à la mamelle se met à parler; ici, plus merveilleusement encore, un cheval en fait autant. Ce phénomène, dénouement bizarre, n'existe pas dans le chant espagnol. Mais on le trouve dans l'*Iliade*, ch. XVII et XIX. Dans ce dernier chant, Achille parle à ses chevaux, et Junon permet à l'un d'eux, le rapide Xanthe, de répondre à son maître. Plusieurs chants grecs modernes offrent le même prodige, ainsi qu'un comte italien *Il drago*. Dans la *Russie épique*, M. Rambaud donne de nombreux exemples d'un pareil prodige, notamment pages 48, 49, 50, 56. A. de Gubernatis, rappelé par M. Rambaud, dans sa *Mythologie zoologique*, s'est occupé des chevaux héroïques.

On lit à la fin du romance :

Me alargou o peitoral.

Même expression dans le texte castillan du troisième romance de Gayferos :

> Y affojale el petral

et dans la version portugaise du même romance :

> Affrouxa-lhe o peitoral.

Peut-être aurait-il fallu traduire : « Me rendit la bride. »

XXXVIII

JOANSINHO

Ce romance a été recueilli dans l'Ile St Jorge (*Cantos pop. do Arch. açoriano,* nº 17). Il semble remarquable à Braga, parce que c'est la seule poésie populaire portugaise où apparaisse l'ancienne tradition germanique du banni. Le romance intitulé : *Flores e ventos* (*Cant. pop. do Arch. açoriano*, nº 18) est une variante de celui-ci dont le commencement dans le romance de *Dona Branca* (même recueil, nº 19) se mêle à la donnée espagnole de l'adultère punie que nous avons rencontrée dans *Flor de Marilia.* — Les doublons gagnés par Joansinho étaient marqués ou à marquer :

Gagnou cem dobras d'ouro
Marcadas e por marcar.

Nous ne savons trop ce qu'on entendait par là, mais nous remarquons que, dans une chanson du Canada (*Chansons pop. du Canada.* publ. par Ernest Gagnon, p. 47), il est question de *sous marqués.*

XXXIX

L'ALFEREZ ASSASSIN

Ce romance a été recueilli par Braga à Covilha, « la mine la plus riche des trésors de ce genre, » dit-il. Le morceau est obscur, et Braga le croit incomplet. Il pense que la jeune fille a feint d'être morte et compare le romance à une chanson que nous avons donnée dans les *Chants populaires du pays messin, les Demoiselles du château de Bonfort* (p. 88, 90) et qui a des parallèles en Provence (*Ch. populaires de la Provence*, t. I, p. 143) en Italie (*Canti inediti*, p. 162), dans le pays basque (*Bayonne,* par Chaho, t. I, p. 174), etc., etc. — Le mot alferez signifie enseigne, porte-étendard.

XL

L'AVEUGLE

Nous donnons ce romance non à cause de sa valeur assez mince, mais parce qu'il paraît très ancien. Il est, ainsi que *Gentille pastourelle*, en hendécasyllabes. Le romance est obscur. Le pauvre aveugle est un amant. Anna ne le reconnaît-elle pas d'abord? Pourquoi l'accueille-t-elle si mal, elle qui paraît se prêter ensuite à un enlèvement? Almeida Garrett, dont nous suivons le texte (t. III, p. 193), trouve de grandes ressemblances entre ce romance et une ballade anglaise *The Gaberlurzieman.* Braga donne deux leçons du *Cego* (*Rom. geral*, p. 147; *Cantos pop. do Arch. açoriano*, p. 372). Il rapproche ce chant d'un romance castillan :

> Yo me era Mora moraina.

Il y a quelque analogie entre ce romance et celui de Sainte Iria.

XLI

DONA AUSENDA

Almeida Garrett regardait ce romance comme fort ancien et croyait qu'il appartenait en propre au Portugal. Stacio da Veiga en a donné une autre rédaction venant de l'Algarve (p. 27). Enfin, d'autres versions se confondent avec la donnée du *Comte de Montealbar* provenant du romance castillan *Claros de Montalvan* (*Rom. geral*, p. 29; *Cantos pop. do Arch. açoriano*, p. 246, 249). Dans un vieux romance espagnol, on raconte comme quoi (*Tesoro de los romances*, p. 12) Iseult vint voir Tristan et comment, dans un accès de jalousie, le roi Marc le perça d'un coup de lance. Iseult et Tristan versent des larmes, et de ces larmes naît un lis : « Chaque femme qui en mange aussitôt devient grosse, Iseult en avait mangé pour son malheur. » M. de los Rios conteste l'origine portugaise du romance de dona Ausenda (*Hist. critica*, t. VII, p. 450). Il en a donné sous le titre de *Doña Alexandra* une version asturienne (*Jahrbuch*, t. III, p. 287) que nous avons traduite dans

les *Vieux auteurs castillans* (t. II, p. 345). Le romance asturien comme le portugais reproduit d'ailleurs un vers du romance castillan de Tristan :

Luego se siente preñada.

Peut-être y a-t-il dans cette fiction un souvenir des fables que le paganisme avait inventées sur l'origine de Mars, de Vulcain, d'Hébé. Le premier naquit de l'attouchement d'une fleur, le second d'un souffle; Junon devint grosse d'Hébé pour avoir mangé des laitues. Dans le romance d'Alexandra, la bourrache a remplacé la laitue. On peut lire sur cette donnée de savantes recherches de M. de Charencey : *Le fils de la Vierge*. (Le Havre, Lepelletier, 1879)

XLII

BERNAL FRANCES

Braga a placé ce chant parmi les pièces auxquelles on peut supposer une origine portugaise. Il est en cela d'accord avec Almeida Garrett. Celui-ci considère ce romance comme l'un des plus beaux et des plus anciens que possède le Portugal et fait remarquer qu'il ne figure point dans les romances espagnols. On peut néanmoins lui trouver une vague ressemblance avec *El adultèro castigado* (*Rom. general*, n° 298) et une ressemblance bien plus grande avec un romance catalan donné par Pelay-Briz, *La mala muger* (*Cansons de la Terra*, t. II, p. 81).

Un Bernardo ou Bernaldino figure dans un romance castillan (*Rom. gen.*, n° 293); mais la donnée de ce chant, qui rappelle le sujet de dona Agueda de Mexia, ne se rapproche pas du tout de notre romance. Suivant Duran — cette conjecture est peu probable, — c'est un Portugais, cependant, qui en serait le héros. C'est Bernardim de Ribeiro, l'auteur du célèbre roman *Menina e*

Moça. Gentilhomme du roi dom Manuel, il osa adresser ses vœux à la fille de son maître, dona Béatrix. Une tradition prétend que Ribeiro, sous un habit de pèlerin, se rendit même en Italie et obtint, danc une église de Nice, un rendez-vous de Béatrix devenue duchesse de Savoie. Ses amours, toutefois, ne furent pas heureux. Il se retira à la campagne et se maria; mais il ne put oublier la fille de dom Manuel, et le souvenir de cette princesse a inspiré, dit-on, le livre posthume dont nous parlions tout à l'heure et qui a aussi reçu ce titre : *Saudades de Bernardim Ribeyro*. C'est un des meilleurs ouvrages de l'époque la plus brillante de la littérature portugaise, également remarquable par la beauté de la prose et par l'éclat des vers qui s'y mêlent. C'est là qu'on lit le magnifique romance d'*Avalor*, nom bizarre dans lequel on trouve les lettres qui forment celui d'Alvaro. Les nombreux personnages, contemporains de l'auteur, qui figurent dans ce livre, y sont ainsi déguisés sous des anagrammes (*Menina e Moça*, prologo. Lisbonne, 1785).

Un autre Bernard a aussi sa place parmi les amants illustres; il est cité dans *la Celestine* (Acte I, scène I) et c'est sans doute le même dont il est parlé avec détails dans le *Corbacho* de l'archiprêtre de Talavera (part. 1ª, cap. XVIII, fol. IX).

Quant au Bernard de notre romance, personnage imaginaire sans doute, il n'a rien de commun que le nom avec ses deux homonymes; il

s'agit, son nom le prouve, d'un Français. Une version de l'île San Jorge est intitulée : *Dom Pedro de França*. Elle débute par des noms de fleurs, d'une manière toute populaire :

Alecrim bateu a porta.
Manjerona quem esta ai?

—

Romarin frappe à la porte,
Marjolaine qui est là?

Viennent ensuite des vers qui dénotent l'origine française de l'amant :

— E un cravo d'Arrochela
O rosa, mandae lhe abrir.
— Se elle é dom Pedro de França
Descalça lhe vou abrir.

—

— C'est un œillet de la Rochelle
O Rose, ordonne de lui ouvrir.
— Si c'est dom Pedro de France
Déchaussée je vais lui ouvrir.

L'œillet dans la poésie populaire portugaise, *O cravo,* signifie souvent l'amant, de même que la rose la maîtresse.

M. Milà y Fontanals a donné dans la *Romania* (année 1879, p. 69) un romance galicien qui participe au début de celui que nous avons publié sous le nom de *la chaîne d'or*, et à la fin de celui de

Bernal Francez. Il rappelle aussi plusieurs chants français et italiens où un amant s'entretient avec sa maîtresse damnée : « Plus tu ferais dire des messes pour moi, plus tu augmenterais mes peines », dit celle-ci. On trouve la même croyance singulière dans un chant messin et un chant breton.

Almeida Garrett trouva d'abord, dans les papiers du chevalier Oliveira, ce romance qui est très répandu dans tout le Portugal. Le début, placé dans la bouche de la femme, semble une preuve d'ancienneté. Braga considère la seconde partie comme étant formée par la jonction d'un autre romance. Cette seconde partie rappelle beaucoup ces vers du romance *El Palmero* (*Rom. gen.*, nº 292) :

> Donde vas tu, el desdichado!
> Donde vas, triste de ti!...
> Muerta es tu enamorada
> Muerta es que yo la vi
> Las andas en que la llevan,
> De negro las vi cubrir...
> Siete condes la lloraban,
> Caballeros mas de mil,
> Llorabanla sus doncellas...
> A la sepultura fui
> Con lagrimas de mis ojos
> Llorando decia asi :
> Acogeme, mi señora,
> Acogeme a par de ti, etc.

Un chant populaire du pays messin, dont la fin est fort altérée, rappelle, dans ses premiers vers, le début de Bernal Frances :

— J'entends quelqu'un à ma porte
Qui m'empêche de dormir.
— C'est votre amant, ô la belle !
Qui vous empêche de dormir.
La belle met sa robe blanche,
Et la porte s'en va t'ouvrir.
Il la prit par sa main blanche,
Le petit doigt lui coupa.
— Tu as envie de me faire, faux traitre,
Tu as envie de me faire mourir.
— Tu en verras bien de l'autre,
Avant que je sorte d'ici.
Il tira son épée claire,
Et son cœur il lui perça.

(*Chants pop. du pays messin*, p. 85.)

Une leçon de Foz donne cette variante :

« Pourquoi ne te tournes-tu pas vers moi ? Si tu crains mon père, il est loin de toi. Si tu crains mes frères, ils sont à dormir. Si tu crains mon mari, mauvaises nouvelles de lui sont venues.

— « Je ne crains pas ton père, car c'est mon beau père ; je ne crains pas tes valets, car ils m'aiment plus que toi ; je ne crains pas la justice, car la justice est pour moi. Je ne crains pas ton mari et de lui n'eus jamais crainte. Crains-le, toi, fausse traîtresse, puisque tu l'as à ton côté. Laisse venir le matin, je te donnerai pour te vêtir, je te donnerai cotte de gala, jupe de cramoisi, un collier rouge puisque tu l'aimes ainsi. »



ROMANCES CASTILLANS

SUR DES SUJETS PORTUGAIS



Nous avons dit dans notre introduction quels motifs nous engagent à joindre à notre recueil la traduction de quelques romances castillans relatifs à l'histoire de Portugal.

Wolf a, dans sa collection *Primavera y Flor*, accueilli sept romances de cette espèce. Nous en avons admis six : deux sur la mort de la duchesse de Bragance, tuée par son mari ; un contenant les plaintes de la duchesse de Guimarans, devenue veuve, au roi, le meurtrier du duc; deux sur Isabel de Liar, dont les infortunes sont à peu près les mêmes que celles d'Ignez de Castro.

A Don Agustin Duran, nous avons emprunté une pièce sur la mort du duc de Guimarans. Duran la place dans sa cinquième catégorie, c'est-à-dire parmi les chants de jongleurs popularisés. Le début en est trainant, mais la fin en est bonne; elle a

d'ailleurs l'avantage d'expliquer la situation qui amène la duchesse devant le roi son frère, situation devenue le motif d'un autre morceau traduit par nous.

Duran, à l'exception d'un, a publié les mêmes chants que Wolf; de plus, outre le récit de la mort du duc de Guimarans, dont nous venons de parler, il a donné plusieurs autres romances relatifs au Portugal, un sur la prise de Lisbonne, un sur Egaz Moniz, deux sur Ignez de Castro, trois sur dom Sabastien. Ces romances sont évidemment de date assez récente, et nous les avons négligés sans aucun scrupule.

Pour ceux que nous avons traduits, nous avons rédigé quelques notes où le lecteur trouvera les éclaircissements historiques nécessaires.





ROMANCES CASTILLANS

RELATIFS AU PORTUGAL

I

COMMENT LE DUC DE BRAGANCE TUA LA DUCHESSE SA FEMME

C'était un lundi, à quatre heures, à quatre heures après midi, avec sa duchesse, le duc de Bragance se querellait. Emporté d'un violent courroux, de cette sorte il lui parlait : — Duchesse, vous êtes traîtresse, oui, traîtresse et foi mentie. La duchesse, tout émue, de cette sorte lui répondait : — Traîtresse point ne suis, mon duc; dans mon lignage, traître il ne fut; de la maison d'où je viens, traître jamais ne sortit. Mais je me

le suis attiré, duc, quand j'ai quitté la Castille, pour entrer en votre maison, en si mauvaise compagnie.

Le duc est saisi de fureur, il sort du fourreau son épée. La duchesse, d'un grand courage, soudain l'empoigne par la lame : — Duchesse, laisse l'épée ; prends garde, elle te coupera. — C'est déjà fait, davantage tu ne saurais me tailler, duc.

Se voyant en telle détresse, à grands cris elle s'exclamait : — A mon secours, les chevaliers que j'amenai de la Castille!

Mais son infortune voulut que nul ne vînt à son secours, car ceux qui se trouvaient là près, étaient tous des Portugais.





II

MÊME SUJET

C'était un lundi, trois heures avant le jour, le duc de Bragance mouvait à sa femme grande querelle. Abandonné à son courroux, il lui disait rudes paroles : — Traîtresse, vous m'êtes, duchesse, fausse traîtresse, ennemie. J'ai appris que vous commettez trahison et perfidie. — Traîtresse, je ne le suis pas; dans ma famille, point de traîtres. Sur cette réponse, le duc mit la main à son épée. La duchesse, d'un grand courage, par la lame la saisit. — Duchesse, lâche l'épée, elle va te scier la main. — Plus ou moins sciée, peu importe! Vois ma chemise, elle est déjà toute teinte de mon sang. A moi, venez mes chevaliers, secourez-moi par courtoisie.—Aucun de ceux qu'elle appelait à son aide, n'était proche; nul ne l'écouta, car tous se trouvaient être des Portugais, hormis un petit page qui à la table la servait : — Laissez la duchesse, bon duc, car en rien elle n'a méfait. Le duc, tout outré de colère, sur le page s'est élancé

et il lui a tranché la tête, encore qu'il ne l'eût mérité ; puis il revint vers la duchesse et derechef il lui dit : — Duchesse, il vous faudra mourir, avant que le jour n'ait paru. — Je suis entre tes mains, duc, fais de moi ce qu'il te plaira ; mais j'ai père et frères à qui tu devras en rendre raison. Quoiqu'ils séjournent en Espagne, la nouvelle leur en viendra. — Ne me menace pas, duchesse, avec eux je m'arrangerai. — Laisse-moi me confesser, duc, et mettre mon âme en état. — Confessez-vous à Dieu, duchesse, à Dieu et à sainte Marie. — Duc, regardez donc ces enfants qui sont nés de vous et de moi. — Ne pleurez pas sur eux, duchesse, j'aurai soin de les élever.

Il fit tourner son épée et il en frappa la duchesse ; le coup l'atteignit sur la tête, elle tomba morte à ses pieds. Quand le duc la vit ainsi morte, il détourna la tête et il aperçut ses deux petiots couchés ensemble dans un lit, qui riaient et qui s'amusaient à l'envi avec leurs jouets. Les voir jouer de cette sorte lui fit venir les larmes aux yeux, et, pris d'un douloureux remords, il leur parla et il leur dit : — Enfants, vous demeurez sans mère ; votre mère, je l'ai tuée, sans qu'elle l'eût en rien mérité, pendant un accès de colère. — Où iras-tu, malheureux duc, que feras-tu de ta vie ! Comment Dieu d'un si grand péché pourrait-il t'absoudre jamais ?

III

DON JUAN II FAIT DÉCAPITER LE DUC DE GUIMARANS ET TUE DE SA MAIN SON COUSIN.

Les grands de Portugal se montrent fort irrités, ils se plaignent de leur roi ; ils l'ont pris en grande haine et le duc de Guimarans est celui qui le montre le plus. Le duc avec ses trois frères se sent grandement lésé, parce que le roi les traite fort mal, ne faisant d'eux aucun cas, étant du même sang pourtant, étant ses parents fort proches, et contrairement à la manière dont son père les avait traités et à la familiarité avec laquelle il vivait avec eux. Ils aggravaient le mal présent en regardant le bien passé. Et, dans leur mécontentement, ils étaient si furieux qu'ils publiaient que le roi était très avare, injuste et incapable de gouverner le royaume. Le roi, ayant appris cela, se montra grandement irrité, ordonna de les arrêter et de faire leur procès, disant que le duc et ses frères ensemble avaient comploté

de se défaire de sa personne et de s'emparer de l'Etat pour le donner au duc de Viseu, son cousin et son beau-frère. Et alors on s'empara d'eux qui n'étaient point sur leur garde, on leur fit leur procès et la sentence fut prononcée. Le duc de Guimarans fut décapité, ses trois frères furent bannis. Le duc de Viseu fut pardonné à cause de sa jeunesse. Mais il ne dura guère de temps depuis que cela était passé, que le roi n'accusât ce duc de Viseu, son cousin, de le vouloir tuer, et avec d'autres chevaliers d'avoir conspiré contre lui. Il envoya chercher le duc qui, à son ordre, se rendit d'un petit bien à lui, dans lequel il demeurait. Dans la chambre du roi entra le duc infortuné. Le roi, le voyant devant lui, a ordonné qu'il soit tué. Mais, retenu par le respect, aucun ne voulut obéir, car il était cousin du roi et, de plus, était son-beau frère. Le roi, tirant un poignard, vers lui vint dans un grand courroux en s'écriant : — Te voilà, traître ! — Et le duc, fort indigné en s'entendant appeler traître, répondit tout exaspéré : — Vous êtes le traître et mentez dans les paroles qu'avez dites. Le roi répliqua : — Tu pensais te rendre maître de l'Etat et tout d'abord m'assassiner. Mais il n'en sera pas ainsi, que mon bras me soit en aide et tu ne verras arriver ce que tu avais comploté. Et en luttant avec le duc, il le frappa à deux reprises et puis là, le laissant pour mort, il s'en revint dans son palais et il demanda à la reine, le visage dissimulé : — A qui

eût voulu me tuer et s'emparer de mes Etats, à votre avis, quel châtiment devrait être infligé ? — La reine lui répondit : — Celui qui a pensé telle chose, mérite une mort très cruelle comme traître et comme méchant. — Le roi riposta : — Prenez-en votre parti, j'ai fait telle chose à votre frère.





IV

LA DUCHESSE DE GUIMARANS SE PLAINT AU ROI DE LA MORT DE SON MARI

— J'ai à me plaindre de vous, roi, car vous avez ajouté foi au mal qu'on vous a dit du duc et fait arrêter mon mari. Vous l'avez fait emprisonner quand il n'était coupable en rien. Vous avez fait mal, mon seigneur, et fûtes bien mal conseillé. Le duc ne vous fit jamais tort pour être ainsi maltraité. Au contraire, il vous a servi au dépens de sa fortune. Il vint toujours à vos Cortès afin d'obéir à vos ordres. Il ne l'aurait pas fait, seigneur, s'il eût été coupable en rien, car il avait armes, et gens assez pour être en sûreté. Mais il s'en vint comme innocent qu'il était, de toute faute. Vous, ne considérant justice, vous l'avez fait décapiter. Je ne pleure pas tant sa mort que de le voir déshonoré, avec ce héraut l'accusant de ce qu'il n'avait point pensé. Il mourut pour faute d'autrui, très injustement condamné. Ainsi il a gagné le ciel, et moi pour toujours la douleur.

Maintenant, je vis dans la prison où vous m'avez fait jeter, avec une fille que j'ai ; nul autre bien ne m'est resté, car de mes trois fils vous m'avez séparée. L'un est mort en Castille, l'autre est déshérité, le troisième tète encore sa nourrice, je n'espère pas le voir grand. Je demande de vous réparation, roi, seigneur, cousin et frère, à la justice de Dieu, pour un fait si indigne. Que Dieu me donne vengeance et que celui qui était sans faute soit disculpé !





V

COMMENT LA REINE FIT TUER DONA ISABEL DE LIAR

— Me trouvant à Giromena pour mon plaisir et mon repos, je montais à un belveder pour mieux prendre délassement. Dans les plaines de Monvela je vis venir des cavaliers. Ils n'étaient point armés en guerre, ni vêtus comme en temps de paix. Ils montaient tous de bons chevaux et portaient lances et rondaches. Les apercevant, malheureuse, je m'arrêtai à regarder. Je reconnus vite l'un d'eux à sa façon d'être à cheval : Don Rodrigo de Chavela, qu'on appelle du Maréchal, le cousin germain de la reine et mon plus cruel ennemi. Dès que, hélas! je l'eus reconnu, j'en tirai un mauvais augure. Je pris mes enfants avec moi et voulus monter au donjon. Mais, lorsque j'allais y monter, ils étaient déjà dans ma salle. Don Rodrigo était en tête, derrière lui étaient les autres : — Doña Isabel, Dieu vous garde! — Soyez bien

venus, chevaliers. — Madame, nous connaissez-vous, que vous nous parlez de la sorte? — Je vous connais, Don Rodrigo, je vous connais pour mon malheur. A quel propos votre visite, ici qui vous a envoyés? — Il faut me pardonner, madame, pour ce que j'aurai à vous dire. Sachez que a reine, ma cousine, m'a envoyé par devers vous. Elle fait mauvais ménage et c'est à vous qu'en est la faute, car le roi a des fils de vous et ne saurait en avoir d'elle, et vous vous êtes son amie, et elle sa femme légitime; elle ordonne que vous mourriez, ayez donc résignation. — Doña Isabel répondit avec une grande douceur : — Vous fûtes toujours, Don Rodrigo, en opposition avec moi; mais, si vous voulez m'écouter, vous apprendrez la vérité. Le roi demanda mon amour, point ne voulus le lui donner, estimant bien plus mon honneur que des états à gouverner. Voyant que je ne cédais pas, il eut recours à mes parents. Ils ne cédèrent pas davantage, voulant conserver bon renom. Alors que le roi vit cela, il employa la violence; il me mit dans cette forteresse, dans ce lieu où je suis encore. J'y suis demeurée trois années, et cela non point de mon gré. Au roi si j'ai donné des fils, Dieu l'a voulu dans sa bonté, et si la reine n'en a point, c'est qu'il le veut encore ainsi. Vous me menacez de la mort. Pourquoi devez-vous me tuer? Seigneurs, je vous demande une grâce, je vous prie de ne pas me la refuser : bannissez-moi de ce royaume, et je n'y reviendrai

jamais. Je me retirerai en Castille, plus loin encore, en Aragon ; et, si cela ne suffit pas, en France j'irai habiter. — Excusez-moi, madame, il n'en saurait être ainsi. Voici le duc de Bavia, le marquis de Villareal, là est l'évêque d'Oporto, c'est lui qui doit vous confesser. Près de vous voilà le bourreau chargé de vous décapiter, et là, voilà le petit page qui doit emporter votre tête.

Doña Isabel répondit avec une grande douceur : — On voit bien que seule je suis, et n'ai personne qui me protège. Près de moi je n'ai ni père, ni mère, qui pourraient prendre ma défense. Le roi n'est point dans ce pays. Il s'en est allé outremer, mais alors qu'il s'en reviendra, de ma mort il fera vengeance. — Finissez, madame, finissez, finissez toutes ces paroles. Seigneur évêque, prenez-la, et faites la se confesser.

Pendant la confession, ils s'entretenaient tous les trois; était-ce bien, était-ce mal de décapiter cette femme? Deux ne voulaient qu'elle mourût, ne voyant nulle faute en elle. Don Rodrigo est si cruel, il dit qu'on doit la décoller. Elle vint, s'étant confessée, avec ses trois fils devant elle. L'aîné avait passé deux ans, de deux ans l'autre s'approchait; le troisième tétait encore. Elle sort, le portant sur son sein. Elle était revêtue de deuil, c'était une douleur de la voir : — Adieu, adieu, enfants chéris, aujourd'hui vous serez sans mère. Quant à vous, nobles chevaliers, ayez soin de ces

enfants, ils sont, après tout, fils de roi, quoique leur mère soit d'humble race.

On la plaça sur un tapis afin de lui trancher la tête, et ainsi mourut cette dame qui ne méritait aucun mal.





VI

COMMENT ISABEL DE IJAR FUT VENGÉE

Le roi Don Juan Manuel, celui de Ceuta et Tanjer, après avoir vaincu les Mores, s'en revenait en Portugal. Ayant débarqué à Lisbonne, point n'alla où la reine était, mais il se dirigea vers Coimbre pour y voir Doña Isabel. Lorsqu'il arriva au château, chose de mauvais présage! il n'y trouva pas les portiers, qui d'ordinaire le gardaient; il ne voulut aller plus loin, et dans la ville demanda ce qui en était de Doña Isabel, ce qui en était, où elle était. On lui répondit que la reine avait ordonné qu'elle fût décapitée, par jalousie qu'elle avait d'elle, et à cause de l'amour qu'il lui portait. Quatre chevaliers avaient exécuté cet ordre, l'un était Don Rodrigo, qu'on dit du Maréchal; les autres trois chevaliers, on ne savait qui ils étaient. Deux frères de la reine leur avaient conseillé de mener le corps à Viseu, pour qu'il y fût enterré.

Quand le roi ouït cela, il ne voulut en entendre

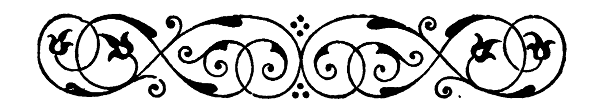
davantage; il s'en fut où était la reine, consterné et rempli de soucis, et, très peu de jours après, la reine tomba malade. On ignorait quel était son mal et quels remèdes employer. Bientôt la reine trépassa de cette maladie inconnue. A peine elle fut ensevelie, que le roi alla à Viseu. Il fit arrêter Don Rodrigo, qu'il avait aimé jusque-là. Il se rend au tombeau où gît doña Isabel, il l'en fait retirer et incontinent exhumer. Sur une riche estrade, il ordonna qu'on la plaçât; il mit une dague en sa main, et Don Rodrigo devant elle, et le roi levant cette main, le frappa de plusieurs blessures : — Ainsi, je vous venge, madame, de celui qui a fait le mal!

Aussitôt il l'épousa, toute morte qu'elle était, afin que ses fils pussent lui succéder dans son royaume.



NOTES

DES ROMANCES CASTILLANS SUR DES SUJETS PORTUGAIS



NOTES

DES ROMANCES CASTILLANS SUR DES SUJETS PORTUGAIS

I ET II

LE DUC DE BRAGANCE ET SA FEMME

« Ce romance qui est vraisemblablement historique, — dit Don A. Duran, — comme celui du comte Alarcos, avec la catastrophe duquel il a beaucoup de ressemblance, est l'un des plus pathétiques et intéressants qu'on puisse rencontrer. La rudesse, l'incorrection et le manque d'art avec lequel il a a été composé et versifié, lui donnent

un aspect de vérité et une simplicité qui émeuvent profondément.» (*Romancero general*, t. II, p. 219.)

Nous avons rappelé le fait qui peut avoir inspiré ce romance, dans nos notes sur le *Comte Yanno*, c'est la mort de doña Maria Tellez à l'instigation de sa sœur Leonor. Le romance qu'on vient de lire a pu subir l'influence de celui de Yanno ou lui avoir fourni quelques éléments, si, comme on l'a dit, mais comme nous ne le croyons pas, la mort de la duchesse de Bragance a été le point de départ de ce dernier chant.

Le second romance que nous donnons sur le même sujet, n'a pas été inséré dans le *Romancero general*, mais dans *Primavera y flor*. Wolf l'a recueilli de la *Silva*, de 1550. — D'après le trait contre les Portugais, que contiennent ces deux pièces, on doit leur attribuer une origine espagnole.

III ET IV

DON JUAN ET LE DUC DE GUIMARANS

Ce romance n'a pas été recueilli par Wolf, mais il est donné par Duran (n° 1241), qui le place dans sa cinquième catégorie, c'est-à-dire parmi les romances antiques popularisés. L'événement qui l'a inspiré est historique. Dom Joan II eut un règne très glorieux, mais qui débuta d'une manière sanglante en 1481. Une ligue se forma contre ce roi, ayant, en effet, à sa tête le duc de Bragance, beau-frère de la reine, et nous ne voyons pas qu'il y ait rien à rectifier dans le récit fait par le romance.



V ET VI

DONA ISABEL DE LIAR

Nous avons dit, dans notre introduction, que le Portugal n'a point de romances historiques. Il est très singulier que la touchante histoire d'Ignez de Castro n'y ait inspiré aucun chant populaire. On ne peut regarder comme tel ni un romance recueilli par Braga (*Cantos pop. do Archipelago açoriano*, nº 59), ni les *trovas* que Hardung a reproduites d'après le *Cancioneiro* de Garcia de Resende (*Romanceiro portuguez*, t. II, p. 193).

On ne peut guère douter que ce ne soit Ignez de Castro qui figure dans les trois romances, en tête desquels on lit le nom d'Isabel de Liar. Mais pourquoi ce changement de nom, pourquoi ces altérations dans les détails, cette substitution d'une reine jalouse à un père irrité? Pourquoi les meurtriers ne sont-ils pas Alvaro Gonzales, Diego Lopez Pacheco et Pero Coello? Pourquoi l'infant Dom Pedro est-il devenu un roi Juan Manuel inconnu? Deux traditions différentes se sont-elles mêlées? Exista-t-il une Isabel de Liar? Un Cas-

tillan s'est-il emparé de chants portugais où il était question d'Ignez de Castro, et les a-t-il altérés dans sa traduction où, peu soucieux de l'histoire d'un peuple étranger, il aurait remplacé des noms historiques par des noms imaginaires? A-t-on voulu, tout en conservant l'histoire d'un douloureux et dramatique épisode, ne pas perpétuer le souvenir de personnages réels? Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier de ces romances si intéressant, si bien conté, semble, comme le remarque Duran (*Rom. gen.*, t. I, p. 221), avoir été fait, pour ainsi dire, à la vue de la catastrophe, et c'est cette apparence d'une si grande vérité qui, s'il s'agit en effet d'Ignez de Castro, rend plus singulières encore les modifications apportées à son histoire.

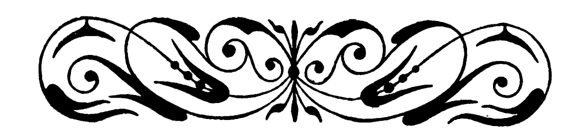
Au nombre de ces modifications, il faut encore indiquer ce qui est dit sur la basse naissance d'Isabel. Ignez, quoique sa naissance fût illégitime, ne pouvait être considérée comme étant d'une basse extraction. — Pero Fernando de Castro, mayor du roi de Castille, Alonso XI, eut de sa femme légitime Isabel Ponce de Leon, Fernando de Castro, qui se montra si fidèle à D. Pedro le cruel, et Juana que Pedro épousa, puis abandonna. Pero Fernando de Castro eut, hors mariage, de doña Aldonza de Villadares, Alvar Perez de Castro et Ignez, que les malheurs de leur famille amenèrent en Portugal.

Duran fait observer que Meja de la Cerda, dans

une tradition sur Ignez de Castro, cite un romance presque semblable à celui que nous avons traduit le premier. C'est une preuve de l'identité d'Isabel et d'Ignez.

Le texte de ce romance offre un point sur lequel un mot d'explication est nécessaire : *Subime al homenaje*, dit Isabel, *je montai à l'hommage*. Dans les châteaux il y avait une tour où le chatelain ou gouverneur recevait les serments de fidélité. On l'appelait la tour d'hommage ou simplement l'hommage. Par extension, on finit par donner ce nom à n'importe quelle tour, voilà pourquoi nous avons raduit *homenaje* par donjon. — On trouvera d'intéressants détails sur Affonso IV et sa maîtresse dans les *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, de M. Ferdinand Denis. (Paris, Ledoyen, 1839, 2 vol. in-8.)

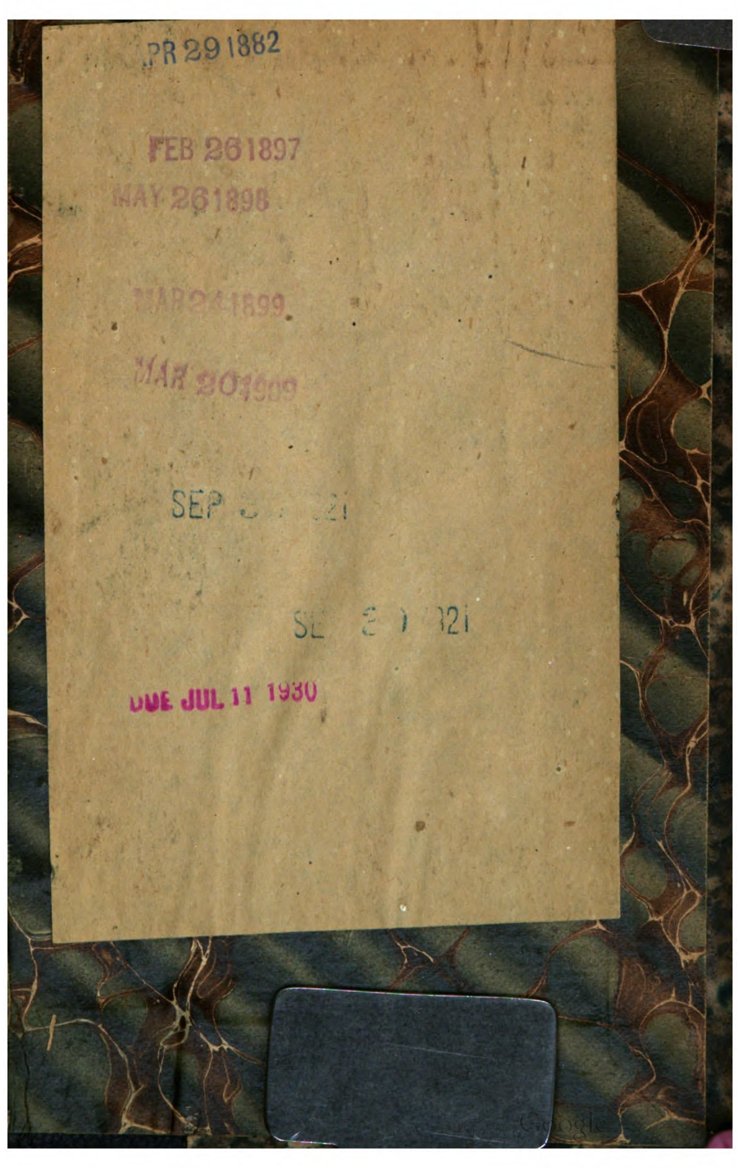




TABLE

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils.




PR 29 1882
FEB 26 1897
MAY 26 1898
MAR 24 1899
MAR 20 1909
DUE JUL 11 1930
Digitized by Google

